OPERE

EDITE ED INEDITE

IN PROSA ED IN VERSI

DELL' ABATE

SAVERIO BETTINELLI

SECONDA EDIZIONE

Riveduta, ampliata, e corretta dall' Autore.

TOMO XIX.

VENEZIA
MDCCC.
PRESSO ADOLFO CESARE.

TRAGEDIE.

A' Mr. L' ABBE

DE BERNIS

CONTE DE LYON

AMBASSADEUR DE FRANCE A' VENISE.

Les bontés dont V. E. m'a honoré pendant son séjour à Parme, & l'interêt qu'elle a bien voulu prendre à mon proces litéraire m'obbligent à tenir la parole, & à lui mander l'issuë trop heureuse pour moi de ces contestations, & de mes entreprises.

Non seulement Madame Infante est reconciliée avec le théatre italien, mais elle favorise celui du College, m'assûre de sa protection pour mes pièces, & m'a fait l'honneur de me donner son portrait. Je viens d'en écrire la nouvelle à Mr. le Marquis de Grimaldi à la Haye, d'où S. A. R. a reçu de ses lettres, & je ne tarderai pas de faire part de ma victoire à Mr. le Commandeur de Chauvelin.

Il a

Il a déjà écrit de Paris, & me faisant l'honneur de se souvenir de moi dans ses lettres, il ajoûte à propos de nos disputes, qu'il n'a pas trouvé le P. la Tour jadis son principal au College de Louis le Grand non plus que Mr. le Prince de Conti, & qu'en consequence il ne prend plus d'interêt à l'éducation, qu'on y donne, pour me faire la guerre sur le College des Nobles. Vous savez cependant, Monsieur, combien étoit honorable pour moi cette guerre, autant qu'elle étoit divertissante pour l'assemblée.

Permettez, Mr. le Comte, que je vous rende un juste hommage de toutes mes prospéritez, aux quelles vous avez contribué plus que personne. Votre autorité en fait de littérature comme académicien, & comme auteur de tant de belles productions, ne trouvera jamais d'opposition devant quelque tribunal que ce soit. Pour moi si je vous admirois comme un beau Génie d'après la lecture de vos ouvrages donnés au public, quoique sans votre aveu, & par des éditions imparfaites, je vous révére comme un génie du premièr ordre après avoir

avoir vûs vos chefs-d'œuvre manuscrits, que vous avez daigné me confier.

Je joins ici le plan de notre éducation & de nos études, que vous avez souhaité, & que je presenterai au premier jour à Madame un péu plus favorâble aujourdui, & portée même à s'interesser a nous travaux pour le bien de la jeûne noblesse du College. J'espere, Monsieur, que vous serez de plus en plus convaînçu, de cette vérité, que j'ai osé soutenir devant nos Princes, que si notre méthode n'est pas en général la meilleure, elle l'est assûrément pour des italiens. Chaque nation a une constitution à elle, des usages, & des mœurs propres, & par tout il faut élever la jeûnesse pour la patrie. Nous n'avons point de militaire, très-peu de magistrature; & trop peut-être de gens d'Eglise, pendant qu'en France on fait un Collonel & des Présidens à quatorze ans, & le petit collet même obblige à faire beaucoup de diligence pour parvenir. Chez nous on tire les ainés des College pour les marier aussi bien que les filles sortent du monastere pour s'établir. Les cadets

pour

pour l'ordinaire n'ont d'autres ressources que les caffés publics, où ils passent leur vie dans l'oisiveté, & rencontrent trop souvent des amis qui les initient au jeu & à la débauche. Que ferions nous, disent souvent les parens, de nos enfants avant vingt ans? Nous avons été en pension asséz long-temps, & il faut qu'ils fassent de même. Voilà, Monsieur, pourquoi nous gardons ces vieux garçons, dont Madame, & les courtisans françois se moquent souvent. Ces ont les parens eux-mêmes, qui nous obligent à traîner les études en longueur, & à en faire des docteurs latins, selon l'expression de Mr. de Crussol. Il m'est arrivé de leur entendre critiquer les changemens, que nous avons faits à l'ancienne méthode, comme des nouveautez dangereuses, & des torts faits à la latinité; dans la quelle ils se souvenoient avec complaisance d'avoir employée une grande partie de leur jeûnesse, en avoüant néantmoins, qu'ils ne s'étoient guères servis dans le monde de leur latin, & qu'ils l'avoient enfin oublié. Malgré cela toujours embarassés de la présence de leurs fils à la

mai-

maison, ils témoignent du zele pour les méthodes de leurs vieux temps, & pour la commodité de leur ménage.

Cependant nous avons tâché de rendre les enfans plus utilement instruits que leurs pères depuis long-temps en dépit d'eux mêmes. Comme les sciences, & l'éducation en général a fait des progrès en Europe, nous faisons tous nos efforts pour suivre les lumières du siècle. Les ordres réligieux sont très-respectables, mais il nous semble que l'ordre des séculiers l'est encore plus, parceque c'est des académies, & des universités qu'il faut prendre leçon dans les études. C'est là où sont nos maîtres en tout genre, & nous nous rendrions ridicules, en voulant nous ériger en modelles. Heureusement les Jesuites n'ont adopté aucun sistême, & ne forment aucune école, où secte, comme les thomistes, les nominales, & les scotistes, immuable & perpetuelle. On nous a voulu nommer molinistes, mais vous savez, Monsieur, qu'aucune obbligation ne nous assujettit à ces opinions, & que l'on a quitté Molina souvent chez

nous sans difficulté. C'est pourquoi nous avons depuis long-temps donné la meilleure philosophie, & vous avez vû notre chambre des machines de phisique; un cabinet d'histoire naturelle, & plusieurs professeurs de géometrie vous sont connus par leurs ouvrages. A plus forte raison les belles-lettres joüissent d'une liberté entiere dans nos Collèges; la poesie & l'eloquence marchent en compagnie de la géographie, de la cronologie, de l'histoire sacrée & profane depuis les basses classes jusqu'à la mienne, dont vous avez eû la bonté d'approuver les exercices; qui n'occupent pas seulement la mémoire, mais disposent la raison des jeûnes étudiants à démêler dans le récit des faits les causes, & les principes avec les mœurs & les usages des nations, & surtout de la nôtre, que j'ai preferé aux anciennes & aux étrangeres, comme la plus nécessaire à connoître, & comme on préfére en France l'histoire nationale. Plût à Dieu que nous puissions parvenir à former des hommes instruits plutôt que des poètes inutiles, qui fourmillent en Italie, par notre faute, à ce qu'on dit, mais

à vrai

à vrai dire par la faute de l'usage, & de l'oisiveté de nos villes, où les académies sans émulation, & sans objet sont réduites dans leur vieillesse à se glorifier d'un sonnet & d' une chanson.

Mais je laisse à V. E. a juger de notre plan pour toutes les parties de l'education impatient de profiter de vos lumieres. Je vous ai écrit en françois, Monsieur, par déférence à vos insinuations, en protestant encore une fois, que je vous fais responsable à votre belle langue du tort, que je lui fais malgré moi, n'ayant pas même le loisir de corriger mes fautes. J'ai l'honneur d'être &c.

A L'INFANT

PHILIPPE DE PARME

ALTESSE ROYALE,

L'heureux succès de Ionathas & de Demetrius qui est dû à la bonté dont V. A. R. les a publiquement honorés, & les questions qu'elle m'a faites en particulier sur le théatre italien & sur mes ouvrages, m'en hardissent à joindre cet écrit à la copie de mes pièces, que V. A. R. a daigné m'ordonner de lui présenter.

Le théatre italien, Monseigneur, est le plus ancien de l'Europe après la renaissance des lettres. Pour ne pas parler des représentations comiques où tragiques des mistères de la religion, qu'on faisoit sur le places, où dans les Eglises, & qui ne valoient gueres mieux pour cela, les premieres lueurs de bon goût en ce genre parurent à Rome sous Sixte IV.

Le

(*a*). Le Cardinal Riario sonneveu vers 1473 fit ériger une sale magnifique pour les spectacles drammatiques & fit peindre des scènes avec quelque goût, quoique les pièces qu'on y joüa n'ayent pas mérité de parvenir jusqu'à nous. Peu après, c'est à dire en 1520, le Cardinal Bibiena donna sous les auspices de Léon X. *la Calandra* comedie dans toutes le règles, mais en prose; & en même temps parut *la Cassaria* de l'Arioste en vers, qui fut bientôt suivie des autres comédies du même auteur très-bien entendues, & parfaitement bien écrites. Elles étoient dans le goût grec, & latin des grands maîtres, mais avec l'empreinte de ce sublime Génie par l'invention, la liberté, & la finesse de ses peintures.

Giangiorgio Trissino premier auteur du poème épique règulier en Italie, le fut aussi de la première tragédie italienne vers 1524. *La Sofonisba* est dans toutes les règles des Sofocles

(*a*) Il fit couvrir de voilés la place de SS. Apostoli y elevant un palais de bois avec trois sales soutenues de colonnes ornées d'or &c. où l'on fit des representations magnifiques pour Leonore d'Arragona mariée a Hercule I. Duc de Ferrara. V.

cles & des Euripides, comme *l'Italia liberata* est dans celles d'Homere. *La Rosmonda* de Rucellai est sa rivale, & *l'Oreste* du même est la meilleure. A l'exemple de l'Arioste pour le comique, & du Trissino pour le tragique une foule d'auteurs se jetta dans la même carriere; le siècle de Medicis, que nous appellons le *Cinquecento*, en fût très-riche, & toute l'Italie eût des théatres magnifiques, sur tout à Rome, à Vénise, à Milan, & dans les cours (si brillantes dans cet heureux temps) de la maison d'Est à Ferrare, des Gonzagues à Mantouë, des Medicis à Florence, des Montefeltro à Urbin, & de tant d'autres petits Ptinces leurs rivaux dans le luxe, la politesse, & les divertissemens publiques.

Cependant le goût d'imitation dominoit dans toute notre littérature, & on ne vit que des copies de grecs, & de latins, qui furent plus foibles que les originaux, comme il est nécessaire, sur tout pour le stile. On y trouve la régularité du dessein, la vérité des caractères, la justesse du dialogue, de la sobrieté dans les ornements, point de beautez hors de place, mais on y chercheroit envain le jeu

des

des passions, & de l'interêt, la force & la chaleur du stile, des beautez mâles, & ce vrai simple sur tout qui va au coeur, ce simple qui a tant de grandeur, & de vérité, ce simple qui n'est pas dans les paroles, où ils ne le mettoient que trop souvent. Il y a 40 ans que le célebre Marquis Maffei piqué de rivalité prétendit montrer aux François les richesses théatrales de ce siècle d'or. Mais malgré tous ses efforts il ne pût trouver que cinq où six pièces de Giraldi, de Ruccellai, de Trissino capablés selon lui de soutenir le parallelle, & les publia en trois volumes avec le titre de *Teatro Italiano*. Le *Torrismondo* du Tasse, la *Cleopatra* du Cardinal Delfino, *la Merope* du Comte Torelli &c., qu'il unit aux autres, appartiennent à la fin de ce siècle, où au comencement du suivant. Il est vrai pourtant que la France eût des spectacles réguliers au siècle de 1500. en traduisant, où en imitant nos auteurs. Une gloire plus solide pour l'Italie, qu'elle ne partage encore avec aucun peuple, fût l'invention de la Pastorale

L'*A*-

(a). L'*Aminta* du Tasso vers 1573. est un chef-d'œuvre, & n'a pas son égal, quoique le *Pastor Fido* du Guarini vers 1580, la *Filli di Sciro* du Comte Bonatelli, & quelqu'autre approchent plus où moins de leur original. Le beau stile toujours soutenu du Tasse, l'intelligence du cœur humain, la délicatesse des mœurs & des sentimens des bergers, le contraste, l'intrigue, la conduite, la gradation, le dénouëment tout est de main de maître. Malheureusement il peche contre la premiere loix, qui est la décence, & les mœurs d'un théatre chrétien, par trop de mollesse, dont on ne peût se défendre, en quoi le Guarini se rendit encore plus coupable. Dans le siècle suivant, dit le *Seicento*, le théatre fût avili par les monstruosités, qu'on y introduisit. Un stile empoullé, des coups de théatre foudroïans, des mœurs chimeriques, & romanesques, de la quintessence dans les phrases & les pensées dominerent par tout, &

de

(a) Agostino Beccari Ferrarois auteur del *Sagrificio* vers 1550. inventeur du Dramme Pastorale.

de là est venu le mauvais goût, les faux-brillans, les *concetti*, dont on nous accusa trop long-temps. Ce fut le goût espagnol que nous reçumes avec cette nation maîtresse dans le siècle passé d'une si grande partie de l'Italie. Le Marini imitateur & emule de Lopez de Vega (rendu célébre par tout où la maison d'Autriche dominoit) arbora l'étendart, & tout son siècle le suivit aveuglément. (a) On ne vit que trop de tragedies, de comédies, de tragicomédies, de pastorales sur tous nos théâtres, mais il vaut mieux les oublier. Theophile auteur françois, & ami de Marini contribua aussi de son côté à ce mauvais goût.

Ce siècle néaumoins au milieu de sa corruption enfanta le spectacle, qui seroit le plus parfait, si on l'exécutoit comme il le mérite, je veux dire l'Opera. Au comencement il étoit bien entendu, & les princes, (aux quels il appartient par la magnificence, & la dépen-

pen-

(a) Le beau théatre dit de la Spolta à Modene (rival de celui de Parma) fait par le Vigarani sous François II., detruir en 1767.

pense qu'il exige) le soutinrent quelque temps. Le grand théatre (a) de cette cour, digne de Rome & d'Athene, étoit alors le plus beau temple des muses & des arts, toute l'Italie, & même les nations étrangeres y concouroient; les plus fameux artistes, peintres, poètes, musiciens, danseurs, machinistes, & architectes étoient appellés pour embellir, & pour représenter les meilleures drammes; on y voyoit des naumachies, des triomphes, des combats de bêtes, des batailles, & des décorations de la plus grande somptuosité, sa forme amphitéatrale donnoit place à un pergole infini; & Parme devint le centre de l'Europe à cette occasion. Ottavio Rinuccini fût l'inventeur de l'Opera vers 1600, d'autres la perfectionnerent, Metastasio l'a porté au sublime.

Mais

(a) Le grand théatre de Parme achevé en 1618. le Marquis d'Orbessan l'a décrit dans ses *Mélanges .... voyage d'Italie* 1768.

Algarotti lettere sopra la pittura. Livorno pag. 68. Leonello Spada fu chiamato a Parma da Ranuccio I. lavorò unitamente con Gio: Battista Magnani Architetto e ingegnere di quella corte. V. Malvasia nella vita di Leonello e del Dentone.

Mais peu à peu le caprice, la mode, les abus s'emparerent des opéras; on en fit un négoce; on les abbandona à des entrepreneurs mercenaires, & on ne les reconnut plus. Cet admirable assemblage de la musique & de la mélodie, des instrumens & de la voix, de la poèsie, & de la peinture, de la danse & du geste, des chœurs, des *comparses*, des machines & des décorations, qui font tous ensemble le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & l'enchantement de l'ame, du cœur, & des sens en même temps, n'est le plus souvent qu'un amas d'absurditez, & une bruïante assemblée de gens desauvrés, & sans goût. Le mélange heureux de l'Opéra françois & de l'italien introduit ici sous les auspices de V. A, R. nous fait éspérer une réforme long-temps désirée, & le retour de l'ancienne gloire dans vos états, comme la tragédie, & la comédie françoises nous ont inspiré le vrai goût de les joüer & de les entendre avec un plaisir inconnu jusqu'à présent sur nos théatres.

Pour revenir à la tragédie italienne nous nous reveillames enfin d'un long sommeil au comencement de ce siècle. Le théatre françois

crée par Corneille, & perfectionné par Racine nous fit ouvrir les yeux; on remit en honneur la scène vers 1700, & on vit des tragédies véritables sur tout par le stile, qui est toujours le point capital. Le Marquis Maffei donna sa Mérope, qui fut représentée jusqu' à quarante fois à Vénise, & parut avec le même succès sur tous les théatres d'Italie. Mr. de Voltaire en publiant sa Mérope en fair une critique & des éloges dans une très-belle lettre à Mr. Maffei, qui me dispensent d'en parler davantage. Mais le plus bel éloge c'est d'en avoir empruntées les beautez, & de les avoir transportées dans sa belle pièce en l'avoüant. Elle a été traduite dans toutes les langues de l'Europe, & on la revoit toujours avec ravissement. Les deux comédies du même auteur *le cerimonie*, & *le Raguet* ne lui font pas le même honneur.

Ulisse il giovane de Mr. Lazarini est une belle imitation de l'Oedipe grec; à cela près les connoisseurs lui donnent la seconde place. *Demodice* de Mr. Recanati gentilhomme Vénitien est comparée à l'Horace de Corneille par la conformité du sujet, & preferée pour

l'uni-

l'unité. Les théatres de Gravina, de Martelli, de Marchesi, en plusieurs volumes nous enrichirent de nombre de belles pièces. Mais celles de Marchesi sont trop foibles, celles de Gravina sont d'un savant, qui suit les grecs, & ne les égale pas, celles de Martelli sentent l'effort d'un homme très-instruit du théatre françois, & très-inférieur à Racine & à Corneille. Il renouvella les vers alexandrins parmi nous, composés de deux de nos vers de 7. sillabes pour les tragédies, mais on les trouve chez nous très-ennuieux par l'uniformité de la cadence, & de l'harmonie, & par le retour périodique de la rime. Il eût beaucoup d'imitateurs, dont le stile n'est jamais de la poèsie.

L'*Ezzelino* e la *Giocasta* du Baruffaldi, la *Penelope* & les autres du Salìo, celles du Marquis Gorini, de Zanotti, & de plusieurs autres publiées ou jouées dans l'espace de 50 ans ne passent pas la médiocrité; mais celles de trois auteurs l'Abbè Conti, le P. Granelli Jesuite, & Mr. Varani font classe à part. Le premier dans son Cesar, & dans le Brutus a une force, & une grandeur digne de

de l'ancienne Rome; le second malgré les entraves des théatres des Réligieux a rassemblé les qualitez les plus excellentes de Corneille & de Racine dans son stile, & dans lejeur des passions sans presque les imiter; le troisieme a de la noblesse poëtique avec beaucoup de pathétique; tous les trois ont été goutés sur les meilleurs théatres, & V. A. R. a honoré le P. Granelli, & ses pièces sur le nôtre avec beaucoup de bonté. Les comédies de Nicolò Amenta Avocat Napolitain, du Gigli fameux literatéur caustique de Sienne, du Fagiuoli Florentin ont beaucoup de mérite.

Après 1750. on a publié des tragédies, & des comédies sans relâche, dont je ne dirai rien; ni de Goldoni non plus devenu célébre, & connu en France, & loüé par Mr. de Voltaire d'une façon extraordinaire: Le temps doit décider de leur mérite, & ils sont trop près de nous pour les juger librement & sans prévention. Il est sûr qu'on fait des progrés en Italie aujourdhui plusque jamais dans l'art drammatique. Les traductions excellentes des chefs-d'-œuvre françois, & même des anglois, la bonne philosophie, & la connois-

san-

sance du coeur humain, qui avancent tou-jours, les préjuges nationaux presque dé-truits, les bons écrivains en tout genre, & l'exemple de la noblesse, & même des Prin-ces, qui ont joüé eux mêmes quelquefois sur de beaux théatres les meilleures pièces de-puis 40. ans, tout cela contribue à ces pro-grés. Il n'est plus permis d'être médiocre; Corneille, Racine, & Voltaire sont entre les mains de tout le monde, qui devient par là juge compétant du théatre, comme il l'est en France depuis long temps.

Si donc ces grands hommes, & Voltaire le premier, qui a couru tant de carrieres & ou-vert tant de sentiers à son génie tragique, ne les ont pas fermés en même temps; s'ils n'ont pas moissonè tout ce qu'il y avoit de grand, & de touchant dans l'histoire, & dans la moràle, dans l'homme & dans ses passions, comme je le soupçonne, il faut es-pérer, que nous verrons des productions di-gnes de ces modêles, & qu'on ne nous repro-chera plus de manquer d'un véritable, & bon théatre Italien.

Oserois-je parler après cela de mes foibles

es-

essais? Mais vous me l'ordonnez, Monseigneur, & je dois repousser les attaques de Mr. le commendeùr de Chauvelin contre le théatre Italien, & contre le mién. Mr. le Marquis de Grimaldi est avec moi, & nous combattons *pro aris & focis*. Ne serons-nous pas assez récompensés, si notre juge (a) se réconcilie avec ces deux théatres, comme il nous l'a promis, si nous lui donnons de bonnes raisons? Je comence par les théatres de Collège, qui m'intéressent personnellement.

Il est vrai, Monseigneur, comme j'ai eù l'honneur de vous le dire, que les autres tragiques n'ont que les règles d'Aristote à observer, & que je dépends de plusieurs Aristotes. Ce qui est encore plus vrai, c'est qu'on peut impunément désobeïr au législateur, & philosophe ancien, quelque fois même avec honneur, pendant que mes législateurs, très-peu philosophes sur certains articles, ne me pardonnéroient pas l'infraction de leurs loix. La premiere est contre le beau sexe. Point de fem-

(a) Madame etrit de la conversation, & devoit juger le procés.

femmes dans nos tragedies, point de personnages & d'acteurs féminins sur nos théatres. Une mere, une épouse, une soeur, une amante encore plus, fût-elle la plus sage, & la plus héroique, n'y est pas soufferte, tellement que les Inès, les Zaïres, les Alzires, & jusqu'aux Andromaques, aux Méropes, aux Iphigenies, quoique Prêtresses d'un temple, où victimes d'une divinité, nous sont inconnues, & donneroient le plus grand scandale. Nous avons une éspèce de serrail, dont toute femme est exclue, comme les hommes le sont du Turc. Nous voila cloitrez même sur la scène, & obbligez au célibat le plus rigide jusqu'au Parnasse; mais malheureusement voila la source des sentimens les plus naturéls & les plus intimes à l'humanité, fermée pour nous. On nous donne à manier des passions, qui le sont à peine, & un cœur humain qui ne l'est pas. C'est un défaut de nos pieces, que je ne saurois justifier, & que je ne crois jamais pouvoir cacher malgré tous mes efforts. C'est par la persuasion intime de ce défaut, & par instinct, que j'ai fait entrevoir dans Jonathas une mere, & dans Demétrius

une épouse, & que je fait joüer un grand rôle dans une tragédie, que je médite, à une Reine, comme mere & épouse en même temps; mais aprés sa mort (*a*). C'est son tombeau, qui la représentéra, & heureusement mes Aristotes ne sont pas jaloux des femmes trépassées, quoiqu'il craigneur peût-être les révenans. En tout cas les conseils, & les lumieres d'un supérieur Souverain protégeront la pièce; & les morts non plus que les vivans n'auront rien à craindre de leurs scrupules. J'avoue cependant que les femmes m' embarrasseroient. Il est difficile de les bien peindre de loin, & si je reüssis ne dira-t-on pas que j'en sai de trop?

Je ne pretends pat conséquent à aucune gloire par mes tragédies, & le succès même, qu'elles ont eû en plusieurs villes, & dans un théatre public à Venise par un hazard singulier, ne m'ont jamais flattè (*b*) Je connois mes

(*a*) Xersés; Tragédie que l'auteur preparoit, & dont le plan, & le fond étoient approuvés de S. A. R.

(*b*) Une copie de Demetrius dérobée à l'auteur fût vendue par un avtenurier à une troupe de Gomediens, qui

mes forces, & après que le génie du P. Granelli, mon maître & mon modélle, a parcouru cétte carrière avec tout le bonheur possible, il ne me reste plus rien à éspérer. Lé P. Folard son rival en France, dont V. A. R. a trouvé si beau le Témistocle, & dont l'Oedipe fit tant d'inpression (*a*), ne m'encourage pas plus; c'est pourquoi j'abbandonne ce genre tragique à toute la sévérité des critiques, & de Mr. de Chauvelin. Nous le conservons seulement comme utile à la jeûnesse pour la former à la déclamation, à la prononciation, & comme une école d'éducation approuvée de tout le monde.

Je passe à la justification du théatre italien, & je ne mettrai pas plus d'amour propre, & d'esprit nationale à la seconde partie du procès, que j'en ai mis à la premiere. Il faut avoüer d'abord, que nous venons un peu trop tard pour réformer notre scène tragique après

qui le joüerent sur le théatre de S. Jean Chrisostome en changeant le titre en celui de *gli Eroi Ateniesi*.

(*a*) Les acteurs & les spectateurs se troublerent au point de vouloir s'enfuïr.

après les efforts, & les succés des grands auteurs de Cinna, & de Polieucte, de Britannicus, & d'Athalie, de Zaïre & de Brutus, de Radamiste, & d'Electre. Que pourrions nous faire dans une carrière, où leurs compatriotes & successeurs paroissent découragés? Quelles piecès voit on en France aujourdhui, qui méritent d'être comparées à ces chefs-d'œuvres? & sans Mr. de Voltaire que seroit devenu le théatre François? La Didon de Mr. le Franc est la seule depuis long-temps digne d'un certain rang, & le tragique où comique larmoïant de Cenie, de Nanine, & de quelqu'autre semblable, les tragedies bourgeoises, aux quelles on est réduit, font regretter les Racines & les Corneilles plus qu'elles ne consolent de leur perte. Les connoisseurs se plaignent toujours, & voudroient empêcher le mauvais goût de s'emparer de la scène, qui devient Angloise, disent-ils, tous les jours, malgré leurs clameurs patriotiques. On comence à voir des pièces, qui sont effraïantes au lieu d'être touchantes, les spectres & les damnéz, des echaffauts, & des tombeaux font peur au parterre & ne l'attendrissent

pas;

pas ; enfin la décadence est visible selon eux.

A plus forte raison les italiens seront embarrassez à trouver le moïen de faire des tragédies dignes de ces grands hommes. Les grandes passions, les grands coups de théâtre, les situations intéressantes, la peinture des mœurs, les maximes & les sentimens de la belle morale, & des cœurs honnêtes tout est limitè dans la nature, tout est pris par les françois. Il ne nous reste, qu'à glâner après la moisson, & nous ne trouvons plus que des héros subalternes, des sujets tronqués, des imitations mal déguisées. Quelque grand Génie s'ouvrira peût-être de nouvelles routes, s'il y en a, mais comment les deviner? Cependant je vais hazarder là-dessus mon opinion, puisqu'on le veût, & que le sujet le demande. J'en parlai a Mr. de Voltaire qui l'approuva d'autant plus, que ses ouvrages m'en avoient fourni la premiere idée, & qu'il m'avoit prévenu en partie. J'ai eû l'honneur d'entretenir V. A. R. des conversations, que j'ai eû avec ce maître de l'art.

L'Ita-

L'Italie a plus que les autres nations des droits sur un nouveau genre de tragédie, puisqu'elle a été la premiere à s'en emparer à la renaissance des lettres, comme je l'ai dit en son lieu. C'est le même genre, que la Grece adopta, & cultiva toujours à l'exclusion de tout autre. Les tragédies grecques avoient toujours un but moral, une grande vérité à graver dans les cœurs, en faveur de la religion, de la patrie, de la vertu, & de la liberté. C'est par là que nous les admirons encore, & qu'elles devinrent un objet de la législation, & de la politique. On alloit au théatre pour être bon citoïen, comme nous allons au sermon pour devenir meilleurs chrétiens. Les tragédies françoises au contraire ne paroissent destinées qu'à nous amuser pour l'ordinaire, & nous sommes trés contens quand elles nous effleurent l'ame pendant la répresentation. N'est-ce pas le plaisir à Paris qui guide la plus-part des spectateurs au théatre? s'ils veulent s'examiner, & ont-ils d'autre but que leur amusement? Or il me semble, que nous pourrions rouvrir l'ancienne route en Ita-

lie,

lie, nous avons peût-être des dispositions propres à cela, & nous ne ferions pas des copies? Je m'explique.

L'amour introduit sur la scène françoise a triomphé par les chefs-d'-œuvre de Corneille & de Racine; mais il a été inconnu à toute l'antiquité. Athene & Rome le laisserent à l'ode, à l'élegie, aux eglogues, aux romans même où les Grecs l'emploïerent si heureusement. C'est l'autorité des anciens, je crois, qui a donné des scrupules aux françois mêmes au milieu de leurs succés les plus brillants. Corneille lui même, Racine, & Voltaire encore plus font entrevoir dans leurs ouvrages de la répugnance à s'ecarter des exemples de Sophocle & d'Euripide, qu'ils regardent toujours comme leurs modelles, qu'ils tâchent toujours d'imiter, & dont ils se font gloire d'emprunter les beautez tragiques. Leur mépris pour ce goût efféminé, dont ils etoient entrainez par l'usage, perce à travers leur indulgence pour la nation & pour le goût dominant. Ce pathétique profond, qu'ils ont connu, & exprimé admirablement dans Athalie, Phedre, Mérope, &

Semi-

Semiramis peût prouver qu'ils ne se prêtoient qu'a regret au ton galant & à la nouveauté. Mais Corneille fut obbligé d'abbandonner les Grecs, & leur tristesse sublime pour plaire dans le comencement à son siecle, & pour plaire apres depuis à la cour d'un jéune Roi, où les femmes joüoient un si beau rôlle, & où elles acquirent ces droits si brillans, & si flatteurs, dont elles joüissent encore dans toute l'Europe civilisée. Racine se trouva dans le fort de ces usages; la terreur de Sophocle, & la pitié d'Euripide etoient trop sévères & trop lugubres pour ces aimables juges, & l'on changea pour elles principalement les grands mouvemens en sentimens tendres, ou plaintifs, les situations fortes & terribles en rencontres romanesques, les chocs des passions en contrastes de tendresse, d'esprit, & d'antitheses. Ce fût alors que les héros amoureux succedèrent à ceux de l'Iliade, les discours & les recits au spectacle & à l'action, la galanterie à la morale & à la vérité. Racine rendit ce gôut respectable par la beauté de son stile, & par toutes les qualités d'un vrai génie, & sans Crebillon & Voltaire on ne

ver-

verroit plus que des Céladons, on n'entendroit que des madrigaux & des héroïdes sur le théâtre. Ces deux grands hommes ont faits les plus grands efforts pour ramener le ton théatral, & pour le faire gouter, mais toujours en se plaignant de trop d'obstacles, qui les gênoient, & qu'ils ne pûrent vaincre.

Il me paroit donc, que ce seroit à nous à tenter de parvenir, où ils n'ont pû. Notre nation plus sérieuse, où moins délicate seroit plus propre à mon avis pour former un spectacle parfait dans ce vrai tragique genre: Nos théâtres infiniment plus commodes, plus grands, plus faits en tout pour la majesté de la tragédie, ressemblent à ceux de l'ancienne Grece. Nous connoissons aujourdhui d'aprés les françois la force & la vérité des caractères, la noblesse & la précision du stile, la marche vive & suivie d'une action, qualités nécessaires, que par malheur les Trissino, les Rucellai, les Giraldi, & leurs successeurs ne connûrent qu'imparfaitement. Les grecs nous fourniroient le fond des maximes, & des vériiez capables de faire impression: notre sensibilité italienne, la vivacité

des

des sentimens, des passions, & des coups de théatre: l'histoire nationale, les héros, & les belles actions. N'avons nous pas une patrie? pourquoi donc aller chercher dans l'antiquité, où dans la fable des sujets incertains, usez, etrangers? Par tout on trouve une réligion, des vertus, des loix & de grands hommes aussi bien que des passions, des crimes & des malheurs pour faire contraster la terreur de la vengeance du ciel, de la punition des coupables, & des catastrophes des nations, & des rois, avec la pitié de l'innocence trahie, de la vertu opprimée, & malheureuse, de la justice & des loix violées. L'enthousiasme de la liberté, qui a enfanté de si belles actions en Grece, se trouveroit à Vénise, à Luques, à Gênes, où quelqu'époque récente offre un sujet très-intéressant pour la plus belle tragédie. Cette liberté nous donne une ressemblance de plus avec la Grece, que toutes les autres nations n'ont pas, où n'ont qu'imparfaitement.

Voilà ce que j'avois à dire sur notre théatre. Si Mr. de Chauvelin au lieu d'une apologie des italiens trouve que j'ai fait une cri-

ti-

tique des françois, du moins il m'accordera que j'ai respecté, que j'ai même rendu justice à ses compatriotes. Il me suffit d'avoir montré, que nous ne sommes pas tout-à-fait sans goût, & sans merite en fait de tragédies, comme on le prétend. Nous avons été les premiers, & les maîtres en tout de nos voisins, comme Voltaire l'avouë, & s'ils ont surpassé leurs maîtres aprés deux siecles, ils auront cependant la bonne foi de reconnoître qu'ils se sont un peu écartés du bon chemin, & des traces de nos anciens modelles, que nous avons toujours suivies plus fidélement, quoiqu'avec moins d'éclat, & de fortune. Comme Torelle & de la Perouse ont ouvert le théatre françois en imitant Trissino, & Giraldi, nous pourrions à notre tour rendre au nôtre son ancienne splendeur en profitant des beautez de Corneille & de Racine, & en perfectionnant la tragédie pour reprendre la palme des mains de ceux qui nous l'ont ravie. On peût déja voir aujourdhui quelqu' avantage de notre cotè en comparant les pièces françoises avec les italiennes, qu'on publie chez les deux nations, malgré la grande

difference qu'il y a dans la constitution d'un roïaume, qui réunit toutes ses forces au centre d'une capitale fameuse pour son théatre, pour l'émulation des auteurs, pour les ressources & les récompenses des concurrens, & d'un assemblage de plusieurs provinces sans aucune réunion, sans un centre général, sans encouragemens, où plus-tôt de plusieurs peuples jaloux, & divisés de cent manieres differentes.

Pour moi je ne serai pas le dernier à prendre, où à donner l'exemple soit par mes travaux litéraires, soit par mes instructions à la jeûne noblésse dans l'histoire, la poésie, & le théatre, qu'on m'a confiées. J'ai imité Racine dans Jonathas, & je ne (a) rougis pas en avoüant, que je dois les meilleures scènes à son Iphigénie. Dans Demetrius j'ai élevé le ton sur l'exemple de Corneille, & quelque scène me paroit digne non seulement de Cinna, avec le quel le dénoüement a beaucoup de conformité, mais de toute la fierté de la ré-

(a) Est ce un larcin ? Voltaire .... notes aux sentimens de l'académie sur le Cid.

République victorieuse de l'Asie, & de la Perse. Athène n'auroit pas desavöué dans ses beaux jours le langage de Timandre, & la fermeté de Cleomène d'Ipparque & de Sénateurs; que j'ai mis sur la scène en contraste avec le conquérant Démétrius. Je ne suis pas encore content, mais je vais prendre Voltaire & Semiramis, où plus-tôt Sophocle & Euripide pour modelles dans une nouvelle piéce, dont l'importance, & la gravité répondra à l'idée de la scène grecque & italienne.

Je n'ai aucune difficulté de me déclarer imitateur, d'autant plus que dans mon état on a d'autres occupations très-gênantes; & on ne fait des tragédies, que par quelque hazard extraordinaire. C'est pour cela, que je n'ai mis que trois mois à composer Jonathas, & que Demetrius est une espèce de phénomene, étant nè d'une inspiration subite, qui me le prèsenta un matin tout a-coup à l'esprit, organisé presqu'entierement, ayant comencé à traduire une tragédie du P. Valori; & n'aïant eu que huit jours pour l'écrire, & la donners aux acteus, comme V. A. R. en est informée. Mais c'est aussi par *le* sentiment

inti-

intime de ma foiblesse, aussi bien que du peu d'importance des pièces de College, que je n'ai pû m'y appliquer autant qu'une tragédie l'exigeroit. Cependant la nouvelle tragédie, que j'ai dessinée sous des auspices plus heureux, demande toute mon application, & la grandeur du sujet autant que les lumieres (a) supérieures, qui me dirigent, & m'animent, la rendront telle peût-etre, qu'on ne la regardera pas tout à fait comme une pièce de Collège. J'ai l'honneur d'être.

(a) S. A. R. daignoit entrer dans les details avec l'auteur, qui le consultoit sur sa tragédie.

A L'INFANT

PHILIPPE

ALTESSE ROYALE.

(a) Je n'aurois jamais osé faire une tragedie & la donner au theatre en aussi peu de temps que j'en ai eû pour achever, & faire joüer Xersés, aprés un vojage de six mois, pendant le quel je l'avois ébauché pour me désennuïer en courant l'Allemagne. Mais trouvant à mon retour a Parme, que le plus beau spectacle de Paris y avoit été transporté, que Corneille & Racine, deux hommes, que j'admirois dés ma premiere jeunesse sans les bien connoître, etoient venus se montrer a cette Cour, & qu'on y voioit sous leurs traits naturels Athalie, Polieucte, Cinna, Brittanicus, Zaïre & Brutus; mes idées tragiques se re-

(a) Avendo i tre Principi desiderato d' avere in teatro una copia della Tragedia per ciascuno, l' autore lor fece presentare il libro con le dediche, e pose al fine della tragedia le riflessioni in francese.

reveillerent & je voulus essaïer mes forces. Si je les avois consultées, c'étoit alors, que je devois craindre & éviter un paralelle; mais je ne vîs que le profit de la jeune noblesse, qui m'est confiée, qu'une nouvelle tragédie auroit ranimée, & le spectacle du théatre françois auroit instruite. C'est ce qui est arrivé, & le coup d'œil a produit plus d'effet que toutes mes instructions, & mes efforts de cinq ans. On a vû par expérience que rien ne forme, & ne fixe d'avantage l'esprit & le goût de la jeûnesse que le théatre bien entendu. C'est un nouvel avantage que la noblesse italienne reçoit de la main d'un Souverain, dont le goût & la magnificence égalent les lumieres & la bonté.

J'espere que ces motifs feront excuser ce foible essai, & ma témérité. Ils me font éspérer de nouvelles marqnes de la bonté, dont si souvent V. A. R. a honoré mes efforts, comme des preuves du profond respect avec le quel j'ai l'honneur d'être.

A' MADAME INFANTE.

ALTESSE ROYALE.

Cette tragédie n'a d'autre mérite que celui de présenter a V. A. R. quelque foible imitation du théatre françois, & un tribut de la reconnoissance du poète. Le zele qui l'anime pour l'instruction de votre collége l'a troujours accompagné dans son voyage d'Allemagne entrepris par vos ordres, Madame, & c'est en traversant les bois & les montagnes de la Souabe, & de la Franconie, c'est en descendant & en remontant le Rhin, que j'ai songé à Xersés. Dans toutes les Cours électorales, chez plusieurs Princes d'Allemagne, que j'ai vûs, je m'occupai de la Cour & des princes de Parme en travaillant a'Xersés, & ce souvenir me soutenoit dans le travail. Il est vrai, que le même attrait m'aiant conduit en Loraine, j'oubliai le Roi de Perse pour tourner mes regards sur le nouvel Auguste, qui fait le bonheur de ses sujets par les qualites de son cœur, & par les lu-

mieres de son esprit; qui voit autour de lui une foule de savans, de litérateurs, d'artistes encouragés, où plus-tôt crées par sa protection, & par son goût, & qui s'appelleroit encore *Stanislas le bien faisant* s'il n'étoit pas Roi. Mais je n'en revins que plus pénétré de l'amour du travail, & de ma réconnoissance envers V. A. R., dont le seul nom me valut une récomandation auprés de ce Monarque, & dont les lettres me rendirent le plus heureux des favoris de tous les Monarques.

C'est ce qui m'a donné assez de courage pour achever ma pièce, & pour l'offrir a V. A. R. comme un foible témoignage du profond respect avec le quel j'ai l'honneur d'etre.

A MADAME
ISABELLE
ALTESSE ROYALE.

Le théatre doit être l'école de la vertu, & le tribunal incorruptible, oú les crimes sont punis, l'innocence vengeé, & les passions tournées a nôtre utilité. C'est là l'objet de l'institution de ces spectacles, & c'est par là que l'on peût se flatter de ne pas déplaire a V. A. R. Nous l'ésperons, Madame, malgrè l'inèxperience des acteurs, & les défauts de la pièce, que j'ose vous présenter. Tout y respire la vertu par l'horreur du vice, tout y retrace la protection que le ciel accorde a l'innocence. Il n'y a done rien qui n'intéresse de fort prés vôtre coeur, & qui ne doive même vous plaire dans un tel sujet. Heureux si mon travail dans l'exécution peût mériter quelqu'indulgence de votre esprit, & de votre goût ce goût sûr & délicat, Madame, ce goût du vrai & du simple,

ce

ce goût des beaux arts, que vous cultivez avec le plus grand succès, que vous aimez & honorez en même temps. C'est sous les auspices, & par la récommandation de ces beaux arts, & de la vertu, que Xersés ôse paroître devant vous, & que je suis avec le plus profond respect

RE-

REFLEXIONS

SUR CETTE TRAGEDIE,

Présentees aux trois persones Royàles avec la copie de la piece.

Comme la distance du théatre, & là voix des jeûnes acteurs laissent perdre bien des choses, on a crû devoir y suppleér par quelques eclaircissemens, qu'on donné ici. On se sert de la langue françoise comme de la plus propre aux matières de théatre par une certaine précision, & par les termes de l'art, qu'elle fournit en abbondance après les chefs d'-œuvres, que la France a produits.

Fond de cette Tragedie.

Le sujet de cette piece est Darius fils ainé de Xersés mis sur le thrône de Perse à la place d'Artaxersês son frere.

L'action est la réconnoissance, & le couronnement de Darius préparé, & exécuté par Cléarque son gouverneur, & ambassadeur de Sparte, & par Amestris mere de Darius, que Xer-

Xersés fit mourir, & qui se vange de la perfidie, & des crimes de son barbare epoux.

Parties de l' action.

I. Acte. Artaban prend la resolution de se défaire du roi, & d'en usurper le thrône. Il a fait venir le jeûne Darius. Il a disposé les esprits a une révolution.

Xersés plongé dans la tristesse, accablé de remords, donne des instructions de bien regner a son fils Artaxercés. L' ambassadeur grec demande audience. Xersés se ranime, & rappelle son courage par un dernier effort pour paroître avec gloire à la fonction du couronnement de son fils, qu'il veut élire son successeur dans le même jour.

II. Acte. Cléarque amène Darius, & lui découvre en partie sa condition. Xersés vient pour couronner Artaxersés, & retombe dans ses inquiétudes quand l'ambassadeur lui annonce que Darius est en vie. Artaban pressé par le roi avouë qu'il a sauvé Darius.

III. Acte. Une vision funeste augmente les terreurs de Xersés. Il entend que l'ambassadeure amene un jeûne homme avec lui ; ses soupçons s'aigrissent, & il veût voir l'enfant

fant venu de Grèce. Cléarque consent à le presenter, & comme le Roi le veut voir tout seul, il prend ses précautions.

IV. Acte. Darius est amenè. Il frissonne à l'approche du terrible Xersés; qui sort l'examine, reconnoit les traits de l'enfant, qu'il craint, & doutant que ce soit Darius son fils l'interroge. Les réponses de l'enfant augmentent ses doutes, & son trouble: Il entre en fureur, & veût le tuer. Artaxersés l'empêche. Artaban fait donner des avis au roi par les quels il presse le couronnement d'Artaxersés, & la catastrophe.

V. Acte. Cléarque révéle a Darius sa condition, & ses droits au thrône. Xersés prévenu contre l'ambassadeur, & le regardant comme un imposteur veut couronner Artaxersés. Alors Clearque lui fait connôitre Darius par une lettre, & un bandeau, qu'Amestris lui confia en mourant. La ville, & les troupes en même temps soutiennent les droits de Darius les armes à la main. Artaban est à la tête des séditieux. Xersés veût les reprimer. Artaban exécuté ses projets. Darius est couronné, & reconnu.

Ana-

L'arrivée de Cléarque à Suze produit la résolution de Xersés de se donner Artaxersés son fils pour successeur, & par là l'empressement d'Artaban d'usurper le thrône devient plus vif.

II. L'election d'Artaxersés produit la découverte de Darius crû mort; & les nouvelles inquietudes de Xersés.

III. Les inquietudes de Xersés produisent l'effraïante apparition d'Amestris, & de Darius, la quelle produit la résolution de Xersés d'entretenir le fils de l'ambassadeur.

IV. L'entrevué de Xersés, & de l'enfant produit le péril de la vie de celui-ci; & la nécessité de le faire connoître.

V. La réconnoissance de Darius produit la sédition preparée par Artaban, & enfin la catastrophe.

À MONSIEUR COLLET.

Secretaire de Cabinet de S. A. R.

MADAME INFANTE.

Aprés avoir, Monsieur, ouvertement protégé ma Tragédie, vous avez des droits sur l'auteur & voila l'histoire de ma pièce puisque vous en étés curieux apres les bruits, qui sont parvenus jusqu'à vous. l'éspère que vous me justifierez toujours avec la même bonté contre la mauvaise humeur des courtisans, & des jaloux de mon petit boneur à la Cour.

Nous parlions souvent du théatre dans le cabinet de Madame Infante au temps du carnaval, oú j'avois quelqu'accés à l'occasion de nos pièces de college. Un jour en parlant avec l'Infant dont la bonté vous est connue, je crûs pouvoir Nazarder ces mots. Je ne serai content, Monseigneur, que je n'aye travaillé sous vos ordres, & sur un sujet don-

né

né par Votre Altesse Royale: Il me répondit avec cette modestie, qui lui est ordinaire malgré son rang & ses lumieres, ou plus-tôt qui est digne, d'une âme supérieure à son rang par ses lumières. Une autre fois le discours tomba sur les dernieres paroles de Louis XIV. adressése à son successeur encore enfant que celui-ci a gardées toujours écrites prés de son lit. L'Infant en avoit une copie de sa main, il nous la montra, & je pris l'occasion de revenir à la charge en lui disant, que comme ces maximes étoient excellentes pour former un roi, elles pouvoient l' être à faire le fond d'une belle tragédie, le théatre étant l' école des princes plus que de toute autre classe de spectateurs. Ce seroit, dis-je, du haut tragique, & même du plus sérieux; mais j'ai envie de faire une tragedie à la grecque, les deux autres ayant une fin heureuse, inconnuë aux anciens. Quel héros choisiriez vous, reprit l'Infant, pour mettre en oeuvre ces maximes? J'y penserai, Monseigneur, répliquai-je, & il faut choisir entre un bon roi, & un méchant, pour en faire honneur à l'un, ou pour inspirer la

ter-

terreur par l'autre. Les grecs n'auroient pas balancé avec l'horreur qu'ils avoient pour les tirans. Xersés, par exemple, fût précisément selon l'histoire le contrepied de ces vertueuses maximes. On feroit contraster la liberté avec le despotisme, les vertus républiquaines avec la mollesse Persanne, & pour un plus beaux contraste je mettrois vis-a-vis de ce méchant monarque un aimable enfant, l'innocence aux prises avec le crime, situation trés-intéréssante, à ce qu'il me semble, & neuve en même temps, car Joas n'agit pas assez dans Athalie. Ah ah vous pensez toujours a votre Carli, n'est-ce pas, dit le Prince; oüi, Monsigneur, aprés que V. A. R. a trouvé (a) ce garcon si bon acteur, je l'emploïerois trés-volontiers. Pensez donc a Xersés, poursuivit-il, c'est un personnage que j'aimerois à voir sur la scène. Crébillon & votre P. Vionnet ne m'ont pas satisfait & sont au dessous de l'histoire, qui me l'a fait

(a) Le comte Alexandre Carli pensionaire au College Veronois à l'age de 15. ans.

fait regarder comme un monstre. Ce sera donc votre tragédie, Monseigneur; & je la prends de vos mains, lus dis-je. Oüi, oüi, nous verrons comment vous vous y prendrez; on prétend pourtant que les affaires de cour & de politique ne sont pàs inconnues chez vous: nous verrons, dit-il en riant.

La premiere fois que j'eûs l'honneur de lui faire ma cour il me demanda des nouvelles de Xersés. Je pris la liberté de lui montrer le plan & l'ordonnance de la pièce avec les principaux caractères que j'avois déssinés, & il en fût content. Il daigna même faire quelqu'observation, & finit par m'encourager a poursuivre. Mais, Monseigneur, lui dit-je, les deux personages de Xersés & d'Artaban ne sont-il pas trop odieux? J'ai de la répugnance à mettre sur la scène des caractères de cette noirceur. Que diront les courtisans? Et si par malheur ils se trouvent un peu ressemblans au Grands de Perse ne me ferat-on pas un crime de dévoüer un Roi à la haine publique? Vous savez ce qu'on aime à nous émputer sur cet article.... Vains scrupules, dit il tout haut, j'aime a voir les Artabans démasqués

qués, & flètris. Narcisse dans Britannicus doit être votre modelle, comme Semiramis l'est de votre Xersés. Je vous aprendrai moi même des choses que vous ne savez pas. J'ai eû occasion de m'instruire. La dessus il entra dans quelque détail des intrigues de la cour d'Espagne, & toucha certains anecdotes, dont des ministres d'état auroient pû profiter. C'est à quoi font allusion plusieurs discours d'Artaban dans ma pièce. Ainsi finit la conversation. Après ce temps ayant fait un voyage en Allemagne je n'eûs gueres d'occasion de voir le Prince en particulier jusqu'au derniers jours du carnaval, que ma tragédie fut joüée. Je craignis même que ce ne fût une affectation de lui rappeller ces particularitez dans la dédicace de la pièce manuscrite, qu'on lui présenta. Vous avez été témoin, Monsieur, de l'heureux succès des représentations, & de l'intérêt extraordinaire que S. A. R. prit jusqu'a me combler de loüanges devant toute la cour; & à vouloir envoyer des copies de Xersés à Versailles & à Voltaire. Je dûs assurément à sa bonté celles de Madame, qui auroit voulu voir ma pièce imprimée

sans

sans les instances très-vives, que je lui fis, pour ne pas en courir le hazard. Je me répens de cette modestie déplacée, car son nom à la tête auroit protégé l'ouvrage contre toutes les critiques; & même les calomnies.

Je vous prié de faire valoir en temps & lieu ce précis historique, dont vous pouvez rendre témoignage en grande partie. Combien des tragédies présentent des tableaus plus horribles que les miens! Mais mon habit & les circonstances me font devenir Artabah, après avoir été Cléarque, dont la vértu me fit tant d'honneur. Je ne suis plus le peintre de l'innocence, je suis . . . . mais je suis au vrai votre &c.

A' Mr.

A' Mr. DE VOLTAIRE

En lui envoyant la traduction de Rome sauvée.

Votre dernière lettre, Monsieur, ne me laisse plus de liberté, & votre indulgence pour mon stile m'encourage a vous obéïr. Voilà une lettre françoise, & voilà *Rome sauvée* en vers italiens. S'il est possible à un disciple d'égaler son maître, à un médiocre littérateur de suivre le vol d'un génie, à un italien de se transformer en un françois; & si l'on peut devenir romain, parler comme Ciceron, Catons, & Cesar, on pourra écrire comme Voltaire. Je peux toujours vous assûrer, Monsieur, que je n'ai garde de me flatter à ce point, & que j'ai eû dans mon travail toute la timidité, qu'on doit avoir en traduisant le premier poète de l'Europe & du siècle. Loin d'être en état de l'égaler, on ne peût pas même se flatter de l'entendre & de le connoître à fond. Si le mérite & la bonté de vos tragédies étoient seulement dans l'architecture,

re, & dans les matériaux, pour ainsi dire, où qu'il n'y eût que l'ordonnance, les pensées, les sentences à transporter, on parviendroit peût-être à organiser un corps d'après son modelle. Mais l'harmonie, l'expression, le stile, & toutes les graces & les finesses de la poèsie, & de votre langue étant inséparables de vos productions, je suis persuadé que vous n'étés pas traduisible. Je me suis étudié, je l'avouë, a concilier le génie des deux langues, de façon que sans choquer la mienne, je pûsse réprésenter non seulement vos pensées, mais le tour même qu'elles ont eû dans votre ésprit, d'où elles sortent toujours accompagnées des termes, qui les expriment, & qui naissent avec elles. Il falloit donc m'élever iufiniment au dessus de ma sphêre pour arriver jusqu'à la votre, & pour faire une copie ressemblante de votre esprit, & de votre génie. Où est l'Apelle digne de peindre l'Alexandre du Parnasse, car je vous ai déjà reconnu comme le conquérant de l'empire des muses. (a)

Mais

(a) Vedi le mie lettere su gli epigrammi.

Mais j'ai rencontré une autre difficulté dans ma traduction, que je n'éxpliquerai pas avec assez de clarté dans une langue étrangere. En écrivant, Monsieur, dans votre langue naturelle vous pensez en françois, vos idées se présentent à vous revêtues d'expressions françoises, comme à tous les auteurs vous compatriotes. Je pense de mon côté en italien, quand j'écris de l'italien, & mes expressions suivent mes idées également selon la forme & le caractère de ma langue. Comment nous rencontrer, comment vous représenter au naturel avec des idées, & des expressions différentes? Il faudroit être françois & italien en même temps, où me transformer en françois sans rien perdre de ma forme naturelle. Ce qui est aussi difficile, que l'autre transformation.

J'ai connu toutes ces difficultes, & je n'aurois jamais ôsé mettre la main à vos ouvrages. Mais les désirs de l'Infant, qui sont pour mois des ordres, ne m'ont laissé aucune liberté. Il vous éstime avec tous les Souverains de l'Europe, car vous êtes le poète des Princes aussi bien que le Prince des poètes, sans

faire un jeu de mots, comme on le fit pour quelqu'autre. Il a souhaité de voir sur le théatre votre tragédie & n'ayant pas encore une troupe de comédiens françois, il a fallu se servir de ceux du College. Je vous demande pardon, Monsieur, de tous les torts, que nous vous avons faits de plusieurs manieres, dont la seule pensée me fait rougir (a). Heureux si je ne les ai pas augumentées par cette traduction, quoiqu'elle ne soit pas capable, d'aucun changement considérable comme la représentation l'étoit. Du moins, Monsieur, j'ai fait tout mes efforts pour être fidele à votre original, tel qu'on a donné dans la derniere édition de Paris. Vos critiques, que vous m'avez promis, la rendront meilleure, & je les attends avec impatience, comme j'ai l'honneur d'être avec tout le respect.

ALL'

(a) Si levarono le donne secondo l' uso nostro, e però si sostituì un figlio di Catilina, e il padre di lei per supplir quasi con due personaggi per altro interessanti alla mancanza di un solo interessante.

ALL' ALTEZZA REALE

Della Serenissima Principessa

MARIA BEATRICE RICCIARDA

D' ESTE

ARCIDUCHESSA D' AUSTRIA.

ALTEZZA REALE.

(a) *L' approvazione con cui V. A. R. degnò onorare queste tragedie le ha fatte al pubblico uscire dopo molt' anni ch' eran composte, e che in Italia rappresentavansi or l' una or l' altra soventemente. E nel vero così approvandole ella ha loro ispirato un coraggio, che dai più lieti accoglimenti ne' teatri ottenuti non ebbero mai. Quale infatti occasione più propizia, e quai circostanze potevano meglio animarle? Il teatro esser deve la scuola della virtù, e l' incorruttibile tribunale davanti a cui la vendicata innocenza, i misfatti puniti, e le passioni rivolte ad utilità consolano ammaestrando lo spettatore. Questo si fu lo scopo del-*

(a) Lettera premessa all' edizione di queste Tragedie fatta dal Remondini nel 1788.

della istituzione di tali spettacoli rinnovati la prima volta in Italia già da tre secoli per le nozze d' Eleonora d' Arragona con Ercole primo un de' più celebri vostri Antenati, Augustissima Principessa, ed è lo scopo pur questo delle tragedie mie a festeggiar tributate le vostre Nozze faustissime, onde rinnovasi a tutta Italia un secolo più felice. Esse ispirano la virtù con l'orrore del vizio, insegnan l'amor della patria, la fede al Sovrano, la protezione del Cielo a favore de' cuori innocenti, e virtuosi. Quante ragioni per cui piacciano l'umili mie tragedie al vostro cuore! Me fortunato, se piacer sanno altrettanto all' ingegno vostro, ed al gusto, a quel finissimo gusto, e dilicato, a quel gusto del vero, del grande, del semplice, a quello infine delle bell'arti, che voi coltivate, e che su i chiari materni esempli amate ad un tempo, e onorate. Sotto gli auspicj pertanto delle bell'arti, e della virtù ardisco offerirvi benchè con molti difetti le mie teatrali fatiche, siccome un pegno di quell'ossequio con cui v'ama, e v'ammira l'italiana gloria e speranza, e con cui profondamente inchinandomi sono.

DEL

DEL TEATRO
ITALIANO.

Avendo un grandissimo personaggio su la storia ed il gusto del nostro teatro tenuto ragionamento coll'autore nell'occasione, che le sue tragedie rappresentavansi avanti una splendida corte, fu questi obbligato a scrivere alcuna cosa in tal materia, e in lingua francese per ossequio inverso di quello. Eccone adunque la traduzione per servire di qualche trattenimento utile un poco a' suoi lettori, e di qualche onore e difesa a' suoi componimenti. Furon essi in diversi tempi dati al teatro. Il primo e più giovanile nel carnovale del 1747. in Bologna, gli altri in Parma tra il 1752, e il 1757, sì per giovare all'educazione de' giovani, come per corrispondere al favore del mecenate di quella, e del poeta educatore. Stamparonsi poi nel 1771. in ossequio ed omaggio verso la Principessa Reale Arciduchessa Maria Beatrice. Or ecco il discorso.

Il nostro teatro è il più antico d'Europa col

col rinascimento delle lettere e del buon gusto. Per nulla dire delle comiche o tragiche rappresentazioni, che ne' secoli si facevano decimoquarto e decimoquinto de' misterj di religione sulle piazze, o nelle chiese, de' quali altrove ho parlato, e che niun pregio aggiugneano al popolare spettacolo benchè sacri (*a*), ponno i primi albori trovarsi del gusto saggio in Roma sotto di Sisto IV. Imperciocchè il Cardinal Riario suo nipote fece al 1473. un teatro magnifico innalzare, come dissi ad altro luogo (*b*), dove il Sulpizio vantossi d'aver il primo insegnato a rappresentare e cantare de' melodrammi sul gusto antico: di che confermasi aver cominciato a mostrarsi col canto la poesia teatrale in Italia. Così pure a quel tempo fu recitato e in parte cantato in Mantova l'Orfeo del Poliziano, ch'io posi all'anno 1472. seguendo le patrie notizie, e che dee porsi certo tra il 1470. e il 1480. (decennio memorabile per grandi im-

pre-

(*a*) Risorgimento d'Italia. Feste e Spettacoli. T. X.

(*b*) Ivi. Secondo il Quadrio non men dotto, che elegante Scrittore, da cui tutti prendono, e di cui pochi parlano.

prese delle bell'arti r e per grand'uomini nati in quello) secondo ogni storia (*a*). Può dirsi l'Orfeo prima tragedia o pastoral regolata, siccome poi confermò dottamente il bel lavoro su ciò fatto da un prode ingegno (*b*). Due Sofonisbe si videro poco appresso l'una del Marchese del Carretto circa 1500. offerta ad Isabella d'Este Gonzaga, l'altra del Trissino a Leone X, poi la Rosmonda del Ruccellai, seguita dall'Oreste, tutte vicine a quel principio dell'aureo secolo. Così la Calandra del Bibiena, la Cassaria dell'Ariosto, i Simillimi del Trissino apriron la scena comica italiana sulle tracce de' greci e de' latini, siccome io dissi in altri luoghi (*c*), e come poscia fu dimostrato più ampiamente da miglior penne ed istorie in tale argomento (*d*).

Il secolo d'oro era aperto, e tutte le belle imprese d'ingegno, e di mano pullulavano a ga-

(*a*) Lettere ed Arti Mantovane, Tom. XI.

(*b*) Vedi l'opera del P. Affò. *L'Orfeo* ec. stampato in Venezia del 1776.

(*c*) Poesia, Spettacoli ec. Tom. IX. X.

(*d*) Vedi la Storia Letteraria dell'ab. Tiraboschi, e quella de' Teatri del sig. Napoli Signorelli.

gara per tutto. Svegliaronsi in ogni parte scrittori, ed attori a battere la carriera dell' Ariosto nella commedia, e del Trissino nella tragedia, e specialmente le gran città, e le corti alzaron teatri sontuosi per bellissime invenzioni di scene, di macchine di gran pompa, e di buon gusto teatrale. I Papi a Roma, i Medici a Firenze, gli Estensi a Ferrara, i Gonzaghi a Mantova, e molt'altri minori Principi gareggiarono ne' più solenni spettacoli. Ogni altra nazione ben sa quali fossero i suoi a quel tempo, e quale il gusto de' regnanti fuori d'Italia. L'imitazione però de' greci dominò tanto tra noi anche in teatro, che que' drammi poteano dirsi traduzioni piuttosto, o copie al più dell'antiche tragedie; ma perchè portavano veste greca, oltre al sapor della novità, piacevano sommamente alle colte, non meno che alle rozze persone. Noi che in tanto lusso viviamo di sceniche rappresentazioni troviamo insipide quelle copie, che in fatti esser doveano, come son sempre, assai fiacche, e languenti rimpetto agli originali. Regolato disegno, verità di caratteri, dialogo esatto, so-

sobrj ornamenti, stil puro, ed anche elegante, osservanza di regole principali, in fine i pregi della imitatrice diligenza non mancarono a que'primi scrittori. Ma le loro tragedie a dir vero non erano fuor che declamazioni in iscena, dissertazioni, composizioni rettoriche, in somma traduzioni inanimate, perchè il grande medesimo, il veemente, il patetico de'greci era senz'anima trasportato in versi volgari. Così i primi pittori, e scultori dieder nel secco imitando, e fecer l'opere loro diligentissime, ma senza vita. Invano però cerchiamo in que'tragici il contrasto delle passioni, l'impegno del cuore, la forza dell'eloquenza, il calor dello stile, quel vero semplice sopra tutto, che va al cuore, quel semplice, che ha tanta grandezza, e verità, quel semplice, che non istà nelle parole, nelle quali il mettevano essi troppo sovente. Volle già il marchese Maffei provare ai francesi, che eravam ricchi di belle tragedie, e pubblicò il suo *Teatro Italiano* in tre tomi con quelle di Trissino, Rucellai, Giraldi, Tasso, Torelli, ed altri. Ma nel vero l'amor della patria fu il solo, che gli facesse

ono-

onore in tal impresa. Meglio era mostrar loro qual teatro avesse la Francia nel cinquecento, cioè le loro imitazioni degl' italiani, che furono allor mal tradotti dai tragici francesi più che non imitati, facendo copie di copie, sicchè Giodello, e la Perosa sono tanto inferiori a que' nostri, quanto il son questi a Cornelio, e a Racine.

Vera gloria del nostro teatro fu allor l' invenzione del dramma pastorale, che niun' altra nazione ci ha rapita (a). Agostino Beccari Ferrarese verso 1550. fu il primo autore di quella, e il *Sagrificio* divenne esemplare all' *Aminta*, che immortalò il Tasso poco dopo il 1570. imitato pochi anni appresso dal *Pastor Fido* del Guarini, e dalla *Filli di Sciro* del conte Bonarelli, e da altre dipoi. Ma il bello stile naturale del par ch' elegante, e sempre eguale del Tasso, l' intelligenza del cuor umano, la dilicatezza non ricercata del costume, e degli affetti pastorali colla tes-

(a) Il Cefalo del Coreggio non può dirsi tale, e l' Orfeo dir vuolsi tragedia più tosto.

tessitura, collo sceneggiamento, e colle vicende di quell'Azione lasciarono addietro tutti gli emoli suoi. Violò pur troppo la prima legge del teatro, ch'è consacrato sempre alla virtù, cioè la decenza, e onestà de' costumi per cagione de' più effeminati, e molli affetti, a' quali non può resistersi, e peggio di lui poscia il Guarini, che corruppe ad un tempo tra' primi anche il gusto, e lo stile in Italia, seguendolo tutti a gara tratti dal plauso immenso ottenuto dal *Pastor Fido* i nostri poeti drammatici, e dando in eccessi.

Così il seicento anche sulla scena fu pieno di licenza, e di mostruosità non vedute. Lo stile ampolloso, gl'incontri più strani, le romanzesche avventure, tutto vestito di frasi, e pensieri fuor di ragione, e contro natura stabilirono quel cattivo gusto di concetti, e di bisticci, di cui fummo accusati troppo a lungo dagli stranieri. Eppure un tal gusto ci fu portato dagli spagnuoli divenuti padroni di tanta parte d'Italia in quel secolo. Il Marini divenuto rivale, e seguace di Lopez de Vega, già famoso ovunque

la casa d'Austria dominava (a), levò quelle insegne, e fu seguito dagl'italiani ciecamente. Il francese Theophile amico anch'esso di Marini incoraggillo a battere que'sentieri. Così divenne ogni scrivere guasto, e lezioso, soprattutto in teatro, ove i vizj del gusto ingrandiscono come tutti gli oggetti.

Eppur questo secolo in mezzo al suo corrompimento produsse quello spettacolo, che sarebbe il più mirabile, e più perfetto, se fosse eseguito siccome conviene, voglio dir l'Opera. Da principio fu nobilissimo, perchè i Principi, a'quali esso dee più essere rac-

(a) Gli spagnuoli dominarono, come ognun sa, sopra tutte le nazioni col gusto lor teatrale quando su tutta l'Europa prevalsero coll'armi, e colla politica. Parlavasi il lor linguaggio in tutte le corti, e da tutta la colta gente d'Italia. e di Francia, come un secolo avanti parlavasi l'italiana, e un secolo dopo si parlò la francese; il che è gran pruova della superiorità tra le nazioni. Quindi noi, e i francesi prendemmo da loro quel gusto tragico nico composto di gonfiezza, di romanzesco, e di buffonerie sulla scena anche seria, nè lo stesso Cornelio andò esente da tal contagio, e gl'inglesi lo conservarono sì lungamente.

raccomandato per cagione di sua magnificenza dispendiosa, lo sostennero qualche tempo. Ancor vediamo i teatri da loro innalzati a tal fine degni di Roma, e d'Atene anche in città non primarie. Quello di Parma è tuttora ammirato da' forestieri (*a*). Egli fu lungo tempo il più nobil tempio dell'arti, e delle muse in Italia. I più celebri poeti e pittori, musici e ballerini, macchinisti e architetti furon chiamati a quell'intrapresa da (*b*) Ranuccio primo. Vi si videro naumachie, trionfi, battaglie, e tutte le più sontuose decorazioni abbellire i miglior drammi,

(*a*) Forse più quel di Mantova per le Nozze del 1608 *V. Compendio delle Feste* ec Mantova presso gli Osanna 1608. in 4. opera di Gabrielo Bertazzoli citato dal C. Carli tomo 17 sul Teatro. Vedi Voyage d'Italie du Marquis d' Ormesson dans ses Melanges. à Paris 1768. Può ricordarsi ancora il bel teatro di Modena, detto della Spelta, architettato dal cavalier Vigarani per ordine di Francesco II. d' Este, e distrutto nel 1767.

(*b*) Leonello Spada vi lavorò unitamente con Giambattista Mignani architetto, e ingegnere di quella corte. Vedi Algarotti Lettere sopra la pittura. Livorno pag. 68. Architetto del Teatro fu l' Aleotti d' Argenta. Affò vita del Parmigianino.

mi, e chiamarvi da ogni parte stranieri in folla. Ottavio Rinuccini fu l'inventore dell'Opera circa il 1600., che dopo un secolo, e più giunse sì avanti per Metastasio. Ma intanto il capriccio, gli abusi, il pessimo gusto l'aveano guasta poco appresso il suo nascimento. Da gran tempo è divenuta un traffico, un appalto, una merce venale con gran vergogna della nostra nazione. Quell' ammirabil composto della musica e della melodia, della voce e del suono, della poesia e della pittura, della danza e delle comparse, delle macchine, e d'ogni decoramento, che tutto insieme farebbe la gloria, e l'incanto del valore e del piacere umano, l'anima, il cuore, l'ingegno, il buon gusto, e tutti i sensi dell'uomo nobilitando, e comprendendo di sue delizie, non è il più delle volte fuor solamente che una confusione d'ogni assurdità, e un'adunanza romorosa di genti oziose, e senza cultura (*a*). I fran-

(*a*) Frase spiacevole per uno straniero, che in più tomi dà la sferza agl'italiani ignari delle cose loro, e sin del Galateo taatrale, e patrio.

francesi, che la presero, come il resto, da noi non l'hanno a tal perfezione, nè a tanti abusi condotta, ed è a sperare, ch'ella risorga alla fine, se col prendere il meglio delle due nazioni si rappresentino dagli italiani molti drammi, come *l' Orfeo*, e tal altro con isplendore e decenza.

Alla tragedia nostra tornando in particolare, ella giacque, può dirsi, fino al principio di questo secolo nello squallore. E a dire il vero siam debitori al teatro francese da Cornelio creato, e da Racine perfezionato, d'aver noi aperti alfin gli occhj, e d'aver in onore riposta la scena con vere tragedie, e soprattutto in bello stile, ch'è il punto sempre più rilevante. Il marchese Maffei diede al teatro la sua *Merope* sino a quaranta volte ripetuta a Venezia in un carnovale, e ognora applaudita sopra gli altri d'Italia. Per quanto la critica abbia tentato di rilevarne i difetti, (giacchè qual n'è senza?) pure ancor la sostiene, eziandio leggendosi, la verità dei caratteri colla bellezza dello stile sì bene a quelli adattato; e il miglior giudice in tal materia, anzi rivale del Maffei, cioè Voltaire, non

non potea meglio esaltarla di quanto fece trasportandone le più belle scene, e i più bei detti nella sua *Merope* degna anch'essa di somme lodi. *Ulisse il Giovane* del celebre Lazzarini è una elegante imitazione dell' *Edipo* greco, ed ebbe gran plauso, e favore alla stampa dai moltissimi amici di lui, e del gusto greco, e poco amici del Maffei. Contro questi uscì alla luce il *Rutzvanscad* del signor Vallaresso, parodia tra le poche italiane saporitissima, e divenuta illustre per quel tempo di gara tra gli adoratori de' greci e gli altri. *Demodice* del signor Recanati gentiluomo veneto, come il Vallaresso, fu paragonata all' *Orazio* di Cornelio per la somiglianza dell' argomento, e antiposta a quello per l' unità dell' azione. I teatri di Martelli, di Gravina, di Marchesi ci arricchirono di molte tragedie; ma quelle di Marchesi son troppo deboli, quelle di Gravina si riconoscono fatica d' uom dotto, che copia i greci, ma loro non s' avvicina, quelle di Martelli mostran gli sforzi d' un uomo intendentissimo del teatro francese, e assai lontano da Cornelio, e da Racine. Egli mise in voga i versi detti alessan-

dri-

drini in Francia, e per lui martelliani tra noi, composti di due nostri versi di sette sillabe; ma gl'italiani furon nojati da quella uniformità di cadenze rimate, e d'andamento legato a cesure. Ebbe anche più tardi molti seguaci in tal novità, lo stil de'quali non è quasi mai poesia.

Moltiplicaronsi dopo questi gli autor di tragedie per lo corso di quasi cinquant'anni; e si videro de'volumi interi, come que' del marchese Gorini più presso a noi dopo l'*Ezzelino*, e la *Giocasta* del Baruffaldi, molte del signor Salio, del chiaro poeta Giampietro Zanotti, e d'altri, ma non parvero levar grido, nè cercarsi dagli amatori della scena con gran premura. Tre tragici si son più distinti vicino a noi, ed hanno fama sopra gli altri, cioè l'abate Conti, il signor D. Alfonso di Varano, e il P. Granelli. Il primo ha nel *Bruto*, e nel *Cesare* specialmente una grandezza degna di Roma antica oltre altri pregi; il socondo è più patetico, e insieme ricco di poesia, e di stile appropriato alle cose; il terzo tra i legami del suo teatro unisce le doti in gran parte di Racine, e di Cornelio senza

 imi-

imitarli, fuorchè un poco nel *Sedecia*, e la tessitura ingegnosa, eguale, vivace delle sue scene, i contrasti delle passioni, la nobiltà soprattutto del suo scrivere. Tutti e tre hanno ottenuto plauso su i migliori teatri, e si leggono con piacere.

Dietro l'esempio loro entrarono nella carriera molt'altri dopo la metà di questo secolo, e seguono tuttogiorno a tentarla, massimamente dopo che in molte città è divenuto un pregiato trattenimento della nobiltà il rappresentar sul teatro tragedie. Il tempo dee dar su queste sentenza, essendo essi ancor troppo a noi vicini, sicchè possano giudicarsi liberamente e senza pericolo. Chi può fidarsi al giudicio della passione o a favor prevenuta, o a danno d'un autore vivente, onde vengono i plausi, o le critiche delle prime rappresentazioni? Il tempo è il solo giudice spassionato, che giustamente decide dando comodo a' veri intendenti di dir loro opinione con autorità regolatrice del pubblico sentimento, e della opinion generale della nazione. Nulla dunque non ne dirò, e neppure delle commedie, che dopo quelle di Niccolò Amenta av-

vo-

vocato napoletano, del Gigli sanese famoso in più generi di letteratura, e del Fagiuoli fiorentino, ebber più fama. Il signor Goldoni medesimo sì celebrato anche in Francia, anche dal signor di Voltaire, non è abbastanza lontano da noi perchè possiam bilanciare il suo merito teatrale con la fama ottenuta da lui sopra gli emoli suoi. Quando Aristofane, Plauto, Terenzio, e Moliere saranno anche tra noi gli esemplari generalmente riconosciuti della buona commedia, allora decideremo.

Certo è che si fanno gran passi in Italia a' dì nostri più che non mai per l'addietro nell'arte drammatica. Le traduzioni eccellenti (*a*) dell, eccellenti tragedie francesi, e delle inglesi eziandio, la buona filosofia che ne discopre il cuor umano, i pregiudizj nazionali quasi omai vinti, i buoni nostri scrittori in ogni genere, e non servili, che vanno moltiplicando, l'esempio de' nobili, e de' principi ancora divenuti attori talvolta sopra il tea-

(*a*) Vedi i tre tomi stampati in Modena di queste traduzioni dal francese.

teatro, tutto fa sperar molto in questo genere agl'italiani. Non osa più alcuno essere impunemente mediocre essendo in mano di tutti Cornelio, Racine, Voltaire, e lo stesso teatro greco essendo omai conosciuto quanto fu venerato (*a*). Quindi ogni colta persona divien giudice competente anche tra uoi del teatro, come lo fu in Francia gran tempo. Se dunque questi grand'uomini, e Voltaire principalmente, che ha battuti tanti sentieri, ed apertine molti ancora al tragico genio più illustre, non hanno chiuse le strade ad un tempo stesso; se non hanno mietuto tutto il grande, e il patetico nella favola, nella storia, e nella morale, nell'uomo e nelle passioni, come io forte sospetto, egli è a sperar tuttavia di veder opere degne di tali esemplari in Italia, e che non le venga rimproverato omai più d'esser priva d'un vero, e buon teatro italiano.

Ar-

(*a*) La celebre opera del P. Brumoi, oltre le note opere degl'italiani, le molte prose di Voltaire sopra il teatro, e principalmente i suoi commenti a quel di Cornelio sono la vera scuola de' veri precetti teatrali.

Ardirò io dopo il detto sin qua parlar delle mie tragedie? Almeno mi scusi il comando sovrano, a cui non m'è lecito disubbidire. Troppo è vero, che gli altri tragici non hanno a osservare fuor che le regole d'Aristotele, e che noi abbiamo ancora altre leggi, e legislatori assai più severi. Sono escluse le donne dal nostro teatro; una madre, una sposa, una sorella, e molto più le amanti, eziandio le più sagge, e più costumate sarebbono scandalo, e colpa. Ottime nondimeno, e secondo prudenza son le ragioni d'escluderle dalla scena destinata a' nostri giovani attori, e di non permettere a questi neppur di prenderne le sembianze, e le parti; ma certo è chiusa per noi così la sorgente più naturale degli affetti umani più dilicati, e ci restano a maneggiare delle imperfette passioni, e necessariamente fredde, ovvero più pericolose dell'altre, se troppo calde sono. (a)

E

(a) Io confesso il difetto massimamente pe' tempi nostri. Ma non fu sempre così. V' ha delle tragedie eccellenti de' classici greci senza donne, od amori. *L'amor paterno, e materno erano i tesori del teatro antico, e fanno la gloria di Voltaire*, dice sì bene mr. de Mar-

E chi può supplire a un tal mancamento, chi può scorrere in un campo così ristretto, e già trascorso da molti nostri tragici, tra' quali vi furono de' sommi talenti? Non altro che molta persuasioue di tal difetto m' ha fatto tentar nuova strada, intravvedendosi l'amor d' una madre nel *Gionata*, quel d' una sposa sperata in *Demetrio*, e dominando in tutto il *Serse* la vendetta dell'amor conjugale tradito. Ciò solo a noi è permesso, nè possiam pur bramare nel nostro stato la libertà d' introdurre le femminili passiani, che o mal conosciamo, o che riuscendo a ben dipignere saremmo per poco accusati dal mondo di troppo bene conoscerle. Per tai motivi adunque io non pretendo alcuna vera gloria teatrale ottener colle mie tragedie, quantunque abbiano esse ottennto grazia, e fortuna sopra molti teatri an-

---

Marmontel. Il Giulio Cesare, ed altre ne fan pruova, l' ab. Conti; e il P. Granelli non ebber bisogno di donne o d' amori. Quanto meglio ne starebbon senza e Sertorio, e Mitridate e il Bruto di Voltaire, che per isfuggire l'amor effeminato diè in altro estremo! Non è questo un furore un' insania piuttosto. Chi può compatir un figlio forsennato amante, o aver terrore d' un casti-

anche de' più rinomati (*a*). Conosco le mie forze, e dopo che il raro genio del P. Granelli mio maestro, ed esemplare, e il P. Folard con altri molti valentissimi gesuiti hanno toccata la meta in tal genere, nulla restami da sperare, e lascio in mano a tutta la severità de' censori e le mie opere, e il genere loro. Noi lo conservammo soltanto come un esercizio utilissimo a migliorar la pronuncia, la recitazione, l'azione della gioventù bennata, e come una scuola d'educazione approvata dagli antichi, e da' moderni.

Venendo al teatro italiano de' tempi nostri convien confessare da prima che troppo tardi vegniamo in su la scena per concorrere a questa gloria dopo quella che ottennero gli autori di *Cinna* e di *Polieuto*, di *Britannico* e d'*Atalia*, di *Zaira* e di *Bruto*, di *Radamisto* e d'*Elettra*. Qual possiamo sperar vantaggio in un arringo, in cui sembrano scoraggiti i successori, e i compatrioti di que' mae-

castigo pazzamente incontrato. La natura è alterata dal languore del pari, e dalla frenesia.

(*a*) Nel 1758. fu rappresentato a Venezia il *Demetrio*,

maestri? Dando un guardo alla Francia non vi troviamo più che l'ombra di Voltaire, ultimo sostenitore della scena francese, che fuor di lui da gran tempo giacerebbe deserta. I miglior critici di quella colta nazione deplorano tutto giorno tal decadenza, e invano gridano contro il gusto inglese, che domina sul lor teatro, senza aver gran conforto dai tentativi fatti dal signor di Belloy, dal signor Arnaud, dal signor Saurin, e da altri per ristorarlo. Noi vediamo, dicono que' zelatori dell' onor patrio, delle mostruosità continue o nel genere del tragicomico *lagrimante*, o in quello

---

trio, e stampato col titolo *Gli Eroi Ateniesi*, essendone stata tolta di soppiatto una copia. Altre volte fu altrove *Gionata* recitato da nobili attori; e nel 1767. fu rappresentato in Verona da que' cavalieri il *Serse* sul lor nobil teatro a ciò destinato, e il chiarissimo Signor marchese senatore Albergati onorollo sostenendo la prima parte con eccellenza.

Molti più potrebbon citarsi tra Collegj e Seminarj, che fecer uso di questi componimenti, e per loro servir potrà la stampa presente e migliore. Alcun disse che le massime, e i sentimenti d'alcuna mia tragedia giovato aveano all' educazione come giovar volli col Serse ad una Corte.

lo del tragico furibondo, ed orrendo. Mangiar il cuor d'un amante, disperarsi in un chiostro, o in un eremo per amore, gli spettri, e le prigioni, i sepolcri, e i palchi fan delle scene spaventose, e non passionate, fanno paura allo spettatore invece di toccarne il cuore.

Or gl'italiani come potranno trovare argomenti migliori, o resistere a questi esempj avendo già l'uso d'imitar facilmente in ogni cosa i francesi, e traducendo, e rappresentando continuo que' nuovi drammi senza esaminarli? Il peggio si è, che le primarie passioni, i grandi incontri teatrali, le situazioni patetiche, la dipintura de' costumi, le belle massime della morale, e i begli affetti del cuor umano, e dell'anime dilicate, tutto in fine ha de' limiti nella natura, quantunque ricca, tutto è stato maneggiato, e rimaneggiato dai classici greci, e francesi. A noi non resta adunque che cogliere dopo la messe qualche spica. Gli eroi secondarj, gli argomenti da lor trascurati, o imperfetti, a dir breve, le imitazioni mal colorite, e le copie troppo riconosciute ecco quello che ci lasciarono.

Al-

Alcun sommo genio per avventura saprà aprirsi nuove strade se (a) ve n' ha; ma chi può indovinarle? In questa incertezza mi son trovato, e parlo per esperienza, imprendendo il lavoro delle mie tragedie. Pur a ciò ripensando ho un'opinion conceputa, che io dichiarerò, poichè m'è comandato, e che fu approvata dal signor di Voltaire, che a lungo trattenni su tal materia, qual maestro dell'arte, tanto più ch'egli, e le sue tragedie me n'aveano suggerita la prima idea. Ed ecco il mio pensiero.

L'Italia ha più diritto dell'altre nazioni sopra un genere di tragedie non usitato, poich' ella è stata la prima a darne esempio dopo il rinascimento delle lettere, come dissi a suo luogo. Egli è questo il genere dalla grecia adottato, e ad esclusione d'ogni altro esercitato da lei. Imperciocchè le greche tragedie avean sempre uno scopo morale, una gran verità da

(a) Questo sommo genio è già comparso, dopo ch' io ciò scrissi, nel Conte Alfieri, e i suoi difetti da me notati più volte a prò de' giovani imitatori nol tolgon dal primo seggio del teatro italiano.

da stampare ne'cuori per la religion, per la patria, per la libertà, per la virtù. Ciò gli rende a noi tuttavia sì pregievoli, ciò sì mirabili ne fa trovare quelle tragedie, poichè destinate erano anch'esse a pro della politica, e delle leggi. S'andava da'greci al teatro per essere buon cittadini, come noi andiamo alla predica per divenire migliori cristiani. In opposito le tragedie francesi non sembrano destinate fuor che ad occupar dolcemente quella piccola parte di gente, ch'è oppressa dalla noja dell'ozio totale, e di cui l'anima si contenta d'esser solleticata un poco alcuni momenti del giorno. Esaminando la cosa a Parigi ognun riconosce, che questo bisogno conduce al teatro gli spettatori, ove non cercano che un trattenimento. Or a ciò sarebbe contraria la tragedia forte, grave, e seria sul gusto greco. Quell'amore introdotto sulla scena francese, e fattosi dominatore di quella per l'eccellenti opere di Cornelio, e di Racine fu sconosciuto a tutta l'antichità. Atene, e Roma il lasciarono all'ode, all'elegia, all'egloga, e in fine ai romanzi, in che alquanto più tardi sì felicemente i greci lo colloca-

 rono.

rono. Tale autorità degli antichi dessa si fu, io penso, che mise in pensiero i francesi intorno al lor gusto scenico anche in mezzo ai successi più prosperi delle loro tragedie. Cornelio stesso, e Racine, e molto più Voltaire non cessano di scusare o di riprendere quell' abuso come lontano dagli esempli di Sofocle e d'Euripide, a' quali sempre si fanno gloria di tener dietro imitandoli il più che sanno. Il lor disprezzo della effeminata maniera, a cui l'uso gli assoggettava, chiaro traspare nelle lor prefazioni, ed esami, e le loro scene veramente tragiche d'*Attalia* di *Fedra*, di *Merope* e di *Semiramide* assai provano, che sapeano maneggiare gli affetti profondi del cuore, e preferivano volentieri gli argomenti più passionati, e patetici alla novità, e alla galanteria. Ma Cornelio dovè lasciare i greci, e la sublime loro tristezza per adattarsi al gusto del suo secolo prima, poi per esser grato alla corte d'un giovane re, nella quale facean le donne sì gran figura, ed acquistarono quella lusinghevole preminenza, di cui godono tuttavia in tutta l'Europa non barbara. Racine trovossi al colmo di queste usanze,

e del

e dei poter femminile anche in teatro, e nella letteratura. Il terrore e la pietà della scena greca erano troppo lugùbri, e severe per giudici sì dilicati, e sì gentili, e quindi cambiaronsi in favor loro i grandi affetti in teneri sentimenti, le forti e terribili situazioni in romanzeschi incontri, gli urti delle passioni in ingegnosi contrasti di galante spirito, e d' antitesi raffinate. Allora fu che gli eroi amorosi presero il luogo di que' dell' Iliade, i discorsi, e le dissertazioni successero all' azione, e allo spettacolo, la galanteria finalmente alla morale, e alla virtù.

La sovrana bellezza dello stile di Racine, e l' incanto de' suoi versi armonici sempre e sempre eleganti, e pieni d' un sentimento del par dilicato che vero o naturale riscaldarono quelle scene di languido affetto o inopportuno, e quelle dicerie d' Antioco, di Xifare e Farnace, e d' Ippolito stesso: così egli tanto credito aggiunse a quel gusto infelice, che se non venivano Crebillon, e Voltaire, già più non si vedrebbono su quel teatro se non de' languenti amatori, non s' udirebbono fuor solamente che madrigali, e canzoni. Eppur

que-

questi due gran tragici dopo gli sforzi più grandi non han corretto il teatro francese per una parte, e per l'altra han prodotti degl' imitatori si serj, che sembran feroci, e sì nemici di decoro e di gentilezza, che dan nell' eccesso dell' orror, del furore, dell' atrocità.

Egli mi sembra pertanto, che agl' italiani rimanga un campo aperto d'onor teatrale, onde si volgano là dove i francesi non miser piede almen quanto poteasi far cammino. La nostra nazione secondo essi più seria, o men dilicata sarebbe forse più atta allo spettacolo grande, e maestoso della vera tragedia, poichè finora i nostri teatri han sempre avuta certa maggior maestà come i greci. Quella forza, e verità di caratteri, quella nobile forza di stile, quell' andamento sempre seguente, e animato d'azione, che ignorarono i Trissino, i Rucellai, i Giraldi, e che male imitarono i più recenti tra noi, già si conosce in Italia dopo tanta lettura e pratica de' francesi. Dai greci prenderemo le massime or politiche, ed or morali; dalla nostra sensibilità italiana i sentimenti vivaci, le for-

ti passioni, i contrasti animati, e dalla storia nazionale gli eroi, e le azioni più illustri. Abbiam pure una patria; perchè dunque accattar sempre argomenti dall'antichità o dalla favola? V'ha per tutto una religione, delle virtù, delle leggi, e degli uomini grandi non meno che delle passioni, de'delitti, delle sventure per mettere insieme a cimento il terrore della celeste vendetta, delle catastrofi de' Re, e de'regni colla piètà dell'innocenza tradita, della virtù oppressa, delle leggi, e della giustizia oltraggiate. L'entusiasmo della libertà, onde nacque tanto eroismo tra greci, non si troverà a Lucca, a Venezia, a Genova, ove un'epoca non lontana darebbe campo alla più bella tragedia? Per tal libertà ancora noi somigliamo tuttoggi più che molte nazioni alla Grecia (a).

Facciansi adunque gl'italiani all'impresa, che non son già, come pensano i pregiudicati stranieri, senza gusto di scena, e senza esem-

(a) Il conte Alfieri adempiè il mio voto dippoi, e più ch'io nol bramava.

esempli preclari. Noi siamo stati i primi, e i maestri in tutto, dice Voltaire, e se i francesi ne han superati in teatro dopo due secoli, riconoscano insieme, che deviarono alquanto dal buon sentiero, e dall'orme de' nostri primi esemplari, le quali seguiremo noi più fedelmente, benchè con minor fama, e fortuna. Siccome Giodello, e la Perosa apriron la scena francese imitando Trissino, e Giraldi, così noi rimetteremola in maggior luce approfittandoci degli esempj di Cornelio, e di Racine, e ripiglieremo la penna di mano a chi ce la tolse perfezionando la nostra tragedia. Vero è che i francesi hanno grande vantaggio su noi dalla costituzione del regno loro, la quale unisce tutte le forze sue nel centro d'una gran capitale ognor fiorente pel suo teatro, per l'emulazione degl'ingegni, per le ricompense magnifiche fatte a' concorrenti in quell'arringo, mentre noi siam senza un tal centro, e tra molte provincie divise, e governate diversamente. Ma omai Parigi non dee troppo vantarsi del suo teatro, cui la nazione stessa accusa di gran decadenza, e noi ristoriamo per tutto la scena

na con rappresentazioni di nobil gara in molte città, e col concorso aperto con regia protezione in Parma ai bei talenti, e alle lor opere teatrali. E che possiam dunque bramar di più dopo un sì nobile incitamento, e dopo tanti e tali esemplari?

Nè dee già prendere chicchessia quasi a vergogna l' imitazione de' grandi esemplari antichi o moderni. Quelli imitarono tutti Omero, e questi si fecer gloria di spogliar Eschilo, Sofocle, Euripide a gara, e bastine un sol esempio tra mille. Finisce il gran maestro Brumoi le sue riflessioni sopra l'Ippolito di Seneca dopo aver confrontate con esso la Fedra d'Euripide e di Racine con queste parole: *non resta dunque a Racine quasi altro che l'episodio d'Aricia, che tutto è suo. Ma una tale imitazione nulla gli toglie della sua gloria, e s'egli ha superato di molto Seneca, e in qualche luogo Euripide prendendo i lor pensieri, quest'arte di ben trascegliere ciò che s'imita non può volgersi fuor che a gloria del greco poeta senza far danno al francese:* Or se la Fedra di Racine è pur immortale al par d'Attalia, d'Ifige-

genia, e d'ogni altra delle sue migliori per universale consentimento, chi può temere la taccia d'imitatore? Chi non imita non è imitato, disse un saggio.

Molto anzi di lode allor ne viene che imitando in qualche parte un autore sa il poeta correggerne i vizj, e cavar gemme dal fango, siccome d'Ennio facea Virgilio. Somma è la gloria però de' francesi, (a) e principalmente del gran Cornelio, che sì belle cose trar seppe da Seneca e da Lucano, dal de Castro, dal Vega, dal Calderon e da altri spagnuoli. Basta vedere l'Eraclio di lui confrontandolo dietro al Voltaire con quella mostruosità del Calderon intitolata: *in questa vita tutto è verità, e tutto menzogna*. Lui felice se sapea fuggir in tutto i falsi pensie-

(a) Moliere, i due Cornelj, la Mothe, e qualche altro, mentre gl' italiani presero i vizj col resto. Seneca invece guastò co' suoi vizj le più belle tragedie de' greci sì male imitandole, alterandone la semplicità e verità della natura, e corrompendo, io direi, quel vin greco sì sano, e sì grato colla sua mordente, e sforzata acquavite. Chi crederebbe, che uno *storico de' teatri* fosse un ghiotto bevitore di questa?

sieri, lo stile affettato, i giuochi di parole de' due latini, e il gonfio, il romanzesco, il trivial gusto degli spagnuoli profanatori d'ogni decoro, e regola teatrale, contro a' quali indarno alzaron la voce i più saggi e più dotti di quella sensata nazione. Ma troppo già dominava anche in Francia a' que' giorni la scuola nuova, cioè la massima deformità de' gusti di Lopez de Vega, e de' suoi seguaci, siccome v' erano in uso assai mode spagnuole nel linguaggio, e negli scrittori ancor di teatro, come vedesi nelle prefazioni di Voltaire, che ben sapea la storia patria, poste al Clitandro, al Cid, all' Eraclio, e come ne dieder prova anche Malherbe, Balzac, Theophile, Voiture, e tant' altri in altro genere di componimenti. Sembra strano un tal predominio di sfrenatezza letteraria su tutte le altre nazioni, e sin sopra gl' inglesi meno amici di Spagna, e men facili a seguire gli esempj altrui. Parve una cometa di maligno influsso quel Lopez de Vega in tutta l' Europa, tanto più che vantavasi impudentemente di sprezzare gli antichi, di crear nuove leggi, di aver composti sino a

due

due mille drammi, e *a centinaja averne fatti passare in ventiquattr' ore dal tavolino al teatro* (*a*). I quai vanti doveano appunto farlo deridere ed abborrire, s'egli è pur vero, come oggi niun savio non nega, *che chi ha fatte mille tragedie e commedie certo è che non ne ha fatto una buona*, come dice Voltaire, e che una buona tragedia può far uno immortale, come la Merope sola ha fatto Maffei, ed altre molt'altri, e che molte cattive come quelle del Vega e de'suoi, quelle dell'Hardi, e d'alcun altro francese, quelle dello Scala, e d'altri italiani quanto più numerose tanto più rendon colpevoli i loro autori. Dicansi pur grand'ingegni, (*b*) prodigj,

(*a*) Vedi risorgimento d'Italia, e Linguet Annales tom. 10. num. 76., ove contraddice al suo teatro spagnuolo con queste parole. *Des conjectures singulieres avoient fait prévaloir en France la langue, & la literature espagnole. Les courtisans auprès du thrône, les petits-maitres dans la societé etoient espagnols, les héros le furent tant sur le théatre que dans les romans. Corneille lui même le grand Corneille comença par porter la cappe, & la golille.*

(*b*) Sebben talora tre s' univano a far peggior dramma,

digj, dominatori, per me il saranno come Attila in guerra, Cromvello in politica, (del qual sarebbe Marini l'Ireton), e saran sempre paradossi e capricci iugegnosi que' del signor Linguet, sempre acuto sofista non men che grande scrittore, e que' degli altri encomiatori di tanta depravazione d' un nobil teatro, com'era prima di Lopez lo spagnuolo, benchè ancor lontano dal greco e dal nostro. Son pertanto scusabili i difetti di Cornelio e di Moliere per cotal fonte infetta, ove bevvero da principio, e son essi tanto più ammirabili, e chiari scrittori, poichè seppero aprire quelle gran vene di nuove bellezze teatrali attraverso dell'acque fangose, ed immonde, che per tutto inondavano.

Ma pochi sanno così ben vincere i rischj di tali imitazioni, e meglio fanno gl'imitatori de' classici riconosciuti, benchè con minor gloria. In quanto a me protesto d'aver tentato seguir queste tracce, ben conoscendomi assai fiacco ne' miei talenti, come il sono

---

ma, intitolandol perciò *de' tre ingegni* con nuova stravaganza. Vedi Risorgimento ec.

sono in sanità di temperamento. Nel Gionata è molto di morale, come nell'Ifigenia (a) d'Euripide, e in alcune scene di lui e di Racine. Quest'era pel primo un argomento sacro non pel secondo, onde questi usò meno della morale, che non il primo, ch'io dovea seguire nel Gionata. E perciò presi uno

(a) La scena 3. atto 4. del Gionata ha la morale d'Euripide in bocca d'Agamennone; la spedizione del messo incontro alla regina è la stessa in Euripide e in Racine, quegli nell'atto 2. scena 2., questi nell'atto primo, scena terza; i rimproveri tra Saule e Abnero son que' di Menelao, d'Agamennone, ed Ulisse in Euripide e in Racine, come pure i contrasti di Saule con se medesimo trovansi in Euripide sin dal primo atto, e in Racine in più luoghi. La scena 4. dell'atto 3. tra Gionata e il padre è la famosa dell'atto 3. d'Euripide, e di Racine nell'atto 2. e così altre. (*) Una traduzione del Bruto in 3. atti del P. Valori da me incominciata fe nascere il Demetrio in 5. atti, quali voleansi in quel teatro, e questo divenne argomento capace di una grande azione, e d'uno scioglimento magnifico e passionato, ajutandolo la storia con uno spettacolo de' più maravigliosi unitamente al Cinna di Cornelio, al Bruto

(*) Vedi pure l'Ifigenia del Dolce a confronto.

uno stile più grandioso e poetico su la scorta dei greci, e d' Eschilo principalmente. Nel Demetrio poi men poetico è lo stile, ma più rinforzato a dipignere la grandezza degli animi ateniesi simili ai romani di Cornelio. Infine il Serse è più greco dell' altre, e quella del Prometeo d' Eschilo, colla quale ha simiglianze, fu secondo M. Dacier una tragedia allegorica sopra i Re, e forse sopra Serse medesimo, o sopra Dario, come dice Brumoi. Ma più d' appresso seguj la Semiramide di Voltaire, nella quale egli stesso è più greco nel patetico, nel politico, nel morale,

di Voltaire, al Manlio de la Fosse. Così pel Serse giovò molto la Semiramide di Voltaire, e un poco l' Attalia di Racine per la scena 3. dell' atto 4. di Serse col figlio, benchè a dir vero mi par vedervi gran differenza nella situazione tutta nuova e diversa de' due personaggi. Non così nell' altre scene citate, ove dovendo dire le stesse cose, nè sapendo dirle meglio de' greci e de' francesi son traduttore più che imitatore talvolta: *laonde avendo io composte le presenti tragedie, togliendo le invenzioni, le sentenze, la testura dagli antichi* ec. Vedi la dedica delle tragedie del Dolce.

tale, onde ho procurato adattarci lo stil più tragico e più robusto. Se tutte queste imitazioni, dopo gli esempj addotti poco avanti, son biasimate, io non ho altro a rispondere che quel di Voltaire *il tradur le bellezze d'una opera forestiera, arricchirne la patria e confessarlo, è forse ciò un furto* (*a*)? E se pur lo fosse, temo assai che a questi giorni sien pochi gli esenti da questa taccia. Quante son le moderne tragedie le più pregiate, che non sian (*b*) composte di pezzi riportati, tolti i quali ben poco rimarrebbe all'autore di suo? Sfido i tragici e i comici tutti recenti a poter dirsi creatori di nuovi intrecci, e situazioni, e catastrofi, poichè abbiam veduto Voltaire il più fecondo, e più chiaro tragico di questo secolo dopo incredibili sforzi e studj e sperienze ridotto a cercar novità nei costumi, nella filosofia, nei culti de' popoli, disperando di ritrovarla nelle passioni del cuor umano, e ne' lor contrasti. Ma di ciò par-

(*a*) Nelle note al *parere dell' Accademia sopra il Cid*.

(*b*) Non c'era il teatro del Conte Alfieri.

parlato ho di sopra abbastanza. Basti riflettere, che non meno difficile è a ritrovarsi la sincerità ne' poeti di teatro in palesare spontaneamente gli occulti lor ladronecci, come chiamali chi non sa quanto ardua impresa sia far tali prede con destro modo e opportuno all'intento. Il solo stile quanto non costa! Aggiugniamo alcuna breve riflessione su ciò, come ne feci promessa.

Io parlo di quello stil tragico veramente, cioè vicino all'epico, del quale è un ramo, di quello usato da Eschilo, da Sofocle, da Euripide, i quai discepoli d'Omero riconobbero, che la tragedia nata da un poema, e poema ella stessa non altro linguaggio usar dovea che quel degli dei e degli eroi; perciò i versi furono sempre da loro usati, e benchè non epici affatto nè sempre, dovendo scostarsi da Omero nel dialogo tra persone di varj gradi, pur sempre nobili, ed armoniosi per colpir vivamente l'orecchio a un tempo ed il cuore de' sensibili spettatori. Tal fu il giambo, e tal è il nostro sciolto, non mai quel barbaro martelliano di quattro emistichj saltellanti, uniformi, e per la rima strozzati,

de',

de' quali dovremmo pur vergognarci in una lingua come la nostra, poichè metton lai sotto un giogo sì grave i francesi poeti più illustri. Lo sciolto è degno ei solo per la varietà, libertà, e armonia di tutto esprimere il costume, il carattere, i pensieri e gli affetti degli eroi messi in azione, de' Ciri, degli Alessandri, de' Mitridati, degli Scipioni e di tali, che al sol mostrarsi ci promettono un parlare corrispondente all' idea sublime, che n'abbiamo, sebben temperata da quel delle tenere Ifigenie, delle amanti Giunie, delle Meropi, delle Andromache appassionate, e d'altre tali, ma sempre illustri, e regal donne. Così venne addolcito lo stile di Eschilo da Sofocle, detto perciò ape, ma senza avvilirsi, così da Euripide fu perfezionato accoppiando colla grandezza del primo la grazia del secondo, e sempre sostenendo quel nobile e decoroso portamento di matrona, qual disse Orazio la tragedia, e quel *magnum loqui* che secondo lui da Omero presero i tre primi maestri. Dietro loro ogni tragico insigne, Cornelio, Racine, Voltaire, Maffei, Conti, Granelli gran caso fecero del-

della nobiltà, dell'eleganza, dell'armonia ne'
lor versi, e i nostri cinquecentisti allor ci
diedero più belle scene quando uscirono dal-
la soverchia semplicità, che parve loro veder
nei greci, (perchè scambiarono in quelli il
semplice degli affetti e de' costumi nel sem-
plice della elocuzione e nella eleganza) come
si vede nella Sofonisba, nell'Oreste, nel Tor-
rismondo, anzi nell'Aminta stesso e nel Pa-
storfido ove alzansi alquanto. E pur troppo
anche qui provasi la verità dai falli stessi e
dagli eccessi, essendo giunto Seneca per l'idea
dello stil grande, e proprio del tragico ad
essere concettoso, declamante, sempre lungi
dal vero e dal naturale, come il sono Torel-
li, Bracciolini, Bonarelli, Dottori, ed altri
più nel dicadimento venutoci dagli stranieri
in gran parte (a). Ma se questi dieder nei
liri-

(a) I tedeschi ci accusano del lor cattivo gusto per
quei Gryphicus e Lohenstein principalmente, che se-
guirono il Marini anche nelle tragedie lor gonfie do-
po quelle di Opitz.

lirico per falso amore di bello stile, sempre è pur vero, che questo bello è richiesto alla tragedia, e che poetico esser deve sostenuto, elevato, corretto, e con giusta armonia. Mal dunque l'intende e chi non cura eloquenza, ed eleganza nei versi teatrali, e chi la condanna. E' ver che talora un felice accoppiamento d'affetti, d'intreccio, di condotta fa riuscire ún dramma anche scritto incoltamente, per caso raro, come vediam nell'Ines de Castro del signor la Mothe, mà in cento altre lo stile è quel che prevale. E basta paragonare le tragedie d'uno stesso argomento, e spesso di scene e di pensieri eguali, ma diversamente espressi, e dimandare a se stesso e perchè questa mi cava le lagrime, e quella non posso per noja finir leggendo? La Merope di Maffei, e quelle del conte Torelli, e del Dolce; la Berenice e la Fedra di Racine, e quelle di Cornelio e di Pradon; la Marianna e l'Edipo di Voltaire, e quelle di Tristano e di Folard perchè son tanto diverse in tanta rassomiglianza? Tal differenza non d'altro viene, che da buon

ver-

versi o malvagi, *e questa parola comprende tutto*, dice Voltaire (*a*). Togliete un tal pregio alle georgiche, e al quarto dell' Eneida, alla pazzia d'Orlando, ai sonetti e alle canzoni del Petrarca migliori, e all' Ugolino del Dante, già non son più quelli, son come gli altri poemi e poeti, e lo stesso dite delle tragedie. Andate al teatro, e sarà come alla lettura. Qual fremito e plauso a certi passi meglio scritti, ai versi armonici qual diletto! Direte forse che anche i trionfi e sonori detti con enfasi, e con gran gesti riscuotono applausi. Ma riflettete voi che questi vengono dalla platea, e quei dai palchi, che il volgo è commocso dalla materiale impostura, e la culta gente dall'intima bellezza, e naturalmente espressa del verso? Ciò fu da me spesso, e da altri osservato, e parmi ancora udir gli *oh bello! oh bravo!* impetuosi e forti, onde tutto fremeva il teatro a que' bei tratti e versi del Sedecia, del Manasse, del Dio-

(a) Vedi Fragment sur D. Pedro al sig. d'Alembert.

Dione. Ed erano i più commossi e piagnenti di gioja i Manfredi, i Fabri, gli Zanotti, dietro a quali il resto era tratto (*a*). E crediam noi che questi distinguessero il vero bello dei versi, la differenza del nobil giro, della giusta frase, del suono conveniente da quella dell'ampolloso, dell'ardito, del rimbombante? Mai non cadde loro in pensiero ancor molt'anni dopo parlandone pacatamente, come spesso vegl'invitai, che quel fosse stile lirico, e non proprio al coturno, come a certi orecchj, a cert'anime impotenti potè forse parere. Ma un'anima come quella di Granelli parlava il proprio linguaggio, cioè il più illustre, elevato, coltissimo ne' suoi personaggi. Io non nego parer talora un po' uniforme quella stessa nobiltà, ma nelle due sacre è ben piccol neo sendo noi preparati dal profetico e scritturale linguaggio a tal gran-

(a) Vedi l'Elogio da me fatto al P. Granelli al tomo 13. delle sue Sacre Lezioni, e la lettera mia posta avanti al sedicesimo e lo Sciolto al P. Granelli nel mio tomo de' versi sciolti.

grandezza. Oserem noi tacciatle pel sacro argomento dopo il Polieuto, l'Attalia, la Zaira ec.? Ma qual taccia daremo al Dione per non riporlo tra le prime italiane? Ove ritroverassi un maggiore sforzo d'ingegno in tanta chiarezza e profondità d'invenzione, d'intreccio, e di scioglimento, uno stile più naturalmente bello, e poetico, con più ricchezza di frase, più purità di lingua, che è pur sì necessaria al teatro, e che sì di rado s'incontra? Il qual pregio è pur della Merope del Maffei, di quelle del sig. Varano, e d'altri pochi più recenti, e non degnamente ancora distinti da chi profana il nostro teatro con prosa incolta, o con incoltissima versificazione. Ma nelle tre granelliane mancan le donne. Non è dunque maggior gloria compier l'impresa mancando de' miglior mezzi e stromenti?

Tornando allo stile da scena io vorrei vederlo non men poetico ed illustre ne' drammi, e non sì prosaico, popolare, e scorretto, com' esser suole. Perchè sagrificar l'eleganza, la nobiltà, la lingua poetica all'ignoranza del musico o del compositore? Chi vieta al dram-

ma-

matico il parlare da tragico, se l'opera non è altro in sostanza che una tragedia recitata per musica com'erano appunto l'antiche tragedie secondo Algarotti (*a*)? Forse che meglio esprime gli affetti e colpisce l'anima quel parlar per incisi, per sentenze, per antitesi, e con rime sol destinate a coprir quel tessuto di pura prosa? Levatele, e scrivete in righe seguite quei versi, e ditemi qual poesia vi rimane, come tutto è snervato, triviale, o gonfio quello scrivere, come que' Regoli, que' Catoni, quegli Ezj divengon millantatori e paladini vantando lor gesta, affettando sentenze, esagerando in gran parole per farsi ammirare invece di spiegar lor virtù e valore nell'azioni, dalle quali esce il vero eroismo in sobrj detti, ma gravi, giusti, ben espressi. Confrontate tante scene di Cornelio, e di Racine, che tanto commovono, come divennero fredde, o gonfie nel dramma. Quel dialogo sì vivo e stretto, quella semplicità degli affetti naturali in poche parole, in una sola

(*a*) Vedi il *Saggio sopra l'Opera* di lui, che seguì altri molti in tal opinione omai certa.

sola talora, che qual maestra pennellata fa tutto un quadro, come svengono in quel prosaico o lirico o ancor mezzo comico avviluppamento di versi rotti, di periodi tronchi, di rime oziose e da pompa! Così corrono, è ver, meglio per le mani de' giovani e delle donne (da me non s'aspetti qui l'esame del gran danno a que' teneri cuori (a) venuto), e per le gole de' musici. Rara gloria in fede mia, e bella prova di bello stile simile a quella dell'aver i drammi nostri gran credito presso

(a) Chi crederebbe, che ponganssi in mano dell'educande ne' monasterj non che delle figlie in casa i drammi di Metastasio. Il linguaggio d'amore avvivato dal verso, dal dialogo, dallo stil seducente oh come nel cuor s'insinua a svegliarvi gli affetti, che dormono in lui, e vi dormirebbono forse per sempre, come il fuoco nella pietra focaja, che non è percossa, affetti che poi fanno tante infelici tra pochissime, che nol sono; affetti, che poco a poco divengono incendj, affetti più pericolosi perche sembrano innocenti sotto un velo di frasi oneste e non sospette di malizia, per cui fuggirebbesi la lettura, se fossero più sfacciate, affetti .... ma ciò basti a chiamar qualche riflessione in chi professa educazione in tempi, e costumi congiurati a corrompere per tanti modi la gioventù.

so gli stranieri, che l'altre italiane poesie non san gustare, di che nasce anzi sospetto di una popolare ed incolta facilità in quello scrivere. E la lingua, la misera nostra lingua come ci sta, poichè sempre è dessa il fondamento de'buoni stili (a)? Già ripeter non giova ciò che ho detto altrove della poesia, dell'armonia, dell'eleganza ne'poemi epici, ne'lirici, e in tutti gli altri, e che ai versi e allo stil di teatro pur si conviene. E chi non sente gran noja con quell'idee leggendo i drammi spogliati del canto, e recitandoli a guisa di tragedia, come talor si fa? Allor sì che sentesi la prosaica, e trivial maniera di quello stile. Tornan le stesse parole, le stesse frasi, le figure stesse continuamente all'orecchio, e farsen potrebbe un picciolo dizionario di qualche centinajo, quale uno scrigno di monete, che sole han corso in tal commercio drammatico, e sole ponno spendersi dal poeta a ciò legato dal lor suo-

no

(a) Senza la lingua in somma il più divino autore è sempre checch'ei facciasi un pessimo scrittore, dicea Boileau, e ridice spesso Voltaire.

no di vocali più atte al canto, più care al musico, escluse e bandite quai monete false e calanti altre mille bellissime, eleganti, espressive, e non volgari nè trite per troppo uso, dal qual son l'altre ignobili fatte, e familiari, quai monete corrose, a dir così, e senza impronta, onde basso o insignificante vien lo stile, non più degno d'eroici personaggi. Ov'è allora la poesia, ove il linguaggio degli Dei? Prendasi un po' la pietra di paragone, cioè leggansi queste e quelle a confronto, notinsi e modi e frasi e versi di qua e di là pesando appunto cotai monete al non fallevole bilancino, e vedrete di qual diversa lega metallo, e di quanto peso diverso riescane a chi ha gusto non grossolano. Nulla dirò delle ariette ancor più mal composte e scritte per ordinario, perchè più schiave del musico, e più soggette al lusso de' suoi gorgheggi. Di che bastantemente altri han parlato con ottimo discernimento, e gusto finissimo (*a*).

Le

(*a*) *Dell' opera in musica* del Cavalier Planelli un de' pochi moderni scrittori egregj. Vedi Sez. 2.; come

Le quali cose tutte per due ragioni precipue da me son dette sinora: l'una per disinganno de' giovani autori, che dall'incanto sedotti dello spettacolo, o dalla dolcezza nel legger i drammi prendono quello stile scrivendo tragedie: l'altra per far sentire la difficoltà grandissima di questo scrivere, qual la provano i più gran tragici, i quali avvisaronsi d'aver fatto il meno col tracciar il disegno e la tessitura spendendo assai più tempo e fatica nello stendere e colorir collo stile e col verso le scene ed il dialogo non mai contenti. Il che deve a proporzione applicarsi alle commedie. Certo non ho in animo di censurare i nostri drammatici ammirator come io sono de' sommi maestri Apostolo Zeno, e il gran Metastasio maggior poeta ancor di quello, sebben più indulgente all' impero de' musici. Io lo rispetto come la gloria d'Italia presso l'altre nazioni accordandomi

me pur è in quelle bellissime Lettere sue il Sig. Matteo Borsa. Vedi negli Opuscoli di Milano del 1781. *Saggio filosofico sopra la musica imitativa teatrale.* Così pure il Quadrio, che sì bene rileva i difetti del melodramma Vol. cit. l. 3. dist. 4. cap. 2.

mi di buon grado con Algarotti in quel suo bellissimo sciolto a lui diretto, col sig. Napoli-Signorelli nel dotto libro già rammentato, e in parte ançora col sig. Calsabigi in quel suo panegirico stampato coll'opere Metastasiane, per non parlare de' lodator forastieri Voltaire, Eximeno ec. per la ragione più volte addotta. Così pur altri drammi ho in pregio, come que' del sig. Calsabigi meglio scritti, e più tragicamente, e difficilmente dietro a Quinault suo modello (*a*).

Or venendo a me stesso rinnoverò la protesta sincera di non pretendere l'alta gloria de' tragici colle poche, e deboli mie tragedie fatte soltanto per concorrere alla miglior educazione della gioventù secondo mio debito e im-

(*a*) Il difficil tragico nello stile de' drammi io l'ho provato alle occasioni, e ne' Cori del Gionata, e nella Cantata qui ristampata specialmente senza lusingarmi d'aver colto nel segno, non però senz'aver ottenuta grazia presso i musici, e i compositori, che non mi chiesero mai di cambiar per lor comodo alcuna parola o sentimento. Rara fortuna, che mi fa andar superbo.

impiego, senza il quale chi trovar può tempo, libertà, e voglia per calzare il coturno tra le più strette occupazioni, e gli studj gravissimi del mio stato? La brama stessa di ben servire all'educazione fa pubblicare queste tragedie, che già molt'anni resisterono agl'inviti d'amici cortesi, e debbon oggi ubbidire a quelli, onde ricevono insieme difesa e gloria.

Per concludere questa prosa secondo un tal fine di pubblica utilità porrò quì la risposta per me ad un giovane nobilissimo fatta, il qual volendo por mano ad una tragedia mi chiese il parer mio. Voi siete appunto, io gli diceva, all'età propria di tale impresa, poichè Racine intorno ai trent'anni cominciò ad essere un gran tragico. I giovani ancor freschi ho sempre animati a tentar delle scene, una pastorale, un dramma, non mai una vera tragedia, e gli ho sempre distolti dal darla al pubblico prima d'aver fatto di loro forze esperimento. Ma in gran dubbio voi mi mettete col dimandarmi qual utile trar possiate dalla lettura dei tragici del cinquecento. Per una parte sono essi di gran rispetto degni, padri del nostro, e de' teatri tutti d'Europa,

risto-

ristoratori delle lettere, e del buon gusto. E certo il pregio dell'eleganza, e della purità dello scrivere niuno loro lo ha negato. Ma forse fu vero di loro eziandio, che l'osservanza delle regole, lo studio delle frasi, e delle parole, l'assoggettamento all'imitazione impediva l'impeto degli affetti, e la forza scemava delle passioni. Queste vogliono libertà, nè ponno lasciar alla mente altra occupazione fuor quella d'esprimere i sensi ardenti del cuore. Fu però sempre il secolo dell'eleganza anteriore a quello dell'eloquenza, e convenne sempre dar prima forma ai linguaggi, e arricchirli, perchè potessero poi dipignere francamente, e movere, e persuadere. Il Petrarca, e il gran Cornelio diedero forse l'unico esempio del creare ad un tempo stesso la propria lingua, e del condurla a dir cose grandi, e belle. Troppo sappiamo quanto vengano gli uomini lentamente nella carriera del vero, del buono, e del bello alla semplicità, cioè alla forza natural dello stile, e alla pugna degli affetti per quel solo stile degnamente espressa; in che sta finalmente il pregio, e la bellezza della tragedia. Al toccar-

carsi una tal meta tutte trovansi l'altre doti: intendesi allora la necessaria unità di tempo, e di luogo, perchè accresce questa d'assai l'impressione degli affetti, e degli accidenti: si lasciano i superflui ornamenti di stile: si va al cuore, onde ha tutto il resto anima, e vita: non vengon, nè vanno i personaggi senza ragione ogni scena ha un perchè, e produce suo effetto, e va a legarsi col tutto: hassi riguardo al decoro, al costume, al verisimile: l'autor sempre mira ad impegnar il cuor dello spettatore, e questi va al teatro per esser commosso, e impegnato. Ma lo stil soprattutto, lo stil vibrato, evidente, e passionato, cioè naturale con nobiltà, cioè dir quello che dee dirsi in tale, e tal circostanza, e dirlo bene, tutto ciò fa il tragico veramente degno di questo nome; e per mancanza di ciò, dicea Voltaire, *gl'inglesi hanno tragedie sì sregolate, i tedeschi, spagnuoli, e portoghesi non hanno ancora una vera tragedia.*

Ed eccovi il gran ségreto, per così dir della scena in due parole compreso: grandi affetti, e stile. Affetti però naturali, e stil naturale, perchè a lungo andare distingue ogni

udi-

uditorio il vero dal falso, il grande dal gonfio, l'elegante dall'affettato, le premure del cuore dagli artifizj dell'ingegno, e giudica in fine senza inganno paragonando insieme le tragedie, che veramente lo appassionano con quelle che tentan di farlo. Perciò vide la Francia tutte quelle cadere a terra dei Mairet, dei Tristan, dei Rotrou, dei Pradon, quando sentì per Cornelio la possanza di *Cinna*, del *Cid*, degli *Orazj*, e delle belle scene di *Rodoguna*, e della *Morte di Pompeo*; e seppe ella dipoi giudicare lo stesso Cornelio sdegnando la sua *Sofonisba*, l'*Ottone*, l'*Attila*, l'*Agesilao*, quando ebbe gustata la *Fedra*, l'*Andromaca*, l'*Ifigenia*, l'*Attalia* di Racine. Noi non abbiam forse per anco tante, e tali tragedie da poter farne un sì util confronto, e un sì retto giudicio definitivo de' tragici nostri. Le lunghe declamazioni, i versi pomposi, e sonori, gli strani accidenti, le sorprese, gl'incontri più strani piacciono ancora al più della gente, e danno trattenimento a molti lettori, e uditori, benchè sia confuso l'intreccio o triviale, i caratteri mal sostenuti o miseri e bassi, le passioni sforzate o languenti.

Il

Il popolo poi è già in possesso d'applaudire alle stesse deformità quando han sembianza di grandezza, di fasto, d'orgoglio, piacendogli sempre l'esagerato, e ogni eccesso. Ci vuol lungo uso nell' uditore, e continuo esercizio (onde giova il costante teatro aperto ai parigini) per acquistare un dilicato senso, un fino orecchio, una pronta accortezza, per cui sappia distinguere l'impostura, ed il fascino d'una bella recita dalla forza intima dell'azion teatrale. Se questa per se ti scuote tra timore e speranza, e t'agita di pietà, e di terrore; se ti trasporta a sentire nell' animo i grandi infortunj, le pugne di cuore, i contrasti d' affetto; quella è la pietra del paragone. L' amor di romanzo, l'amor d'idillio o di dramma furono sempre l'infamia della tragedia (*a*).

Eppur non basta, se non dici quel che hai a dire, e nol dici nel miglior modo che dir si

(*a*) *Il linguaggio puramente amoroso ha sempre disonorato il teatro francese*, dice Voltaire nelle note alla Teodora di Cornelio, e in tante altre sue opere, dalle quali son presi questi precetti, come pur da migliori autori di teatro, non da Poetiche.

si possa; che questo, io ripeto, nè mai ripeterò abbastanza, questo è lo stile della tragedia e non altro; cioè uno stile di nobile semplicità qual si conviene a persone d'alto stato, alle quali tanto disdice l'ampollosità e la bassezza, l'affettazione e l'oscurità. Lavora molto i tuoi versi insinchè pajano non essere lavorati, torna lor sopra, e ti persuadi, che certa grazia, e concento dà loro quell' energia per cui restano nella memoria stampati dell'uditóre, e si ripetono come sentenze, e proverbj. Tal vanto ottenne la *Merope* del Maffei in Italia, come in Francia ho uditi citarsi naturalmente quasi proverbj i versi di Cornelio, e di Racine a centinaja. Con la loro armonia accoppia una lingua corretta, ma sì che l'una nè l'altra nulla non tolgano al sentimento. Confesso che queste regole son difficili ad osservare, ma son pur queste e non altre, per cui si può giugnere meglio che per lo studio de' tomi, e de' precettor magistrali a far vere tragedie, cioè tragedie capaci di piacer non solo in teatro, ove la recita copre molti difetti, ma di contentare un lettore di gusto severo, che tutto esamina chetamente

Per le quali ragion tutte io sempre esorterò ognuno a mettere lungo studio, e por sotto il giudicio di saggi amici le sue fatiche prima di darle alla luce. Per tali ragioni ricusai lungo tempo di pubblicare le mie, nè usciranno alla stampa fuor che per necessità; nel qual caso potranno almeno servire alle lettere, ed alla nazione, poichè come sopra ho accennato, molto numero giova di quelle à far gli utili paragoni, a rinforzar quindi i giudicj, a promovere in fine il gusto tragico del teatro italiano.

SERSE
RE DI
PERSIA
TRAGEDIA.

ARGOMENTO.

Un re grandissimo, ma per brutali passioni e per grandi sventure infelicissimo, sconfitto più volte da poco numero di nemici, furioso nell'ira non meno, che nell'amore, sfrenato, superbo, crudele contro al suo sangue medesimo, e quindi a' suoi sudditi venuto in odio, ai nemici in dispregio, a se stesso in orrore; tale fu Serse. Artabano però primo tra i grandi di quella corte pensò di torgli il trono, e lo scettro che sì debolmente reggeva, opprimendolo insieme co' due figli reali Dario, e Artaserse (a). *Nella quale intrapresa pensò al tempo stesso Artabano di prevenire il Re adiratissimo contro di lui, perchè non aveva ucciso il real primogenito Dario, come Serse gli*

(a) Serse Re di Persia, terribile prima ad ogni gente, poi divenne spregevole a' suoi sudditi per avere infelicemente fatta contro Grecia la guerra. Perchè Artabano suo generale vedendo ogni giorno cadere l'autorità del Re, lusingato dalla speranza di regnare, trucidò il Re stesso, e con fraude rendè delusi i due regj figlj, che gli si opponevano. *Giustino l. 3.*

gli aveva imposto (a). *Su questo fondo di storia la tragedia posa, e si stende* (b).

Quanto il poeta v' aggiunse del suo tutto giova all' oggetto, e alla verità presentataci dalla storia. Verità, che posero in chiara luce i tragici più famosi. Il Prometeo d' Eschilo, la Semiramide di Voltaire, che furono i miei esemplari, ed altre assai tragedie antiche e moderne sembran rivolte ad inculcar agli uomini più potenti quel celebre detto di Virgilio:

At sperate Deos memores fandi atque nefandi. *Æneid. l. 3.*

e quell' altro:

Di-

(a) Aristotile nella Politica, e citato da M. Rollin Tomo 3. Storia antica.

(b) Dopo tanti infortunj Serse alla mollezza diedesi in preda e alla lascivia. Noi copriremo d' un velo gli omicidj e i sacrilegj suoi, che furon cagione della sua morte, e pei quali quanto il principio del regnar suo fu puerile, tanto ne fu scandalosa la fine. I suoi sudditi irritati da' suoi delitti l' uccisero, e non ardirono i suoi successori volger più l' armi contro de' Greci. *Histoire de Grece de Temple Haynan l. 2.*

Discite justitiam moniti, &c. *Æn. l. 6.*
Il qual prospetto di tutta l'azione espresso al vivo dalle situazioni più tragiche, dagli avvenimenti più terribili, e dalla opposizione dell'innocenza, e della virtù, dovrebbe rendere quest'argomento pien di passione, d'impegno e, come dicesi, interessante al sommo, per riguardo allo spettatore. Eppur trattandolo M. de Crebillon, e il P. Vionnet tra gli altri sembrano aver dato il primo luogo all'eloquenza, ed all'ingegno; laonde si crede esser rimasto libero un altro sentiero per chi correr volesse dopo sì chiari autori nella stessa carriera.

PERSONAGGI.

SERSE.

ARTASERSE) suoi figli.
DARIO Sotto nome d'Idaspe)

CLEARCO Ambasciator di Sparta, e conduttore di DARIO.

ARTABANO Ministro.

MEGABIZO Uffiziale.

La Scena è nella Reggia di Susa.

ATTO PRIMO

SCENA PRIMA.

Artabano, Megabizo.

Gran Mausoleo nel fondo.

Artab. No, Megabizo, chi rivolge in mente
Pensier di regno, non all'ozio serve,
E non al sonno. In questo luogo io venni
Prima del dì, perchè a compir l'impresa
E' destinato. O morte n'abbia, o trono
Poco mi cal, ma vivere suggetto
E' troppo grave a chi per altro nacque.

Meg. Teco, Artabano, ardo d'onor: ma dimmi
Perchè aspettar a tanta impresa un giorno
Solenne tanto, in cui più fia difeso
Serse, e noi men sicuri?

Artab. Amico, al core
La tua virtù richiama. Ecco la tomba,
Che Serse accusa, e forse a se l'appella.
Larve notturne, urlo funebre, e verme
Sempre rodente, che nel cor gli siede,
Faccian pietoso altrui, me fanno accorto,
Che o tra l'ombre è aspettato, o certo è indegno
D'esser mio re, se del timore è servo.
Le glorie d'Artaserse, e la corona
Di Persia, ond'oggi ei spera andar superbo
Oggi per me gli fia cagion di pianto;
Oggi pace con Grecia? Ah non mai tanto
Temistocle, e Milziade a Persia furo
Cagion di lutto, e di terror, quant'oggi
Un

Un greco sol per me le fia funesto.
S'apron le stanze ... odi in disparte, e Serse
Solo intanto disfoghi il furor primo. (*a*)

SCENA II.

Serse solo.

Sorgi omai, lento Sole, o nume un tempo
Al re sacro, ed al regno, ora nimico,
E autor di mali, e spettator crudele.
Mi fugge il sonno, inseguemi il rimorso,
Vecchiezza, e infamia, e orror sempre mi preme.
Dove son? Chi mi chiama? O cener sacro (*b*)
Della tradita sposa, ombra del figlio,
Tacete omai, datevi pace, il giorno
Già vien, ch'io cedo, e a vendicarvi basti
Serse in odio a se stesso, al regno, al cielo. (*c*)

SCENA III.

Serse, Artabano.

Ser. E tu pur mi deludi, e tu sì tardo
A me ne vieni?
Artab. E come, o re? Non surse
Il giorno, e tu di tardità m'accusi?
Tu in tenebre ognor vivi, odii la luce,
E notte eterna ti son giorni, e mesi;
Tu nimico a te stesso, e grave altrui:
Ah

(a) *Si ritirano.*
(b) *Appoggiasi al Mausoleo.*
(c) *Siede.*

Ah mi perdona, a che cagion di lai
Cercar altronde, se nel cor la porti?
Deh sorgi al fine, il dì rivedi, scuoti
L'orror da te. Pensa, che in questo giorno
Ritorna il regno allo splendore antico.

Ser. (Questa corona, ohimè, m'opprime, fugge
Dalle mie man lo scettro.)

Artab. E tal vuoi dunque
Che ti rivegga oggi la corte? Tale
L'ambasciador, che dalla Grecia è giunto?

Sers. Grecia odiata, detestabil monti (a)
Di Termopile, oh visto non gli avessi!
Infame stretto d'Ellesponto, e come
Pur ti rammento, e di furor non muojo?
Io di sangue persian tinsi quell'onda,
Mille navi assorbite, ad arse mille,
Innumerabil gente al ferro in preda,
Ai flutti, al fuoco, fuggitivo Serse
Solo per mare immenso; e son pur queste
Queste son opre mie.

Artab. E queste in mente
Volgi a tuo strazio ognor. Pon fine a tante
Memorie amare, oggi nuov'ordin sorge
Di lieti eventi a vendicar l'avversa
Fortuna antica. Oggi, signor, tuo figlio
Ti farà lieto, e fortunato padre.

Sers. Misero, che dicesti? Infausto nome
Osi di ricordarmi. Iniquo, un figlio,
Una sposa mi hai tolto, e ancor ten vanti?

Artab. Io vantarmi? Sa il ciel quante fiate
La man ritrassi, e il piè, quante pentito
Il

(a) *Levasi agitato.*

Il mio cor ricusò quel dì fatale
Di porger la mortifera bevanda,
Di cui l'ira tua sola, e le minacce
Mi fer ministro.
Sers. Oh mia diletta Amestri (a)
Sì cara un tempo, e poi tradita! Ahi troppo
Io per empio furor, per cieca rabbia
Di novo amor fatale, io solo, io fui
Perfido sposo, e dispietato padre.
Nè valse tua innocenza, e'l cor pudico,
Nè'l tuo fedele amor, che già beato
Far mi soleva, e le vie tutte in questo
Cor ricercando a suo voler sapea
Di superbo, e crudel cangiarlo in pio!
Qual ti rendei mercè!.... Ma già la pena
Sento, sento la man de' giusti Iddii
Che mi flagella, e te vendica, e loro.
Già vengo, già si vibra, e veggio il ferro,
Che tanti sogni ognor mi fan presente.

SCENA IV.

Megabizo, e detti.

Meg. Sire, il legato dell'amica Sparta
Chiede vederti, e al primo albor già tutta
La piazza inonda il popolo di Susa
Impaziente del gran giorno.
Sers. Intendo,
Intendo sì: di questo popol fiero
Assai conosco l'indole, e l'abborro.
Al

(a) *Verso il Mausoleo.*

Al novo astro si volge, e l'odio antico
Contro di me lo rende amico altrui.
Ma quest'odio m'attizza, e il freddo sangue
Entro le vene mi raccende, e forse
Pria ch'ei s'allegri di mia morte, io tristo
Il farò sì, che Serse ancor conosca.
Sì la mia gloria ora mi parla, ascolto
Sue voci ancor, veggami e Persia, e Susa
Anch'oggi re, m'adori ancora, e tema.
Tu mi chiama Artaserse, e tu mi guida (a)
Al primo cenno lo Spartano innanzi.

SCENA V.

Serse.

Indarno, il so, di richiamarmi io tento
All'imprese d'onor. Vittime mille,
E incensi, e voti non placar quell'ombra,
Nè placarla mai puote altro che morte.
Ma poich'altro non resta, almen la lunga
Infausta vita illustre fin ristauri.

SCENA VI.

Serse, Artaserse.

Sers. Figlio, il dì giunse, in cui del cor paterno
Ti fia palese ogni pensiero occulto.
Quella è la tomba, il sai, che il cener chiude
Della prima mia sposa; ma non sai
Per-

(a) *Ad Artabano e Megabizo, che partono.*

Perchè vicino a me, perchè sia sempre
Quel cener sparso del mio pianto. Oh figlio,
Se tu da me virtute, e se fortuna
Imparar non potesti, almen del cielo
A temer l'ira da me stesso impara.
Io fui che preso da novello amore
Verso colei, che ti fu madre, il sacro
Nodo primier contaminar potei
Di marito fedel fatto tiranno,
All'arti, ahimè, d'ambiziosa donna
Sagrificando un'innocente sposa
Col caro figlio dell'amor suo pegno.
Ella col tenerel Dario fu preda
Di cruda morte. Oh d'infedel ministro
Man troppo fida, e a far dei re più pronta
Sempre le inique, che le giuste voglie!
Da indi in qua non ebbi pace mai,
Nè la letizia delle nuove nozze,
Nè il tuo natal potè, nè l'amor tuo
Altro che giugner peso al mio delitto.
Turbato ognor, trafitto ognor da mille
Affannosi rimorsi invan quell'ombra
Con gran pompa funebre, e con regale
Tomba onorai, e a qualche ammenda io volli
Presente ognora il cener sacro, e l'urna,
Perchè il perpetuo inconsolabil pianto
Del perpetuo dolor segno facesse.
Tutto fu vano, e vani furo i lunghi
Infiniti miei lai, vana la morte
Di tua madre immatura, e vani i mille
Disastri miei, le mie sconfitte, e vano
Del fatal regno mio l'obbrobrio eterno.
Sento, che d'altra vittima, ed intendo
Di quale, ingorda è morte. Or sin che è tempo,
Sin che vivo, ai venturi incerti casi
Prov-

Provveder debbo almeno. A questo fine,
Come usanza è di Persia, in solenne atto
Oggi del regno successor ti creo.
Così tu sia d'altra fortuna erede,
Come sarai d'altre virtudi esempio
Di me migliore, e serba in cor costante
L'orror, ch'io veggo nel tuo volto espresso
Alla memoria de' delitti miei.

Artas. Orrore, è ver, ma sol de' mali tuoi,
Padre, mi turba il seno, orror del lungo
Insaziabil tuo dolor; deh padre,
Deh regna, e vivi ognor.

Sers. Non è più tempo.

Artas. E fia tempo per me, quando in sì tristi
Augurii al trono tu m'inviti?

Sers. Un lieto
Miglior destino, e più felici augurii
La tua virtù dal ciel placato aspetti.
L'indole, ch'hai dal ciel, la virtù rende
Cara e gradita a te, te caro ai Dei.
Deh non travia: temi il paterno esempio,
E gli estremi miei detti in cor scolpisci.
Figlio sarai gran re, ma non t'abbagli
Della real grandezza il falso incanto:
Titoli, e pompe, e diadema, e fasto
Idoli son del vulgo, e nomi vani;
La virtù sola è gloria vera, e regno.
Ahimè che sotto all'apparente luce,
Sotto il sembiante di regal fortuna
Profondo abisso di miseria, e vasto
Di cure, e di dolor gorgo s'asconde.
Per prova il so, che troppo ancor conobbi
Di questo mar tutte le sirti, e i scogli,
E ne vidi i naufragj appunto allora,
Che all'infido spirar d'aura seconda

Al-

Alla calma credei: così deluso
Lasciai le briglie del governo in mano,
Oh cieco! a' servi miei per correr dietro
A un'ombra di piacer vano, e di gloria.
Tu sai quel che n'avvenne; i miei nemici
Per le perdite mie si fer più grandi,
Mentre la Persia desolar non meno
Le lunghe guerre, che i ministri avari.
Oh se al governo del mio regno in vece,
Se a rendere i miei popoli felici
Volgeami allor, quale avrei gloria, e quanto,
In placida vecchiezza illustre impero!
De' miei sudditi padre oggi sarei,
Sarei d'esempio alle straniere genti
Ed il mio nome ognor di padre in figlio
Alle più tarde età sacro n'andrebbe.
Ma per vile ozio, o militar furore,
Per consiglieri adulator malvagi
Andrò nel ruolo de' tiranni. Oh figlio,
Figlio, se il ciel ti fe' clemente, e giusto,
Un Artabano solo, un solo iniquo
Adulatore ti può far tiranno.
(*a*) Chiudi l'orecchio alle lusinghe, e l'apri
Al-

(a) *Parole di Luigi XIV. due dì prima di morire al Delfino che tenea in braccio* --- Mon fils je vous laisse un grand royaume à gouverner. Je vous recommande sur tout de diminuer les maux & augmenter les biens. Je vous demande avec instance de conserver la paix avec vos voisins & d'éviter soigneusement la guerre. Je ne vous ai pas de ce côté-la donnez de bons exemples: soulagez vos peuples des impôts, que la nécessité m'a fait multiplier; écoutez la verité, ne croiez jamais d'être un grand roi dans un royaume appauvri &c. *Tali parole mi furon date dall' Infante di Parma D. Filippo, come molt' altri pensieri della Tragedia per cui S. A. R. degnava prendere impegno quand' io la scrivevo e a lui la leggeva.*

All'incorrotta verità: la pace
Coi vicin serba, dai tributi oppresso
Il popol sgrava, nè credi esser mai
In regno impoverito un re possente.
Grande sarai, se giusto sei, felice
Se per te molti son felici: in questo
Sta il destino dei re: così potrai
Coprir l'obbrobrio mio con la tua fama,
E consolar, se consolar si possa
Giù negli abissi alcun, l'ombra paterna
Della memoria dolorosa e grave,
Che son presso a portar meco alla tomba.
Artabano dov'è? (a)

SCENA VII.

Artabano, e detti.

Sers. Fa che tra poco
Qui venga il Greco al mio cospetto: i grandi
Tutti raguna al tempo stesso, e nuova
Per regio atto solenne in questo loco
Pompa s'appresti; qui risposta avranno.
Tu pur qui, figlio, a'miei voler sii presto. (b)
(c) Perdona Amestri, ombra gentil perdona,
Se tardo ancor la tua vendetta alquanto,
E se in sembianza di letizia, e pomp
Anco per poco il mio squallor nascondo. (d)

Art.

(a) *Verso la scena.*
(b) *Ad Artaserse.*
(c) *Verso il Mausoleo partendo.*
(d) *Parte.*

Art. Padre...ma non m'ascolta. Ahi qual corona,
Qual trono oggi m' è offerto, intorno a cui
Di tristi cur tanto orror s'aggira! (*a*)

SCENA VIII.

Artabano, poi Megabizo.

Artab. Vanne pur, de' tuoi mali ancor non sai
La minor parte, avrai corona, quale
Vittima suol, quando è all'altar condotta.
In punto giungi, amico mio fedele;
La gioja, che m'innonda, in me non cape
Vien, ch'io ne versi in te la miglior parte;
La mia vendetta in questo giorno è certa.
Ti perdono oggimai, sorte nemica,
Tanti disastri miei, con tal favore
Tutti gli vinci. Oggi, o fedele amico,
Vedrai di Serse un nuovo figlio in Susa.
Meg. Come, che narri? Un altro figlio ha Serse?
Artab. De' miei vasti disegni, onde t'instrussi,
Quest'è la base. Or che ne son per prova
Fatto sicuro, e per non dubbj segni,
Te chiamo a parte del mio gaudio; ascolta.
Quel Dario, che fanciul Serse m'impose
Di dar a morte, quegli vive. Il core,
Anzi l'utile mio non mi permise
L'opra crudele. Infin d'allor leggea
Nell'avvenir l'odio fatal, l'infida
Volubil mente verso me di Serse.
Io di sangue regal, come potea

Ol-

(a) *Parte.*

Oltre un'indegna servitù, ben mille
Torti soffrir, ben mille affronti, ond'egli
Fermo nell'oltraggiarmi emular parve
La nemica fortuna? Il cor presago
Salvar mi fece quel fanciullo, il diedi
Ad allevar in strania terra ignoto
A se come ad altrui, E'giunto il tempo
Di corre il frutto de' presagj miei.
Giorno aspettato, giorno fausto, in cui
Vedrò per l'arti mie l'un contro l'altro
I figli, il padre, ed i fratelli armarsi.
Per me le gelosie, per me i sospetti,
L'ira, l'ambizione in questa reggia
Oggi accampate il lor veneno amaro
Distilleranno in ogni core. Io stesso
L'un coll'altro struggendo i miei nemici
Su i cadaveri lor salendo al trono
In mezzo al sangue m'aprirò la via,
Tu sarai meco ne' felici, come
Fosti ne' casi avversi. Io già gran tempo
Della sedizion nutro, e diffondo
I semi nell'esercito, ed in Susa
Già per se stessa per disastri tanti
Contra Serse irritata. Aggiugni il nome
Di Dario invendicato, ond'io ne' cuori
Già per lui caldi la memoria avvivo
D'Amestri, e speme, e desiderio accendo,
Ch'ei salvo sia, che a' fidi suoi si mostri.
Ma questo è nulla ancor, il crederai?
Il più fermo sostegno, il più sicuro
Stromento, appoggio, fondamento, ajuto
Sai chi sarà de' miei disegni? Sparta.

Meg. Sparta? che ascolto? la nemica, infida,
Abbominata Sparta, a Persia tutta,
A Serse, a te d'ogni gran mal cagione?

Artab.

Artab. Non v' ha nemico, che giovar non possa,
E quando giovi egli è il migliore amico.
A Sparta sì Dario fidai con tutti
I suoi diritti, e accorta in un la feci,
Che con tal pegno a Persia può la legge
Più che con cento sue vittorie imporre.
Pensa se la superba a cotal esca
Non corse avidamente. Ella gran frutto
Per se già spera, ma non sa che quanto
Si promette a suo pro tutto le tolgo.
Clearco ben conosci; egli Legato
Per lei si manda, e il giovin Dario ha seco.
Benchè persiano, io tanto oprai con Sparta,
Cui già molt' anni ei comprovò sua fede,
Che in suo nome l' invia, certa, ch' ei puote
Certe di Dario avendo prove in mano
Meglio d' ogni spartan compier l' impresa.
Tutto così serve a' miei fin, Clearco
Da me dipende, e Sparta ancor con lui;
Con lor Susa, l' armata, il re, la reggia
Stringo, e reggo a piacer. Ma tutta, amico,
In te riposta è la mia speme, un core
Dell' usato maggior oggi n' è d' uopo.

Meg. In me lo trovi, tu la mente adopra,
Io la man ti prometto, insieme abbiamo
I perigli comuni, e le speranze.

Fine dell' Atto Primo.

AT-

ATTO SECONDO

SCENA PRIMA.

Clearco, Idaspe.

Cle. Questa è la reggia, o figlio, a cui n'invia
Più il voler degli Dei forse che Sparta.
Ecco le stanze del superbo Serse,
E la barbara pompa, e 'l lusso ignoto
A Grecia ancora, e agli occhj tuoi. Lo guarda
Attento pur, lo riconosci: in questo
Pon sua gloria la Persia, ed il monarca.
Noi nella libertà, nella virtude
Posta l'abbiamo, e se va Serse altero
Di vincerne in ricchezza, assai contenti
Siam noi d'averlo in valor vinto, e in fama.
Gli atrj marmorei, le dorate volte,
E i purpurei tappeti ornin la corte;
Noi la frugalità, noi la fatica,
L'innocenza, e le leggi ornano assai.
Ah figlio, ah quante volte in queste sale
Portò lutto, e squallor, fremito, e pianto
La vincitrice povertà di Sparta!
Oggi il vedrai. Per me spartan Legato,
Per me dome vedrai l'altere menti,
Ed il fasto persiano. In te, garzone,
Ben lo veggio, diletto e meraviglia
Desta il fulgor dello spettacol nuovo;
Me non abbaglia, che conobbi un tempo
Quai la porpora, e l'oro invidie e cure
E tradimenti e pentimenti, e guai
Coprano a chi non sa. Oh Idaspe, oh figlio
Trop-

Troppo il saprai; chi sa? forse gran parte
Di questo dì nelle vicende avrai . . .
Ah i miei detti ricorda, e l'amor mio,
Tu sia degno di me, degno di Sparta.

Idas. Padre che parli, e di che temi? Io sento
L'alma turbarsi a questi novi oggetti,
E più all'oscuro tuo parlar. La prima
Volta ti veggio intimorito.

Cle. Eppure
Temer dobbiamo: tra perigli, e strane
Vicende, o figlio, siam venuti: indarno
Volli celarti la cagion finora
Del mio viaggio, e tuo: uopo è, che t'armi
De' miei consigli omai, d'ardir novello
Incontro al rischio, e all'imminente assalto.

Idas. Non mi dicesti mille volte, o padre,
Che l'innocenza nulla teme, e sola
Di se sicura in guardia sta del cielo?
Dunque di che temer? Forse in obblio
Posi i precetti della patria, e i tuoi?

Cle. No, figlio, no ... ma ... la tua patria è questa.

Idas. Come, che parli?

Cle. Tu non sei spartano,
In Persia tu sei nato.

Idas. Oh Dei che ascolto?
Misero così perdo il più bel fregio,
Il più famoso in terra? In Persia io nacqui?
Non son spartano? Così dunque a un tempo
Mi togli, o ciel, tutta la gloria mia!
Oh padre, e poi non sarò più tuo figlio?

Cle. Anch'io nacqui persiàn, nè di ciò punto
Arrossir noi dobbiam. Non dal nativo
Suol, nè dal clima, ove si nasce a caso,
Vien disonor, ma dai costumi soli:
Serbiam nel cuore la virtù di Sparta,

E

E saremo spartani, e vedrà Persia
Di se stessa maggiori i figli suoi.

Idas. Ma perchè sino ad or me nell'inganno
Lasciasti, e perchè in Persia or mi conduci?
Che far pensi di me?

Cle. Tutto saprai,
Quando fia tempo: il cor prepara intanto
A novi affetti, à nove idee la mente.
Non la Persia in dispregio, in odio Serse
Aver dobbiam: sudditi al re siam nati,
Cittadin della patria, all'uno, e all'altra
Riverenza, ed amor per noi si debbe:
Così Sparta n'intima, e me Legato
Scelse, e spedì, perchè più saldo nodo
Spera per me strigner col re di pace.
Tu pur sarai di questa util stromento,
Tu pegno ne sarai, sarai, mio figlio,
Più necessario, che non credi, a Sparta,
A Serse, a me: volgon gli eterni Dei
Gran cose in tuo favor, chi sa?... non posso
Più dirti. In cor nascondi intanto, e premi
Questa parte d'arcano, onde io ti possa
Fidar di poi sicuramente il resto.
Ma perchè sì inquieto il guardo volgi?
Di che temi, e ti turbi?

Idas. O ciel, ch'io sento
Mille affetti nell'alma, e non gl'intendo.
Il tuo novo parlar, gli oscuri sensi,
Questa reggia medesima, e il non usato
Aspetto d'una tomba, io non so come
M'agita sì, che mi conosco appena.

Cle. (Oh Dei, voi certo un tal tumulto in core
Voi gli destate: il voler vostro io seguo:)
Quella è la tomba, ove la prima sposa
Giace di Serse la regina Amestri,

Di

Di cui sovente ragionar m' udisti.
Or sappi, o figlio, poichè giunto sembra
Il tempo di parlar, sappi, ch'io fui
Tra' più cari, e fedel servi d' Amestri,
E quindi spettator misero, e parte
Degl' infortunj suoi. Come poss' io
Ricordár senza lagrime que' giorni?
Ma tu apprender potrai qual nelle corti
Abbiasi la virtù fine, e mercede;
Oh delitto, oh perfidia! Ella dannata
Fù a morte, e seco il suo tenero figlio,
Che Dario nome avea. Suonanmi ancora
Quelle voci all'orecchio = oh mio fedele,
Salvami il figlio mio = ... Come? Tu piangi?

Idas. Le tue parole come dardi acuti
Mi trafiggono il cor.

Cle. (Oh di natura
Inevitabil forza, o sacri nodi!)
Hai cor ben fatto, e sì funesti casi
Ben mertanó pietà.

Idas. Ma perchè, o padre,
Lei stessa non salvár prima che il figlio?
Parmi che tutto avrei tentato, e come
O nol potesti, o nol volesti?

Cle. Indarno
L'avrei voluto, che l'estreme voci
Erano queile, e già morìa: l'atroce
Veleno al cor era venuto, quando
Si palesò. Chi può ridirti il lutto,
L'orror, la doglia, che all'orrendo caso
Empiè la reggia; anzi pur Susa, e Persia?
Eccone un segno ancor, questo silenzio,
E questa solitudine, che vedi,
Ma più quel monumento, onde il re volle
Il suo dolor far manifesto, e eterno,

Di

Di tanta crudeltà fanno memoria.
Idas. Nè fu bastante ad impedirlo Serse?
Chi fu il barbaro autor di tanto eccesso?
Cle. Fu la perfidia, fu l'amor, fur l'empie
Sfrenate voglie, che han qui regno, e albergo,
Quindi però fuggii cercando altrove
Esule volontario angolo alcuno
Alla virtù sicuro.
Idas. È il regio figlio
Non salvasti tu pur?
Cle. Te sol compagno,
E dolce incarco a queste braccia, o figlio,
Ebbi nella mia fuga allor bambino.
Idas. Egli dunque perì, nè quest'uffizio
Potesti in morte all'infelice madre
Almen prestar? Perchè non meco allora
Lui pur recarti al tuo fuggire in braccio,
O perchè nol potendo, a lui più tosto,
Ch'era in periglio; e non a me dar scampo?
Cle. (Dei mi reggete il cor)... Egli fu salvo
Per soccorso del ciel, fu d'Artabano
La man pietosa, che campollo, ed io
Tanto non l'obbliai, ch'oggi qui debbo
I dritti suoi con Artabano unito
Di Sparta in nome ricordare a Serse.
Idas. Oh ch'io ne godo, e parmi aver per lui
Pietade, e amor; come ver te fia grato
Servo così fedel? Ma dove vive?
Cle. Ignoto a se come ad ogni altro ei vive
Nel sen di Sparta, e di sua fede all'ombra.
Idas. Ed io nol vidi mai?
Cle. Ben ti dicea,
Che occulto vive e sconosciuto. Ascolto
Romor di chi s'appressa. Assai mi piace
Scoprire in te verso il regal garzone
Sì

Sì degni sensi, e potrai forse, o figlio,
Utilmente per lui meco adoprarli.
Idasp. Oh ch'io il vorrei!
Cle. Ma dell'udite cose
Motto non far, se non vuoi anzi danno
A lui recare, e a me.

SCENA SECONDA

Artabano, e detti.

Artab. QUanto mi piace
Di rivederti, amico mio Clearco,
Dopo sì grave lontananza, e dopo
Vicende tante! E' dunque questi, è questi
Il tuo diletto Idaspe? Io 'l riconosco,
O riconoscer parmi all'aria, al volto,
Al nobil portamento: almo garzone,
Io nell'amarti appena a lui non cedo.
In me, signore, un altro padre avrai,
Non che un amico, e un servidor fedele.
Cle. Troppo, Artabano, inverso noi cortese
La tua grandezza; e il nostro stato obblii.
Nodrito in Grecia, ed allevato Idaspe
Severamente alla virtù spartana
Gli usi di Persia, e della corte ignora.
E'questi, o figlio, quel sì fido amico,
Di cui ti dissi, e che il regal fanciullo
Meco salvò: meco l'onora, e pensa,
Che in tal amico ogni mia speme è posta.
Ma tu intanto, Artabano, infin ch'io adempia.
Le parti di Legato, e la solenne
Udienza abbia dal re, prendi d'Idaspe
Cura, e pensier: alcun de' tuoi l'occulti
Nelle tue case al curioso sguardo
De'

De' cortigian d'ogni stranier gelosi.
Benchè me occulti il mio cangiato aspetto
In ben tre lustri d'affannoso esiglio,
Pur tutto è da temer, nè mostrerommi
Fuor sol che a pochi, e conosciuti amici
Già d'Amestri con noi servi fedeli.
Serse ben so, che ricordar non puote
Se non che il nome mio, quando il palesi,
Però che appena egli mi vide mai,
O veder mi degnò tra la sdegnosa
Nebbia di maestà, che i re persiani
Sempre circonda, e agli occhj altrui li cela.
Ma Idaspe ove occultar?

Artab. Senza dimora
A te l'amico Megabizo io chiamo,
Cui fidarlo possiam, come a noi stessi.

SCENA TERZA.

Detti, partito Artabano.

Idas. PErchè debbo lasciarti, ed in quai mani,
Padre, mi resto? Io senza te sicuro
Esser non so: quell'Artabano istesso,
Cui rivolto l'affetto avea pur dianzi,
Già più non amo: i lusinghevol modi,
Ch'io non conobbi mai, che in odio a Sparta
Fur sempre e alla virtù, l'aria del volto,
E gli atti stessi, non so come, in core
Ogni fiducia m'hanno spenta a un tratto:
Oh padre, oh come a te poco somiglia!

Cle. No, non temer; ben cautamente è d'uopo
Adoprar nella corte, e ad Artabano
Non credo sì, che all'amicizia eguale
Non abbia avvedimento anche con lui.

Ma

Ma le maniere inusitate, e i novi
Costumi della reggia, onde se' ignaro,
Son de' timori tuoi sola cagione.
Ma convien pur, che tu incominci, o figlio,
Del patrio suolo ad avvezzarti agli usi.
Fa core, Idaspe, e il tuo timor ti giovi
Ad oprar via più cauto, e più sospeso;
In man sarai d'amico, e me più a lungo
Attender non dovrai di quel, che chiegga
L'esporre al re la volontà di Sparta.

SCENA QUARTA.

Artabano. Megabizo, e detti.

Artab. Ecco, Idaspe gentil, chi ne' suoi tetti
Assicurarti, ed ubbidirti ad ogni
Tuo cenno al par di me puote, e desia.
Cle. Vanne Idaspe, e tra poco ivi m' attendi.
Idas. Cedo a' voleri tuoi, ma ti sovvenga,
Che noverando andrò tutti i momenti,
Sinchè l'amato genitor non torni.

SCENA QUINTA.

Artabano, Clearco.

Artab. Non lungi è Serse: or di tua fede invoco
E della nota tua virtù la forza.
E' questo il tempo, in cui di tante cure
Poste in salvar, ed in nodrir per noi
Della Persia l'erede il frutto abbiamo.
Già sai qual Serse ignobil vita oscura
Tragga a' suoi mali, ed ai rimorsi in preda.
Se non sappiamo accortamente il tempo
Usar

Usar a nostro pro, tutto fu vano.
Dario si dee portar al solio, e seco
Levarci in alto, e impor le leggi al regno.
La plebe già di nove cose amante,
E Susa tutta inimicando a Serse
Io del nome di Dario, e de' suoi dritti
Ho fatta instrutta per miei fidi, e grande
Surse favore in verso lui repente
Per la memoria dell'amata Amestri,
E per l'orror del tradimento antico.
Tu col terror dello spartano nome,
E con l'autorità di suo Legato
Darai l'ultima scossa al re colpito
Da tanta novità. Come potrebbe
A tal assalto resistenza opporre
Egli, o Artaserse, a cui già stanno a fianco
Da me sedotti, e dalle mie promesse
Consigli e consiglier? Prega, minaccia,
Usa l'ardir misto all'ingegno, e accoppia
L'arti persiane alla virtù di Sparta,
Sicchè si compia la sperata impresa.
Difensor della patria, anzi pur padre
Te chiameran le genti, a cui ritorni
Per te sottratto al ferro parricida
Il legittimo re sul patrio solio.
Qual sperar non potrai premio, e mercede
Dal monarca, dal regno, e da' tuoi merti?

Cle. L'uffizio adempirò, nè tu d'indugio,
Nè di lentezza ad accusarmi avrai:
Nacqui persiano, e fui fedel d'Amestri,
E del regio garzon servo, e custode:
M'é sacro il nome suo, sacri i suoi dritti,
Nè men sacro m'è il carico, ed il nome,
Ch'io porto qui d'ambasciator spartano.
Doppio è però vincolo in me di fede

Al

Al primo mio signor, come al secondo;
E doppio in me sento l'ardor fedele
Per sostener della giustizia i dritti.
Nulla bramo per me, nulla, Artabano,
Fuor di questo ti chieggo, o ti prometto;
Ecco il re, de' miei detti ecco le prove.

SCENA SESTA.

Serse in trono, Artaserse, Satrapi, e detti.

Cle. RE di Persia, per me salute, e pace
Sparta t'invia. Degli odj antichi omai,
Poichè tu'l brami, e dell'antiche offese
Al lungo corso oggi por fin le piace;
Anzi, umana ch'ell'è, gode d'offrirti
La mano amica a sollevar dai lunghi
Mali la Persia, e a consolar tuoi giorni
Con nodi d'amistà saldi, e di fede.
Assai di perso, assai di greco sangue
Più campagne inaffiò, tinse più mari:
Cessino l'ire omai, cessin le stragi,
E questa gloria ancor tante coroni
Lacedemonie, e Ateniesi imprese,
Che per tal gente sia Persia felice,
Pеu cui provò più la fortuna avversa.
E poichè Sparta il tuo desir conobbe
Di darti un novo successor al trono,
A me Legato il grand' uffizio ha imposto
D'assister al soleune atto in suo nome
Per afforzar con più tenace nodo
Della giustizia, e della pace un pegno,
Che d'entrambe le genti il voto adempia:
E certa ell'è che tu del giusto amante,

E del

E del pubblico ben, sol di natura,
Sol d'equità consulterai la voce,
Nè vorrai nulla, che le leggi offenda,
Le leggi sempre sacre anco ai monarchi.
Sers. Grati di Sparta i buon desir mi sono,
Grata l'opera tua: sopra sicuri
Fondamenti appoggiar voglio del regno
Quella felicità, che mi fer sempre
Le lunghe guerre desiare indarno;
Sparta però pacificata, in cui
Ho i nemici più fier, lasciar confido
Al successore un più tranquillo impero.
Dunque la pace, e l'amicizia accetto,
E teco giurerò secondo il rito.
Altro da te, nè dalla Grecia io voglio.
Reggan le genti lor Sparta, ed Atene,
Della giustizia, e delle greche leggi
Prendan pensiero, hanno le loro i persi,
Ed hanno un re, che le conosce, e puote
Senza i consigli altrui reggere un regno.
Non fu Solon, non fu Licurgo solo
Saggio legislator, altri lo furo
Prima di loro, che poter d'entrambi
Esempio farsi, e magistero all'opra.
Quando l'isole vostre, e 'l breve lido
(Nè molti a richiamar secoli avete)
Di pochi pescator erano albergo;
Quando non anco avevan nome al mondo
Atene e Sparta, era la Persia un regno,
Che leggi dava all'Oriente tutto;
Questo puoi rammentarti, e non ricuso
Che lo ricordi ancora al tuo senato.
Satrapi, e duci, che raccolti siete
A' udire i miei voler, ecco quel giorno,
Ch'io destinai per dar a Persia un segno
Di

Di quell'amor, che tra i perigli, e l'armi
La vita offrendo in van mostrar tentai
Per l'odio ingiusto della sorte avversa.
Veggano i regni miei, che dopo mille
Fatiche, e cure, e militari imprese
La mia gloria, il mio solio, e infin me stesso
A pro di lor sacrificar non temo.
Un più caro agli Dei, nn più felice
Monarca a norma delle patrie leggi
Me vivo ancora, e me presente eleggo.
Così qual ha del sangue e di natura
Tutti i diritti, abbia pur anco i doni
Di fortuna, e del ciel ond'egli possa
Le paterne speranze, e i chiari esempli
Compier degli avi, e ridonarvi un Ciro.
Figlio t'accosta.(*a*)

Cle. Sei nemico a Sparta,
Al tuo sangue nemico, alle tue leggi,
Se Artaserse fai re.

Sers. Tanta baldanza
Innanzi a Serse, e che pretendi audace?

Cle. Il legittimo erede, il regal primo
Tuo figlio, o re, che morto credi, ei vive:
Dario, sì Dario vive.

Sers. (Oh Dei che ascolto?
Possibil fia? come mai ciò?... Che un greco?
Che Sparta?... deh ch'io creda a Sparta mai?)
(*b*) E quest'uffizio a' suoi Legati impone
La sapienza, e la virtù di Sparta?
Sollo ben io, se Dario viva, insano,
E se dopo tre lustri escon dall'urne
Le cener fredde, o dall'averno l'ombre:

Pon

(a) *Ad Artaserse*. (b) *A Clearco*.

Pon freno ai detti, o ch'io lo sciolgo all'ira;
Onde il mio solio a rispettare apprenda.
Cle. Se inganni ordisco hai la mia vita in pegno,
Ma se ti parlo il ver fammi ragione,
Che delle leggi in nome io te la chieggo;
Sparta or ti parla, e mai non parla in vano.
„ Dario tuo figlio a morte tolto in fasce
„ Io già raccolsi, e nel mio sen nodrii:
„ Certi indizj n'avrai, quando tu il voglia,
„ Io difendo i suoi dritti, e l'armi ho pronte.
Or pensa, o re, che il mio dover compiuto
Risposta attendo, discoprir potrai
Forse anche in mezzo alla tua corte il vero.
Sers. Implacabil destin! parta ciascuno;
Artabano rimanga.

SCENA SETTIMA.

Serse, Artabano.

Serse dopo lungo silenzio, e agitazione.

Ahi me infelice!
Appena un raggio di propizia luce
Sperai veder, eccomi ancor nell'alta
Profonda notte, e tra i rimorsi antichi.
Ma tu che pensi? E' questo un novo inganno,
Con cui l'infida, e non placabil Sparta
Mi perseguita ancora, ancor m'insulta?
O questo è un novo de' nimici Iddii
Crudo voler per lacerarmi il core
Insaziabilmente in strane guise?...
(Dario ancor vive? Ho a rallegrarmi, oppure
Hommi a doler? Racquisto un figlio, o un fiero

Sorge vendicator? Padre o nemico
Esser degg'io? Sarò ludibrio a Sparta;
O alla Persia in orror? Misero Serse,
Che d'onde altri ha conforto, indi tu traggi
Sempre all'anima rea dubbio e tormento)...
(*a*) Ma tu non parli, e impallidir mi sembri?...
Dunque, sì dunque non inganna Sparta;
Ma dunque tu, tu mi tradisti: e bene
Dì, che festi di Dario? a cui lo desti?
Perchè tradir il mio comando espresso?
Neppur fedel nel mal oprar mi fosti?
Qual fin ti mosse, qual cagion, qual frode?
Barbaro, e a me del parricidio tutta
Lasciar volesti in pria la colpa, e poi
Tutto l'orror di rivedermi avanti
L'accusator del mio delitto atroce?
Narra, parla crudel.

Artab. (*b*) Sire, che posso
Addurti in mia difesa? Ecco a' tuoi piedi
Artabano infedel, ma che sperava
Serbando un figlio tuo, recarti un giorno
Della sua fedeltà pegno più certo.
E' ver: disubbidii, ma la pietade
Verso quell' innocente, orror dell' opra,
Ed amore al regal sangue mi furo
Consiglieri a ciò far; in Grecia occulto
Recar lo feci ad un mio fido in salvo:
Timor dell'ira tua sempre mi tenne
Dall'iscoprirti il gran secreto, e sempre
Almen sperai di ritrovar momento
Atto a svelarti senza rischio il vero;
Ma

(a) *Ad Artabano.*
(b) *Gittandosi in ginocchio.*

Ma troppo veggio...

Serf. Io veggio chiaro, e aperto
Che Artabano pur sei: oh de regnanti
Misera sorte, alla perfidia in braccio
Stretti d'abbandonarsi, ed alla frode!
Ma tu da me più non sperar perdono,
Del greco ambasciador sopra il tuo capo
Come di Dario renderai ragione;
Pensa, che il filo sol, che il vincol solo
Di complice al delitto ognor sospese,
E raffrenò dell'ira mia l'effetto;
Or questo nodo ancor questo si rompe,
E nulla più ti resta onde salvarti.

Fine dell' Atto Secondo.

SCE-

ATTO TERZO

SCENA PRIMA.

Serse solo.

T' Arresta ombra crudel ... lasciami ... ancora
M' incalzi, e segui orrido spettro? ... ah torna
Nell' abisso profondo ... o alfin m' uccidi.
Nemici Dei dell' implacabil ombre
Prendete omai la vittima, o cessate
Di suscitar dal muto regno i morti ...
Misero in che v'offesi? e a voi che importa
Che un mortal spiri, o che tra voi discenda? ...
Se tu estinto mi vuoi, ombra nemica,
Che non mi traggi al tenebroso abisso,
O che non chiudi la vorago aperta
Sotto a' miei piè? ... Deh respirar mi lascia
Ombra, o Dio che tu sia ... Morte a che tardi?
Son iò tra vivi ancor? ... Niuno m' ascolta,
Niun mi conforta. (*a*)

SCENA SECONDA.

Artaserse, Serse.

Artas. Quai lugubri voci
L' orecchio m' intuonar
Sers. Figlio soccorri,
Tu

(a) *Si gitta su una sedia.*

Tu solo il puoi, tu sol rimani al padre.

Artas. E tu sei dunque, e non m'inganno? Oh caro
Padre, sì tosto al tuo dolor ritorni?
Ah gli spirti richiama, apri alla luce
Gli occhj omai senza orror... (a) Padre, ti sento
Tra le mie braccia palpitar, sul volto
Pallor mortal, freddo sudor ti scorre;
Ove co' guardi incerti attonito erri?
Qual veder sembri, e rifuggire obbietto?

Sers. Troppo sei vendicata ombra d'Amestri,
Datti pace oggimai.

Artas. Pace t' invia,
Poichè ti rende in questo giorno il figlio.

Sers. Artaserse, che parli?

Artas. Io bramo, e spero
Di racquistar con un fratello il padre,
Di buon grado gli cedo e scettro, e regno,
Purchè tu pace n'abbia, e lieto viva:
Sì, caro padre, non è senza l'alto
Voler de' Numi, e senza fausto augurio,
Che Dario a te si rende, Amestri è paga,
E col ciel son placati i Dei d'Averuo.

Sers. Se il mio profondo orror qualche potesse
Raggio sgombrar, se non gravasse almeno
Virtù sì rara i miei rimorsi, e i falli,
Qual non avrei da te conforto?... Ascolta,...
E vedi che sperar da Dario io possa.
Pien di sospetto contro Sparta, e d'ira
Contro Artabano, i miei pensieri incerti
Cousultando alle mie stanze rimote
E più oscure tornai, nel più profondo
Mio meditar di sì dolente stato

Un

(a) *Abbracciandolo.*

Un lamentevol suon parmi improvviso
Da lunge udir, che più s'appressa: a un tratto
Scroscia la porta, e si spalanca: io veggio
Fra una pallida luce in quel momento
Terribile apparir mesto fantasma:
Bende funeree, e vedovili panni
Tutto lo ricoprian; celava il volto
Lugubre velo: per le man traea
Tutto sparso di lagrime un fanciullo:
Io tento di fuggir, ma non so dove . . .
In quella un pianto, un gemito dolente
Mi raddoppia il terror, odo, o udir parmi
Il fatal nome risuonar d'Amestri:
Mi volgo, e la ravviso; ella era, dessa,
Che squarciatasi il velo ancor le belle,
Ma confuse sembianze a me scopriva . . .
Io correr voglio a lei, ma ignota forza
Or mi trattiene, or mi respinge, e miro,
Ch'ella strigneva insanguinato ferro,
E al garzone il porgea: parmi vederla,
Parmi ascoltarla ancor, che tra i singhiozzi
Ignoti sensi mormorava, e il nome
Di Dario ripetea . . . Parla, che vuoi, . .
Dissi tremando, annunzi pace, o morte?...
„ La pace troverai sulla mia tomba:
„ Ivi t'aspetto, ivi l'avrai dal figlio . . .
Così nell'atto di fuggir rispose,
E sparve .... Atri serpean lampi strisciando
Lungo la via, che rimanea di sangue
Cosparsa, e lorda: risuonò frattanto
Per ben tre volte un infernal lamento,
Che fin nel fondo de' più cupi abissi
Ripetendo seguì *Dario*, ed *Amestri* . . .
Estremi mali il ciel minaccia, o figlio,
Forse della vendetta è giunta l'ora.

Artas.

Artas. Tenga lontani i rei presagj il cielo.
Ma quante volte non t'illuse il sogno,
E la turbata fantasia con mille
Fiere minacce di psesenti mali,
Che tutti, o padre, riuscir poi vani?
E poi di pace non ti parla Amestri?
Sers. Io l'ho veduta ... Non un sogno è questo,
Non del sonno un ludibrio, appien vegliava,
E ad occhj aperti, e in conosciute forme
Tutto vidi, ed udii: l'orrida imago
Ognor mi segue, e l'ho davanti ... Oh figlio,
A che vaglion lusinghe? Il core è quello,
Che co'rimorsi, e col furor mi parla
Più chiaro assai, che non l'inferno, e il cielo...
Qual pace mai promette Amestri, e quale
Figlio m'annunzia su la tomba? ... Intanto
Tartareo foco io sento entro le vene,
Sento la face delle furie ultrici,
Che il disperato cor m'arde, e divora ...
Tutto è finito, e nulla più mi resta,
Che l'impeto seguir, che mi trasporta
Con invincibil forza al mio destino ...
Voglio Dario veder, voglio di Sparta
Deludere le frodi, o accender l'ire
Anco una volta, e poichè i Dei di sangue
Son sitibondi io non saronne avaro ...
Sia primo il greco traditor Legato
A provar l'ira mia ... Perfido, è questa
L'amistà, che tu m'offri? ... In mia possanza
Lasci quel Dario, o vada a morte, corri
Artaserse, e di lui fa t'assicuri.
Artas. Signor che parli? E tu vorraï la gloria,
E il nome tuo macchiar? T'uscì di mente
Come il protegge, e l'assicura il dritto
Inviolabil delle genti? E' sacra

La sua persona anco ai monarchi, oh padre,
Ti saria l'oltraggiarlo infamia eterna.
Sers. Chi alla pubblica fè manca per frodi,
Perde ogni dritto.
Artas. Ah ti ritorna in mente
La virtù, la clemenza, onde pur dianzi
Da te precetti udii.
Sers. Ah che clemenza,
Che virtù per un Serse?

SCENA TERZA.

Artabano detti.

Artas. Ecco Artabano,
Che giovar ne potrà del suo consiglio.
Sers. Tolgami agli occhj l'odioso aspetto,
E lontano da me ... Ma no ... del greco
T'assicurasti, siccom'io t'imposi?
Artab. Egli è in tua man, come potrebbe in Susa
Sottrarsi al tuo poter? Sol che tu 'l voglia,
Per me l'avrai ad ogni cenno.
Artas. E come?
Tu ministro dei re, tu delle genti
Serbi così le sante leggi immuni?
Non perchè lo lusinghi, e lo seduca,
Ma perchè di giustizia, e di clemenza
Retti consigli al tuo monarca ispiri,
Tu se', Artabano, ai primi onor levato,
E da me dunque il tuo dover sì tardi
Apprendere dovrai?
Arta. Principe, ammiro
La tua virtù, ma mio pensier non era
La fede violar: altro consiglio

Nè

Nè da virtù, nè da equità lontano
Venia recando a tranquillar le cure
Nel regio petto, poichè tutta io vidi
Turbata, e scossa da terror la corte.
Posso della mia fè dar certe prove
Senza oltraggiar la pubblica: il Legato
Libero sia, nol vieto, altri per esso
Potrà dell'oprar suo render ragione,
E stringerlo a scoprir, se frodi ordisca:
Un giovin figlio ha seco; io per lui posso...

Sers. Un giovin seco? di che età, di quale
Abito, e volto, e come, e d'onde il trasse?
Il nome suo?

Arta. Chiamarlo Idaspe udii;
Di Grecia venne il genitor seguendo.

Sers. Ah che desso sarà... (Ma, perchè dunque
Ardo d'ira al pensarlo, e amor non sento?
S'egli è pur Dario mio, perchè non l'amo?
Sebben!..) nol vidi con un ferro in mano
Di parricida in atto? E s'egli fosse
Un traditor, con cui m'insidia Sparta?

Arta. E come Sparta insidie ordir potrebbe
Con un garzone disarmato imbelle
In tua mauo già posto e in questa reggia?
Se del Legato è figlio, e quai sospetti?

Sers. Chi ch'egli sia, si vegga. Orsù, brev'ora
A te lascio, Artaban, perchè dal greco
O l'ottenga, o 'l rapisca, e qui soletto
Ostaggio, o prigionier condotto ei sia.
Parmi da ciò venirmi tregua al core,
Che altronde aver non so... Pensaci, e trema.

SCE-

SCENA QUARTA.

Artabano, *Artaserse*.

Arta. Deh principe, se il ciel tanta virtude
Ti pose in regio cor, pietà ti preuda
D'un innocente a sì gran rischio esposto.
Sì torbido al sembiante il re mi sembra,
Ed io trovai sì conturbati i servi,
Che narravan di lui strani trasporti
Di terrore, e furor, che omai ne temo
Qualche funesto effetto. E perchè solo
Vuole il greco garzon, perchè cotanto
Di qui vederlo ardor?...

Artas. Sogni, e portenti
Ei narra, ond'ebbe a sospettar di lui.
Ma perchè tu medesmo hai del garzone
Parlato al re, se del suo rischio or temi?

Arta. Tutto rivolto ad impedir l'oltraggio,
Che minacciava lo spartano, e tutto
A calmar Serse inteso un mezzo esposi
Certo a trar dal Legato il vero in luce.
Forse que'sogni indovinar potea?
Deh, principe, deh corri, e il padre irato
Con quanti sai più acconci modi accheta,
Fa che non trema d'un garzon straniero,
Che a Dario omai non pensi.

Artas. Ahi che non feci,
E sempre in van finor? Dario pur fosse,
Che lieto a costo comprerei d'un regno
La pace al padre, ed al fratel la vita,
E vedrei con piacer l'ira del cielo
Tutta cader sui scellerati autori
Di tutti i nostri mali.

Arta.

Arta. Oh ciel chi fia?...
Artas. S'appressa il greco ambasciador, da lui
Potrei forse saper...
Arta. Principe, ah pensa,
Che senza te Serse al furor ritorna,
Che di tutto ha sospetto e di te stesso
L'avria, se te con lo spartano odiato
Star sapesse a colloquio, a me pur lascia
La cura di trattar, ch'io gli son noto;
Di Serse un figlio in lui destar potrebbe
Gran sospetti, e pensier; soccorri al padre,
Ch'ogni ritardo esser potria funesto.
Artas. Misero me! tra tanti varj affetti
Il consiglio miglior prender chi puote?
L'amor di figlio in me preval pur sempre...
Oh Dei vi prenda almen di me pietade,
Se pur non vuol in me forse vendetta,
Doppia vendetta Amestri far di Serse,

SCENA QUINTA.

Artabano, *Clearco*.

Arta. Amico, a' tuoi desir la sorte arride;
Serse al nome di Dario in cor più vivi
Sente i rimorsi, e già fantasme, e sogni
Gliel fan presente alla turbata idea.
Creda egli pur alle notturne larve,
Al ritorno dei morti, e dei sepolti;
Utili a noi saranno i suoi terrori,
E la credulità degna d'imbelle
Alma qual è la sua. Noi dispregiande
I van timori il vero Dario, e vivo
Inviti sosteniam. Giova frattanto
Anche per poco, e sin che tutto è in pronto
Le

Le furie temperar del re feroce.
Ei, non so come, udì, che teco hai tratto
Un giovine di Grecia, ei vuol vederlo,
Poichè, mira suo ingegno, in mente ha fisso
Fanciullo non so qual, che i vapor densi
Gli figurar nell'atra fantasia.

Cle. Non io 'l ricuso, ed offrirollo io stesso
Al suo cospetto, e con gl'indizj certi
Fede farò di lui. Sempre trionfa
Giustizia, e verità, che nulla teme.

Artab. Questo il miglior saria, ma di sospetto
Pieno la mente, e d'ogni cosa incerto
Serse iu disparte, e solo il vuol con seco.
Così sperando discoprir più chiaro
Il ver per bocca del garzone istesso.
Ma non temer, che in guardia a'miei soldat
Egli sarà mentre col re si tenga;
Anzi Artaserse è del garzone un certo
Mallevador: lasua virtù l'impegna,
E la parola a me giurata.

Cle. E come
Serse dubiterà sol ch'io gli mostri
L'indubitato testimonio espresso
Di man d'Amesrri, e a me lasciato in morte

Artab. Qual pro di ciò se non matura il tempo
Se non è Susa all'armi pronta? Io prima
Cadrei vittima il so del regio sdegno;
Ma tu con Dario andar credi impunito
Dall'ira insena, che l'accieca, e spigne?
Te stesso or or volea stretto in catene.
E s'io con fermo petto i sacri dritti
Non implorava delle genti, ah forse
Tu pur eri perduto; il suo furore
Più non conosce alcuna legge.

Cle. Indarno
Ciò

Ciò vuoi da me. Non dee per altri a Serse
Darsi, che per mia man. Ceder nol posso,
Sparta mel vieta.

Artab. E di che mai diffidi?

Cle. Di tutto in Persia; assai conobbi, e vissi
Nella corte.

Artab. T'intendo. E così dunque
All'amicizia, e alla mia fè rispondi?
Dario perciò serbai, perchè funesto
Divenisse a me stesso? Almen foss'egli
Salvo, ed immune, ma chi può salvarlo
Dal furibondo re? Serbalo almeno
Con pronta fuga, finchè io posso ancora
Giovarti a ciò, ti seguirò d'appresso,
O almen per lui darò fedel la vita.

Cle. Nè questo lice: e se Artaserse intanto
Sale al solio non suo? Come un amico,
Anzi un devoto re, quale il pretende,
Sparta otterrà per me? Come d'Amestri
Il sangue, le ragion, gli ultimi voti,
E i giuramenti miei compio, e difendo?

SCENA SESTA.

Megabizo, e detti.

Meg. Artaserse, signor, per me ti prega,
Se a'danni estremi avventurar non vuoi
L'onor di Sparta, e la tua vita, e il figlio,
Di cederlo per poco alle sue brame.
Egli ti giura sua regal parola,
Ghe veglierà sopr'esso, che altrimenti
Più non sappia come frenar del padre
L'impotente furor, l'odio, i sospetti,
Che furibondo insanamente il fanno,

E sor-

E sordo ai prieghi, alle ragion rubello.
Ciò mi dicea con sì turbato volto,
E con voce d'aneliti sì rotta,
Che tutto è da temer, se più si tarda.
Artab. E ben t'arrendi ancor?
Cle. Sì, che m'arrendo:
A ritrovar corro volando Idaspe,
Ed a munirlo de' consigli miei.
(Veder giova Artaserse.) (*a*) A te fra poco
Consegnerollo, e perchè Sparta il guarda,
De' fidi miei verrà sotto la scorta,
Ed io farò che sia difeso altronde.

SCENA SETTIMA.

Megabizo, Artabano.

Meg. E Mentre ognun di te diffida, hai core
D'affrontar solo tanti rischj? Io tremo
Per la tua vita ad ogni istante. Serse . . .
Artab. Serse, nol vedi? egli è, che trema: ei tardi
S'avvede omai che le sue forze ho in mano;
Che del suo fiacco, e conturbato regno
Io trassi nerbo, e ardir, ch'ogni suo fido
Gli tolsi, e più non ha chi contrappormi;
E tu il suo diffidar temi, o l'altrui?
Ah ben sei novo nel saper di corte,
Se non iscopri che son io l'autore
Del vicendevol sospettar d'ognuno:
Io son che gelosie verso ne' cuori,
Io che le menti con dubbiezze infosco,
Perchè incerti tra lor sempre, e discordi
Non mi possan far fronte i miei nemici:
Se

(a) *A Megabizo.*

Se il re non mi temesse, io temerei,
Io temerei, se in me fidasse il greco;
Ma temendomi Serse, egli pur teme
Del greco ambasciador, teme d'Idaspe,
Che meco vede, o almen sospetta uniti:
E temendomi il greco, egli pur teme
Di Serse, che per me gli chiede Idaspe;
Teme il regio furor, le insidie mie;
E la discordia lor fa il mio trionfo:
Voglio, che il suo Artaserse il re coroni,
E a questo scopo ogni disegno io volgo,
Perchè Clearco così più s'irrita,
Più l'esercito freme, e freme Susa,
Che di Dario a favor ardono a gara,
E con l'odio di tanti io son più forte,
Per dar l'estremo assalto a Serse, e al figlio.

Meg. E come dunque intercessor ti festi
Perchè Clearco al re cedesse Idaspe?
Se il vero Dario in lui Serse discopre,
Con lo spartan riconciliarsi ei puote,
E la concordia loro è tua ruina.

Artab. Serse placarsi? Ah lo conosci male:
Che ai greci ei creda, che s'affidi ai greci
Il vinto, il fiero, l'implacabil Serse?
Che Serse un figlio, un successore al trono
Prenda di man dell'odiata Sparta,
E che per lei della corona ei privi
D'infamia copra il prediletto figlio?
Ma ciò non fia, che palesar l'arcano
Senza di me non oserà lo stesso
Clearco mai, nè vorrà Dario esporre
Senza difesa in man di Serse irato.
Sai che avverrà? Quel, ch'io sperai, che Serse
Inferocito da sospetti, e sogni,
E dall'aspetto dal garzon presente

Giun-

Giunga.. chi sa? Già quella destra è usata
Al suo sangue, e allor sì la mia vittoria
E' certa senza più, che alla vendetta
Sorgerian meco e Susa, e Persia, e Sparta:
Ecco perchè sì destro, e fermo oprai,
Perchè il fanciullo in man del re venisse.
Tu vedi come i varj miei consigli
Al variar d'ogni successo oppongo:
Dunque fa cuor, ma veglia attento insieme
Sull'orme di Clearco, in cui di Sparta
La sognata virtù scema la fede
Che aveva in me, tu quanto puoi lo placa,
E fa che tutto io sappia; ad Artaserse
Volgi non men l'occhio sagace: intanto
Io vo a destar in ogni cor più vivo
L'amor di Dario con l'orror di Serse,
Gli amici a ragunar, Susa a disporre
Per aver pronto ajuto, o scampo. Addio.
Meg. Stupendo ardir, che ad ogni passo vede
Senza temerlo un precipizio aperto.

Fine dell' Atto Terzo.

ATTO

ATTO QUARTO

SCENA PRIMA.

Megabizo, Idaspe.

Meg. Inoltra, non temer, prendi coraggio,
Idaspe mio, fa miglior volto.
Idas. E dove
Mi guidi? Ohimè! tutto mi fa spavento:
Il silenzio, e l'orror sono tra questi
Inabitati, e solitarj luoghi.
Meg. Qui dentro non osò mortale alcuno
Senza incontrarvi una presente morte
Sino ad ora inoltrar: sempre è l'albergo
Dei re di Persia inviolato, e sacro,
Oggi a onorare il successor del trono
Aperto è sol.
Idas. Ma perchè v'entro io dunque?
Meg. E non l'udisti da Clearco? Serse
Ti chiama innanzi a se, da quelle stanze
Uscirà tosto.
Idas. Ed io temer non deggio?
Oh ciel che non udii di sua fierezza
A Sparta raccontar, come crudele,
E a tutti in odio ognor mi fu dipinto;
Come potrò senza timor mirarlo?
Che potrò dir!
Meg. Pietà mi desti in petto.
Rammenta i buon consigli, onde Clearco
T'armò poc'anzi a render Serse umano;
Studiati di piacergli, umil gli parla,
Fa d'amarlo, e ch'ei t'ami.

Idas. Ah il cor turbato
Più non ricorda altri consigli.
Meg. Ascolto
Romor, ti lascio . . .
Idas. Ah non lasciarmi, io solo
Resto col fiero Serse? Ah ferma.
Meg. E questa
E' la virtù, ch'hai tra spartani appresa?
Eh via fa cor, non oltraggiar Clearco,
Presto lo rivedrai, per lui men vado.

SCENA SECONDA

Idaspe solo.

Dunque ognun m'abbandona, ed allo scampo
Ogni adito m'è tolto? Ove mi volgo,
Misero, a cui m' affido? Io raccapriccio
Solo senza difesa in mezzo a questi
Silenzj, a questa solitudin muta
Dal terrore abitata, e dai sepolti.
Che vuol Serse da me? Che dir gli debbo?
Oh padre, e come lasciar me potesti
In tanto rischio? A che i consigli tuoi
Ponno giovarmi senza te? Con quale
Volto sì umil, con quai sì dolci modi
Placar potrò quel sì terribil Serse?
Già sentirlo mi par, se pur non sento
Fremito d'ombre, e ceneri commosse
In quell'orrenda, e lagrimevol tomba.
Oh Numi, oh Amestri, se il paterno uffizio
In voi destar può senso di pietade . . .

SCE-

SCENA TERZA.

Serse, Idaspe.

Sers.(a) Che intesi? ... Amestri egli ricorda? e quelle,
Son quelle, io non m'inganno, le sembianze
Del veduto fanciullo... Oh cielo, ei dunque
Sarebbe Dario, il figlio mio sarebbe?
Conturbato mio cor di che diffidi?...
Tacete furie omai, sol pochi istanti
M'accordate di tregua onde il ver sappia...
Avrete sì la vittima, di sangue
Vi sazierò;... ma s'egli fia mio figlio?
No ch'io stesso non giungo a tanto escesso.
T'appressa, chi se' tu, qual patria avesti,
Qual padre? parla.. dimmi.. (ei si confonde,
E non so come io mi confondo seco...)
Non temer no, dimmi, garzon, chi sei?
Idas. Idaspe io sono di Clearco figlio.
Sers. Idaspe di Clearco? . . . onde venisti?
Idas. Di Sparta io venni in compagnia del padre.
Sers. Ma sempre a Sparta, e con Clearco sempre
Fosti, siccome suo? Narrami il vero, (b)
Sei tu suo figlio?
Idas. Oh Dei, sì che lo sono.
Qual dubbio è questo, e risaper nol puoi
Da lui medesmo?
Sers. Io vò da te saperlo.
Idas. Che posso io dirti? Ei come caro figlio
M'ebbe, m'amò, mi nudrì sempre, e istrusse
Alla

(a) *A parte.* (b) *Sedendo.*

Alla virtù colla diletta madre.

Sers. Tu hai madre? ... il nome suo?

Idas. Tespila, e oh quanto
Misera pianse al mio partir! Ben ella
Previde i mali miei ... ma d'onde mai
Questi sospetti, e i minacciosi sguardi
Onde tremar mi fai? ... Signor, ti giuro,
Che non ha loco in me colpa, od inganno...
Io sempre fin ad or fedel mi tenni
Alla virtù di Sparta, e di Clearco ...
S'io mento, s'io nulla commisi, o seppi
Contro di te, sian testimonj i Dei,
I Dei vendicator dello spergiuro.

Sers. Ei mi disarma, io non resisto a queste
Voci, che in fondo all'anima mi vanno:
E qnal non più sentita ignota forza
Mi calma in seno la ferocia antica? ...
Ma tuo padre egli pur teco è innocente?

Idas. Ah perchè no? Giammai non venne manco
Fede, e virtude in lui, onde fu sempre
Altrui specchio, ed esempio.

Sers. E qui non venne
Egli a tradirmi?

Idas. Oh cielo, e perchè mai?
Ei mi dicea, che a strigner pace teco
Sparta l'invia, nè Sparta sa d'inganni.

Sers. Ma perchè seco t'ha condotto in Susa?

Idas. Per suo conforto, e dell'amor paterno,
Che senza me star non potea, mi disse;
Ed oh m'avesse amato egli pur meno,
Ch'io non sarei con lui ....

Sers. Già già son vinto ...
Tutti i miei dubbj ... e m'assicuri, Idaspe,
Che nulla udisti da Clearco mai
D'insidie contro me, nulla che possa

Per

Per te turbar il regno mio?

Idas. Ma come?
Ti giuro, o re, ch'ei nutre ossequio in core,
Che sempre in me fede, ed amor nudrìo
Verso di te, come a fedeli tuoi
Sudditi si convien.

Sers. Sudditi? come? ...

Idas. (Ahimè che dissi?, ah che il timor mi vinse!)
Sì tuoi sudditi, il sai, ch'ambo persiani
Siam nati, o re.

Sers. Cielo!,.. Persiani entrambi? ...
Ed io sperai? ... come ciò fia? ma quando,
Come Sparta v'accolse, e d'onde il sai?

Idas. Oh Dei, perchè ti turbi? ... Io dirò aperto
Quanto n'udii, signor; narra Clearco,
Che Persia a lui fu patria, che da lei
Lungi il cacciaro i suoi disastri, e seco
Me pur bambino ...

Sers. E che terrore è il mio? ...
Intendo, intendo, e tu t'infingi ancora? ....
Hai tu pur dianzi rammentato il nome
D'Amestri al mio venir.... Parla....tu dunque,
Tu sai d'Amestri, e tu l'invochi .... Parla ....

Idas. Io non so più che dir.... io mi confondo
Di spavento, e d'orrore a te davanti ....
Oh re qual ira? ....

Sers. Non temer .... no .... segui ....

Idas. D'Amestri il nome da Clearco udii,
E del suo cener nella tomba chiuso
Dall'amor tuo per lei; fu già d'Amestri
Servo mio padre, e lei perduta altrove
La sua sciagura, e'l suo dolor lo trasse.

Sers. Ah tutto è chiaro, e tu sei Dario adunque,
Ed io debbo morir ....

Idas. Deh che mai parli?

Io no Dario non son, chiedi a Clearco,
Ad Artabano chiedi, essi sapranno
Darti di Dario indubitata fede.

Sers. E tu m'inganni ancor? ..: deh, perchè, figlio,
Vuoi tu nel sangue mio tinger le mani? ...

Idas. Che inganni, o re, che sangue? Il mio tu puoi
Spargere a senno tuo, se frodi ordisco.
Io te l'offro, signor, ma credi almeno,
Che come veritier sono innocente...
Credi, che Dario non son io, che salvo
Ei fu per Artabano, e in sen di Sparta
Raccolto un dì quivi nascosto ei vive,
Me sol Clearco, a me piangendo il disse,
Me sol nella sua fuga ebbe compagno.

Sers. Clearco ti salvò, non Artabano?
A Sparta è Dario, e tu, tu non se' quello?
Sei dunque un traditor (1), dunque Clearco
Ministro è sol della nimica Sparta,
Macchinator delle spartane frodi,
E teco insidiator della mia vita ...
Sì perfidi; su via traggi; e palesa
Quel ferro omai, ch'io t'ho veduto in mano,
Disvela omai .... Se no quel sangue infido ....

Idas. Io traditor, ed omicida? ... un ferro? ...
Che ferro, e quando mi vedesti armato? ...
Certo tua mente, o re, calunnie, e frodi
Hanno ingombrata ...(2) Eccomi a'piedi tuoi,
Vedi se ponno queste mani un tanto
Compier misfatto ... Per gli eterni numi ....

Sers. Importuna pietà sordo mi trovi....
Gli è questi sì, che del mio sangue ha sete;
Da-

(1) *Levasi in piedi.*

(2) *S' inginocchja.*

Dario non è, dunque per man di Sparta,
Dunque per lui mi vuol estinto Amestri....
La pace adunque, ombra nemica, è questa,
Che m'hai fatta sperar sulla tua tomba?...
Ahi che pace crudel piena d'orrore,
Ond'ardo, e fremo, e alla vendetta anelo
Per non morir tradito anco, e deriso ....
Chi trattienmi? ... Ove son tue furie usate
Troppo lento mio cor? ... Ma se innocente
Egli si fosse mai? ,.. Quale innocenza,
Se nel mio sangue di lordarsi agogna? ...
Il vidi, è desso, e perchè forse Sparta
Io prevenissi, a me mostrollo il fato;
(1) Muori fellon ....

das. (2) Soccorso, o Numi.

SCENA QUARTA.

Artaserse, e detti.

Artas. ARresta,
Ferma, che fai? La man tu stendi, o padre,
Contro d'un innocente: ogni sospetto
Sgombra dal cor, che viene a luce il vero,
Sol che tu il voglia; il vero Dario offrirti
Con testimonj indubitati, e prove
Certe di verità senza dimora
Clearco vuol, purchè sia salvo il figlio;
Frena l'ire, o signor, che omai sicuro
D'oc-

(1) *Traendo e alzando il ferro.*

(2) *Fuggendo, e appigliandosi al Mausoleo.*

D'occulte insidie troverai la pace,

Serf. Che ascolto?.., E saria ver, che d'improvviso
Vegga di speme non fallace un raggio?...
Con quel che vidi, e udii tutto confronta...
„ La pace troverai sulla mia tomba,
„ Ivi t'aspetto, ivi l'avrai dal figlio.
Me infelice (*a*) a qual fui rischio tremendo?
Che insania, che furor? Vindici Dei
Avran fin gli odj vostri, e i miei rimorsi? ...
Ma dunque Dario, il vero Dario è vivo:
Ha dritto al trono, ed io veder lo deggio:
Oh figlio, qual fia mai questa mia pace?
Tu perdi il soglio, tu sei meco avvolto
Figlio di padre reo nel mio delitto,
Nella mia pena, ed in tua vece io prendo
Il successor dalla nemica Sparta ...
E che risolvo? ... O che risolver posso
Tra tanti affetti? ... Io chiamerò Clearco.
Ma meco stesso ripensar pria debbo
A por la mente in opportuna calma,
Onde discerna alcun miglior consiglio.

SCENA QUINTA.

Idaspe, Artaserse.

Idas. AH mio signor, se tu non eri, io senza
Vita già mi sarei: deh mi concedi,
Che ti bagni di lagrime la destra,
E di baci l'imprima. Onde ti venne
Sì generosa al cor di me pietade?
Ben tu sei degno di regnar, che tanta
In

(1) *Getta il ferro.*

In animo real clemenza alberghi;
Qual renderti mercè posso dell'opra?

Artas. Giovane, il tuo periglio, il tuo dolore
Dir non saprei quanto in me ponno. E' vero,
Che ad Artabano, e più a Clearco poi
Mallevador mi fei di tua salvezza;
E ben farmi potea sicurameute,
Poichè ogni rischio a prevenir tuo padre
Dianzi m'avea della promessa armato.
Di scoprir Dario al padre mio; ma sento
Sventurato ch'io son le tue sventure
Più che non pensi, e se tu grato sei,
Al tuo benefattor giovar potrai.

Idasp. Io giovarti! Ah ti spiega, e vedrai certo
Se grato io sia: quando la vita ancora,
Che tu m'hai salva, avventurar dovessi;
Parla, tutto son tuo, che per te vivo.

Artas. Fa che Clearco sua promessa attenga.
E Dario omai faccia vedere a Serse.
Da ciò pende la pace, anzi la vita
Del padre mio, che tra sì crudeli affanni
Odia la vita stanca, e a morte corre:
Ogni mio ben da ciò dipende; è vero,
Che il regno perderò, ma perdo il padre,
Se ciò non fia, nè però serbo il regno.

Idasp. Dario ti toglie, o mio Signor, lo scettro?
E come può, sebben di Sparta alunno,
Esser del trono per virtù più degno?
Persia felice, se in quel Dario ottiene
Un re che ti somigli. Io ti prometto
Di compiacerti, e con Clearco tutta
Per l'opra a far che Dario a noi ne venga:
Eccolo appunto.

SCE-

SCENA SESTA.

Clearco, *e detti*.

Idasp. ECcoti, o padre, il mio
Liberator, per cui pietà non fui
Per man di Serse trucidato, or vedi
Quanto dobbiamo a lui.

Cie. Chi avria pensato
Tanto furor, tanta barbarie in Serse?
A qual punto mai fosti, o figlio mio?
Dura necessità, che mi costrinse
Ad esporti così! Principe, intendo
Qual ti si dee per noi grazia, ed amore;
E tu perdona, se la fè giurata
Ad Amestri, ed a Sparta oggi mi sforza
Del tuo rivale a sostener le parti.

Artas. Ah il cruccio mio maggior no non è questo
Godo d'averti il figlio salvo, e salva
La fè, che di salvarlo io t' impegnai;
Tu serbami la tua, nulla più bramo,
Che placar Serse, e Dario solo il puote.

Idas. Togli ogni indugio: chi ti serba un figlio
Ben merta, che tu rendagli un fratello:
Deh lo compiaci, o padre, io m'offro, io stesso
Di rimaner della tua fede ostaggio,
Sin che tu Dario riconduca in Susa.

Artas. E come in Susa?

Idas. Non temer, veloce
Andrà Clearco, e a ritornar da Sparta
Col real pegno non farà ritardo:
In tuo poter io rimarrò frattanto,
Perchè Serse di noi viva sicuro.

Artas.

Artas. Dario da Sparta ricondur? Clearco,
Questa dunque è tua frode, e tu l'ordisti
Per campar sol dall'imminente rischio
Il figlio tuo: così m'avvolgi, e fai
Ch'io serva a' fini tuoi?

Cle. No non t'inganno,
Non dubbie prove tu n'avrai fra poco:
Ma vuoi, che Dario a certa morte esponga,
Mentre tant'ira in cor di Serse avvampa,
Che poco men non si lordò nel sangue
D'un mio figlio innocente? Al padre accorri,
Principe, e tenta d'ammansarlo in guisa,
Che dia loco a ragion. Quando da lui
Nulla avrò che temer, di mia promessa
Io sarò pronto esecutor; tel giuro
Del sacro uffizio, che sostengo, in nome;
Credilo a me, che la menzogna abborro.

Artas. Gli effetti il proveran. (1) Studiati, amico,
Di far, che il padre tuo tempo non perda;
Che Serse è tal da far vendetta atroce
Degli indugj non men, che delle frodi:
Di te sento pietà; ma come fui
Dell'innocenza difensor, non meno
Esser potrei vendicator dei torti.

SCENA SETTIMA.

Detti, partito Artaserse.

Idas. ED Artaserse ancor nemico avremo?
Che fia, padre, di noi? Deh qual inganno
Teme

(1) *Ad Idaspe.*

Teme da te, perchà t'accusa, e d'onde
L'acerbità de' non intesi detti?
Non dicesti che Dario ...
Cle. Il ver ti dissi,
E poco andrà che ne sarai convinto.
Pria favellar con Artabano io deggio,
Affin di por nel sentier dubbio i passi
Qual più si può sicuri. Oh caro Idaspe,
Ben tel dicea che di perfidia è questo
Il soggiorno fatal. Quale i nemici
Fede vi troveran, se infidi e falsi
Io vi trovo gli amici? Or ti rammenta
I detti miei, che rammentarli è tempo.
L'onor, la fedeltà, l'amor del giusto,
L'invitta inviolabile costanza
Ne' sagri patti, e ne' giurati impegni,
Sparta a dir tutto, e la virtù spartana
Or ti raccendi, e ti rafforza in petto.
Da me l'udisti; alla sperata pace
Esser pegno tu dei, senza un tal pegno
Non può Dario ottener quella corona,
Che gli ha natura destinato, e il cielo:
Senti tu dell'onor, senti tu in core
Della giustizia, e del dover tal forza,
Che al voler degli Dei, di Dario ai dritti
Meco ardisca immolarti ove fia d'uopo?
Idas. Se tu sei meco, la virtù, che in seno
Tu stesso m'infondesti, usar confido;
Ma che fia d'Artaserse? Io dovrò dunque
Vedergli un regno tolto?...
Cle. A lui pur anco
Giovar potrai, quando sia Dario in trono...,
Veggio Artabano: tu ne va frattanto
Ai greci nostri, ed a' persiani amici
Re-

Recando avviso di tenersi pronti
A' cenni miei per la vicina impresa.

SCENA OTTAVA.

Artabano, Megabizo, Clearco.

Cle. Più non giova tardar, tutti in estremo
Periglio siam, se Dario ancor s'asconde:
Dopo il cimento, a cui l'esposi, omai
E' temerario il ritentar fortuna:
Giurato ho di svelar l'arcano a Serse,
Che i suoi dubbj e terror più non sostiene:
Artabano risolvi, e la tua fede
Mi prova alfin con secondarmi all'opra,
O ch'io, seguane a te danno o ad altrui,
Senza di te l'assunto impegno adempio.
Artab. Quel che tu chiedi ad affrettar io venni,
E s'altra di mia fè prova non brami,
L'avesti, amico. Sian pur grazie al cielo,
Che Dario è salvo, e che Artaserse a tempo
Mi tenne sua parola in sì grand'uopo:
Nulla più resta che compir con lieto
Fin l'opra giusta, ed il voler de' Numi:
Tutto però finor disposi, e Susa
Null'altro aspetta a scuotersi che un cenno:
Già gli amici comun prendono l'arme
Impazienti di provar l'antica
Fede ad Amestri, e al suo figliuol giurata:
Tu corri a confermar l'ardir nell'alme,
Ch'ardon di render la sua gloria al regno
Con vendetta fatal.
Cle. Frenale, e reggi,
Perchè l'ardor per la giustizia acceso
Non divenga furor cieco, e tumulto:

Spe-

Spero, che senza usar forza da Serse
Ragion s'ottenga, ov'ei la vegga, e intenda:
Lieto al vederti per la giusta causa
Fido, ed ardente a' nostri amici io volo.

SCENA NONA.

Megabizo, Artabano.

Meg. OGni tuo detto, ogni pensier tuo novo
Maraviglia, e viluppo in sen mi crea.
Non è tuo scopo d'irritar Clearco,
Susa, gli amici, conducendo Serse
A coronar contro lor voglia il figlio?
Ma se Dario si svela, ecco placati
Gli amici, e Susa, ed il Legato, e Sparta.
Serse se non placato almen sospeso,
Ed ecco noi tra i lor sospetti, e l'ire
Del furibondo re presi, e costretti.
Artab. E bene?
Meg. E ben? Ma non così gli amici
Sacrificar tu dei. Se tu non temi,
O se in te cieca ambizion prevale,
Non sì cieco son io, che ad occhi aperti,
E senza pro sacrificar mi voglia.
Artab. Dunque doveva a' suoi sospetti in preda
Lasciar Clearco, onde corresse a Serse
Innanzi tempo, e senza noi? Non vedi,
Non vedi ch'io, come sinor lo tenni
Dal re lontan, tuttor lo tengo a bada,
Perchè senza di me passo non mova?
Meg. Qual pro, se tardi, o tosto ei pur lo svela?
Artab. Poco ch'ei tardi, non avrà più tempo.
Meg. Ma chi'l trattien?
Artab. Non mi dicesti, amico,
Che

Che Artaserse sospetti ha di Clearco,
Che contro lui ti parlò fosco, e irato?
Ecco lo scampo.

Meg. Io non intendo.

Artab. Eppure
Ciò n'assicura. Poichè Dario salvo
Contra mia speme uscì di man di Serse,
Ritorni Serse a creder Sparta infida,
Torni a voler posto Artaserse in trono,
E con ciò torni ad irritar Clearco,
E la sedizion per noi disposta.

Meg. Come ciò fia, se Dario vivo ei vede?

Artab. Nol vegga, e ingannator creda Clearco.

Meg. Ma come?

Artab. Appena tu mi festi certo
D'Artaserse irritato, e diffidente,
Che dietro lui da me con oro molto
Sedotto, e più che mai fervido corse
Un di que' greci, che Clearco ha seco,
A me già noto, e a' miei voler venduto.
Ei quasi punto da rimorso, e in atti
I più sembianti a verità gli debbe
Scoprir, ma sotto alto segreto, come
Quanto per Dario fan Sparta, e Clearco
Favola è tutto, e a mio favor rivolto:
Che l'un chiamai, l'altra con gran promesse,
Con larghi doni a favorirmi indussi:
Che il vero Dario non gran tempo è morto,
Ed ella un nuovo n'ha supposto in vece,
Per non perdere il frutto di tant'opra.
A testimonio tal come resista
Artaserse già posto in quel sospetto,
E come Serse sol per lui placato
D'opinion non cambierà con lui?
Tu corri intanto, e ad Artaserse il cuore,
Su

Su cui già tanto puoi, con destri modi
Conferma in tal pensier. Di me non parla,
Che il mio nome potria metter sospetto.

Meg. Io vado, e questa omai l'ultima sia
Dell'arti tue · mettasi mano all'opra,
Che altrimenti non spero altro che danno.

Artab. Nulla rimane dopo ciò, che Serse
Già impaziente, e più irritato poi
Dar vorrà tosto la corona al figlio,
Ed a quel punto è ch'io l'attendo, vanne.

SCENA DECIMA.

Artabano solo.

BEn penetro i tuoi dubbj, anima vile,
Ma di tradirmi non avrai già tempo.
Prevenir ti saprò ... Di che mi mordi
Troppo imbelle mio cor? Pera chiunque
Giova col suo perir a' miei disegni.
Amicizia, innocenza, amore, e fede
Virtù da sciocchi, e nomi vani a un'alma,
Che a tentar alte inusitate imprese
Sa calpestar quanti nel vulgo ignaro
La tema fabbricò fulmini, e Dei,

Fine dell' Atto Quarto.

ATTO

ATTO QUINTO

SCENA PRIMA

Clearco, Dario.

Cle. Sì, caro Idaspe, già il momento appressa
Che l'alto degli Dei voler si compia.
Dario, sì Dario il successor di Serse
Starsi non dee più lungamente occulto.
Io piansi assai le sue sventure, assai
E gli empj, e l'empietà furo impuniti:
L'ombra d'Amestri, gli oltraggiati Iddii,
La virtù, l'innocenza, i sacri dritti
In questo luogo vendicar si denno.
Ceneri sacre, venerabil tomba,
Tradita Amestri, avrete alfin riposo:
Alfin della mia fede offrir vi posso
Il già tant'anni sospirato pegno,
E tante ch'io per lui pene sostenni,
I lunghi error tra piagge ignote, e genti,
Il lungo esiglio dalla patria terra,
E tra nemiche mura il dubbio asilo,
Ah tutto in questo dì dolce mi sembra,
Poichè di tanti re salvo è l'erede.
(a) Reliquie care, ed adorate spoglie,
Ch'una tradita moribonda madre
Mi confidò, pur vi discopro, e svolgo
Non più a bagnarvi del mio pianto amaro,
Ma

(a) *Trae una benda, ed una lettera.*

Ma per compirne i giuramenti miei.

Idas. Quai nuovi sensi, e quai misterj intendo?
Padre, che son que' novi oggetti, ond' hai
Umido il ciglio, e il cor commosso tanto?

Cle. Oh Idaspe, chi potria senza dolore
Queste memorie riveder? Tu stesso
Giudica tu, se con ragione io piango.
In questo foglio giunta all' ore estreme
Con man fiacca, e tremante Amestri ha scritto,
E questa sua benda regal serbata,
Qual don paterno, e da're persi usato,
Al suo tenero figlio, in un con esso
Alla mia fede consegnò. Sinora
Tutto celai d' ogni mortale al guardo,
Mentre gli Dei d' una profonda notte
L'arcano mio copriro, e i lor disegni.
Ma levan alto omai la voce, e grida
L'ombra d' Amestri in un con lor vendetta,
Nè a me non lice di tacer più a lungo.
Su via t' inchina al cenere sacrato,
E quella tomba, e queste spoglie adora,
Prendi, le bacia, e riconosci Amestri.

Idas. (*a*) Stringerle appena può la man, cotanto
Gelar il sangue, e palpitar mi sento:
Oh padre, e d' onde ciò, che strane cose?

Cle. Lascia, che ancor figlio ti chiami, lascia,
Che per l' ultima volta ancor ti stringa
Tra i singhiozzi, e le lagrime inondanti
Con affetto paterno a questo seno.
Or tempo è, ch'io t'adori: (*b*) ecco un tuo servo.

Dar. Oh Dio, sorgi, che fai?

Cle.

(a) *Prendendo in mano la benda, e la lettera.*
(b) *S' inginocchia.*

Cle. Quella tradita,
Nè vendicata ancor, quella che il foglio,
E la benda, t'invia, quella che giace
Chiusa in quest'urna, sì quella è tua madre.

Dar, Amestri madre mia?

Cle. Nè tu mio figlio,
Ma mio signor, mio re', Dario tu sei.

Dar. A te la vita io dunque debbo?

Cle. A lei
La vita, e 'l regno, e quanto sei tu devi,
Ciò feci io sol che il suo voler m'impose.

Dar. (Artaserse fratel, Serse m'è padre?)

Cle. Sei legittimo, e sol del regno erede,
Di cui t'investe la natura, e il cielo,
Sparta per la virtù degno ti rende,
E per giustizia successor la legge.
Oggi, o signor, tutto si compie, il cielo
Agli alti suoi decreti in te pon fine,
A' quai non resta, che chinar la fronte.
L'alma conforta, e in regj sensi, e in atti
Figlio d'Amestri in sì gran dì ti mostra:
Pensa chi sei, del cor le voci ascolta,
Che d'esser re, benchè fanciul, t'avvisa.
Rendimi intanto i sacri pegni, ond'io
Debbo tra poco usar dinanzi a Serse.
Intorno a te saran per me disposti
Co' pochi greci que' persian fedeli
Alla memoria, e alle ragion materne;
Che i Numi ci serbar, mentre i nemici,
I nostri insidiator tutti periro.
Ci seconda Artabano, e Megabizo,
La città con l'armata . . . . ogni timore
Sgombra dal sen, che ad impedir tumulti
Ed attentati nella reggia, o in Susa
Prevenuti da me veglian gli amici.

Dar.

Dar. No, sento in me novo vigor, mi sembra'
Esser altr' uom, coraggio e ardir mi spira
Quella tomba, cred' io, l' ombra materna ..
M' arrendo a te, tu padre ognor mi sia,
Ma d' Artaserse mio fa,ti sovvenga ....

SCENA II.

Artabano, e detti.

Art. Il re s' appressa, ed ogni cosa è in punto.
Teco all' ultima prova eccomi, amico,
Pronto a sparger se vuoi tutto il mio sangue:
Le regie guardie a' cenni tuoi saranno
Con Megabizo: non temer d' inciampo
Che tutto è in nostra mano, e sul suo trono
Noi faremo tremar Serse medesmo,
Se l' ingiustizia sua giugner potesse
A negar fede a' tuoi veraci sensi,
Ed a frodar del vero erede i dritti.
Io non apparirò fuor che al bisogno,
Poichè la mia presenza odia il tiranno,
Ma sì d' appresso mi terrò in agguato,
Che tutto udendo, e provvedendo a tutto
A' varj casi ognor pronto m' avrai;
Già il crudel esce incontro al suo destino.
Clc. Teco in disparte anche il garzon ritira,
Che innanzi tempo comparir non debbe.

S C E N A III.

con Trono

Serse, Artaserse, Satrapi, seguito, e detti.

Cle. Se nulla, o re, fede al mio dir, se nullo
Rispetto al nome di spartan Legato
Della ragione t'han sin'or convinto;
Tempo è che tolta ogni dubbiezza al vero
T'arrenda. Sparta è tal, che degli inganni,
Come non n'ha mestier, l'uso n'ignora,
E tal son io, ch'ivi null'altro appresi
Fuor che virtude, e lealtà. Ben tosto
Allor che conosciuto appien m'avrai
Non pur fede ottener, ma grazia spero.
Felice me, cui ridonarti è dato
Un già perduto, e per tant'anni pianto
Regal tuo figlio, il tuo Dario... Ma d'onde
Cotesto vien tuo minaccioso aspetto,
Mentre placato ti sperava, e lieto?
Se qualch'ombra, o signor, pur ti rimane...
Sers. Non ombre no, nè vani dubbj ho in mente:
Or or vedrai qual da me fede ottenga
La tua virtù, la lealtà di Sparta.
Io ti conosco assai più che non pensi;
Ma forse me tu non conosci assai.
Tempo è che Serse dal suo lungo sonno
Destisi omai, che i perfidi nemici,
Gli indegni servi, i traditori occulti,
E Persia, e Sparta, e Grecia tutta, e il mondo
Tremi dinanzi a lui, e lo conosca.
Già t'avrei data la mercè dovuta
Per opra sì fedel, ma qui vederne

Tu

Tu dei l'esito in prima, onde più certe
Ne rechi a Sparta, se potrai, novelle.
L'offerto Dario ov'è? La sua presenza
Troppo a quest'atto è necessaria.
Cle. (*a*) Il vedi.
Sers. E' questi aduque il regio erede, a cui
Ceder deve Artaserse e scettro, e regno.
Ei non è più quel tuo creduto figlio,
Ma Dario egli è, che sino ad or lontano
Sparta occultò per solo amor del giusto,
Per fede, e puro zel verso il mio sangue,
E a palesarlo quel momento attese,
In cui m'eleggo un successor nel regno:
A Sparta diasi il degno premio adunque,
Al Legato si dia, cedasi il trono,
E a far più espressa cession solenne,
Presenti i Duci della Persia, e i Grandi
Vieni Artaserse, e su quel solio ascendi.
Cle. Che pensi, o re, qual cambiamento è questo?
Sers. Guardie ... ben tosto i miei pensier saprai?
Passò de' dubbj, e degli inganni il tempo:
Suo tempo or verità chiede, e vendetta.
Sperasti, iniquo, al tuo signor ribelle,
Complice d'Artaban, schiavo di Sparta
Distor non solo il fulmine sospeso
Su l'empio capo de' nimici miei,
Che insidie a macchinar t'han qui condotto,
Ma Persia tutta impunemente, e Serse
Turbar così, che tuo ludibrio io fossi?
Tu dunque e Dario tuo, poichè sì 'l vuoi,
Con Artaban la stessa fine avrete;
Guardie....

Cle.

(a) *Guida fuori Dario.*

Cle. M'uccidi, che lo puoi, ma prima
Leggi, e conosci le mie frodi appieno. (*a*)
Ravvisi tu questa regale insegna,
Che tuo fu dono, e non a ciò serbato?
Questa mano ravvisi, onde sovente
Or gli umil prieghi, or le querele avesti?
Cotali insidie Amestri tua t'invia,
Questi è il tuo Dario, e quel suo servo io sono,
Che l'ho salvato, il perchè, il quando il sai,
Vivi ne son più testimonj in Susa.

Ser.(*b*)Ohimè..„Tradita dal mio sposo io muojo:
„ Dal paterno furor Dario si salvi,
„ E a miglior tempo si presenti al padre;
„ Il regno, e il solio è suo. Fede di lui
„ Faran la benda, e queste note ... Amestri".
O fulmine improvviso, oh me convinto!

SCENA IV.

Megabizo, e detti.

Meg. Sire, in tumulto è la città. Soldati,
Cittadin, plebe, tutti stanno in armi
Assediando la reggia d'ogni intorno,
E minacciando d'atterrar le porte,
Che ratto incontro a' sollevati ho chiuse.
Ripeton alto tra minacce, e grida
Dario sangue d'Amestri, a Dario il trono.
Artabano li guida.

Sers. A questo segno
Oltraggiato mi vedo, ed avvilito?

A tal

(a) *Trae la lettera, e la benda.*
(b) *Aprendo la lettera legge.*

SCENA VI.

Dario solo.

Oh ciel, che vedi in un sol dì quai mali
M'avvolgon qui, tu mi proteggi, e salva.
Sebben perchè non provo io stesso al padre
Mia fede in tal periglio, ah questa spada... (*a*)

SCENA SETTIMA.

Clearco addolorato, e coperto colle mani il volto, e detto.

Dario, ... signor ... figlio di Serse ... appena
Fui sulle soglie ahimè che vidi! ... Il vedi, (*b*)
Qui l'aspettava il suo fatal destino.

SCENA OTTAVA.

Entra Serse ferito, e detti.

Dar. Ahimè che veggio! (*c*)
O padre, o re, qual mano? ....
Ser. (*d*) La man d'Amestri, e degli Dei... compiuti
Sono i miei dubbj con la lor vendetta ....
Ecco la pace, che trovar dovea
In un col figlio mio su questa tomba ...
A questo segno in te Dario ravviso ...

(a) *Sguainandola un poco, e impugnandola in atto di sguainarla.*
(b) *Verso la scena, onde vien Serse.*
(a) *Scendendo dal Trono ad incontrarlo.*
(d) *Appoggiandosi al Mausoleo.*

Ti cedo il solio, e nell'eterna pace
Vado ad unirmi ad Artaserse mio,
Che contro i colpi d'Artaban ribelle
Vittima, ahimè, della paterna colpa
Difendendomi in van cadde trafitto ...
Già vengo meno.

Dar. O padre, o re, ti giuro,
Che innocenti siam noi dell'empio eccesso,
Che da Artabano siam tutti traditi.

SCENA NONA.

Megabizo, detti.

Meg. Sire, i ribelli ogni furor deposto
Confusamente affollansi piangendo
Tutti d'intorno ad Artaserse estinto,
Volean di Dario sostenere i dritti,
Ma non a costo del tuo sangue, ognuno
Giura non aver parte in tal delitto,
Ognun ne chiama alla vendetta, e ognuno
Artabano detesta, ed abbandona;
Egli solo vedendosi smarrito,
E disperato qua, e là s'aggira
Terribile pur anco, e minaccioso;
Gli amici tuoi contro lui fermi, e uniti ...

Cle. Tosto v'accorri, ed io sarò con loro. (*a*)

Dar. Oh padre, ohimè, col sangue mio vorrei
L'amor provarti, e la pietà di figlio.
Deh vivi, e regna, ed Artaserse amato
In me ritroverai.

Sers. Non è più tempo: ...
Cessa, mio figlio; il mio dolor più gravi
Con la tua fè, di cui degno non sono ...
Della morte son degno, e tu il saprai ...

Il

(1) *Parte Megabizo.*

Il momento fatal tanto temuto,
E tante volte in questo dì predetto
E' giunto alfin: d'un parricidio è giunta
La giusta inevitabile vendetta ....
Tua madre è vendicata; io son punito. ...
Tu regna, e apprendi, che v'ha tai delitti,
Che nè notte, nè obblio sottrar non ponno
All'eterna del ciel giustizia ultrice....
Vieni, t'accosta, il genitore abbraccia;
Tu sia miglior, più sia di me felice...
Questa speranza estrema mi consola;
Lieto men vò, se per tua man questi occhi
L'ultima volta sieno chiusi al giorno...
Ah la memoria non odiar del padre,
E quella del fratello ama, ed onora.
Vendica la sua morte....ahimè ti lascio
Alla perfidia d'Artabano esposto,
Di questo sol mi duol....

SCENA X.

Artabano in catene, Megabizo, e detti.

Sers. (*a*) Muojo contento!
Son giusti i Numi... o caro figlio... addio.
Cle. Egli passò. Tu la tua doglia accheta,
Signor, che almeno vendicarlo puoi
Col sangue del suo perfido omicida.
Dar. Ohimè, che appena ho conosciuto il padre,
Ed il fratello, entrambi io perdo, e solo
Misero in vita, e in tanti guai rimango:
Oh

(a) *Guardando verso la Scena.*

Oh Dei, che tutto innanzi agli occhj avete,
Deh vi caglia di me! Fido Clearco,
Co'tuoi consigli il mio dolor sostieni.
Cle. Da giustizia, e pietà comincia il regno,
Vendetta, e tomba da te Serse aspetta.
Dar. Le care spoglie ad onorar n'andiamo,
Ed a placarne insiem l'ombre oltraggiate.
Tra le vittime, e il funebre compianto
Del perfido Artaban si versi il sangue.
Artab. Morrò; ma ti rapii padre, e fratello:
In Grecia spero: ella compir può l'opra
Tutta struggendo l'odiosa stirpe.
Altri il colpo farà, ch'io ti serbava,
E che serbato in van (*a*)... debbo a me stesso.
Regna pur su quel trono a me dovuto,
Ma teco in vece mia sempre, ed al fianco
Persiane insidie, e tradimenti greci
Con Megabizo, e con Clearco avrai. (*b*)
Meg. Io co'tuoi fidi il fei prigione io stesso,
Ed egli di mia fè pegno ti sia.
Cle. Tu sia re giusto, e Grecia insidia invano;
Sparta ti trovi ognor grato, ed amico,
E nella pace, che farai, costante;
T'ami la Persia, e coll'amor de'tuoi
Del par fian vinti i perfidi, e i nemici,
Le trame occulte, ed il furore aperto.
Dar. Facciaulo i Dei, e la placata Amestri
Sul trono, che mi diè, teco mi regga.

Fine del quinto, ed ultimo Atto.

(a) *Trae per ferirsi il pugnale, ed è arrestato.*
(b) *Parte tra le guardie.*

GIONATA

FIGLIO DI SAULE

TRAGEDIA.

ARGOMENTO.

Saule re d' Israello temendo non forse i soldati suoi per l' amor della preda venissero trattenuti dall' inseguire i filistei già vinti, e fuggiaschi, giurò la morte di chiunque, il quale innanzi sera avesse alcuna cosa mangiato. Questo incauto giuramento produsse la celebre disavventura di Gionata, e quell' altrettanto celebre detto: Gustavi paullulum mellis, & ecce morior *Reg. 14. che tutto forma il soggetto della tragedia. Intorno a ciò non fa mestieri dichiarar quelle cose, che prima ignorando lo spettatore ne vien poscia dalla tragedia medesima istrutto con più piacere. Pur nondimeno affinchè questo proemio, che l' uso dimanda, non sembri fatto per nulla, eccovi alcun pensier dell' autore.*

L' azione del Gionata è nel genere delle semplici, e sì lo è, che forse nessuno, o certo pochissimi hanno intrapreso di farne una vera, e compiuta tragedia. E *di vero può far maravi-*

raviglia , che un tanto eroe a tanto infortunio per sì lieve colpa condotto non abbia messo voglia a parecchj poeti di farlo comparir su la scena. Ma questa maraviglia dileguasi, come alcuno si faccia ad esaminare la cosa, e pongasi in animo di trattenere, e di passionare i difficili spettatori per lo corso di cinque atti con un'azione oltre a qualunque altra semplicissima : e perchè tale la storia ce la presenta, e perchè, sacra com'essa è, non istarebbe bene d'aggiungervi quelle finzioni , di che le profane storie talvolta si possono convenevolmente adornare. Ma la bella passione, che in tanta semplicità vi s'incontra, può d'altra parte incoraggire a far del Gionata il soggetto d'una tragedia. Certamente presi a maneggiar di proposito, e a dipingere vivamente i varj affetti , che in tanta sciagura a un tal figlio convengonsi, e ad un tal padre trovar dovrebbono la via del cuore, e dovrebbon commoverlo con quel piacere, che in così fatti poemi è richiesto singolarmente.

Per la venerazion poi, che vuolsi avere a' sacri libri grandissima, *quasi nessuna libertà*

tà si è voluta prender l' autore. I personaggi, che compariscono nel teatro, e gli stessi loro caratteri sono della Scrittura, e solamente o nel verisimile, o nella testimonianza autorevole degl' interpreti il personaggio d'Abiele, e alcune qualità si fondano d' Abinadabbo; il che vuolsi intendere di qualche altra circostanza, che potranno gli spettatori di per se medesimi ravvisare.

PERSONAGGI.

GIONATA.

SAULE.

SAMUELE.

ABNERO.

ABINADABBO.

ABIELE.

La scena è nel palagio reale di Ajalon, città della tribù di Beniamino.

ATTO PRIMO

SCENA PRIMA.

Saule, Abiele.

Sau. QUesto, Abiele, è il dì, che tutta alfine
Vedrà de' filistei spenta la schiatta,
E la memoria, e il nome. Io son già fermo
Quest'oggi di seguir sino all'estremo
Della vittoria il favorevol corso.
Anco poc'ore a riparar le forze
Per lo lungo digiun, per la battaglia,
Per la strage consunte a'miei concedo:
In sul meriggio rivedrammi il sole
Premer colle vittrici aste le spalle
Dell'inimico filisteo, che scampo
Spera fuggendo, ma lo spera invano.
Abi. Così fortuna egual secondi ognora
Il tuo sommo valor, monarca invitto,
Che nel prim'anno del tuo regno, e in questo
Sol giorno hai fatte sì sublimi imprese,
Che qual è nome più famoso oscuri.
Con poca mano, e disarmata hai vinte
Immense schiere, e il tuo possente braccio ...
Sau. Guerrier, non m'adular. Ben so, che nulla
Il mio braccio, e il valor puote al trionfo.
Non io fui quel, che le profane genti
Dispersi, e vinsi, ma colui cui stanno
Pronte su l'ali le vittorie a fianco
L'alto d'Isacco, e di Giacobbe Iddio.
Quel Dio, che me dal pastoral ricetto
Chiamò a regnar sul popol d'Israello,

Ei d'umile pastor d'armenti, e gregge
Trionfator de' filistei m'ha fatto.
Quegli, ch'io non so come, allorchè cinti
Da tant'oste nemica a Gabaa intorno
Stavam qual greggia delle fiere in preda,
Il giovinetto mio figlio trascelse
A incominciar la memoranda impresa,
E femmi re vittorioso, e a un tempo
Più d'ogni padre fortunato, e chiaro.
Ma non ancor del mio diletto figlio
Gionata non hai tu novella? Ancora
Non fe'ritorno? Impaziente io sono
Di rivederlo, e rivedere in lui
La mia gioja, il mio amor, la gloria mia.

Abi. Di lui, Sire, non so, che sol nell'alte
Cime de' monti all'apparir del sole
Col suo fido compagno il vidi, o certo
Lui mi parve veder, che i faticosi
Passi affrettando ai fuggitivi appresso
Era lor sopra con la spada in alto.

Sau. Oh Dio, che il caldo giovenile ardore
Della vittoria trasportar lo puote
Oltra il dovere, ed ai perigli esporlo
Nella vittoria ancor spesso funesti!
Ahi! che improvviso rivoltar la fronte
Può una squadra nemica, e lui già stanco
Senza schermo opportun, senza difesa
A forza superare, e i danni suoi
Tutti nel sangue vendicar d'un solo.
Tosto una banda di guerrieri eletti
Gli sproni appresso, e 'l riconduca a noi.

Abi. Il sommo duce Abnero a noi ne viene,
Egli di questo sarà forse istrutto.

SCE-

SCENA SECONDA.

Abnero, Detti.

Abn. Ho tutti, o Sire, i tuoi comandi empiuti:
Le nostre genti prendono riposo
Securamente, e la diurna fame
Saziano a gara gli avidi soldati.
Gli han tuoi divieti sì tenuti a freno,
Le minaccie di morte, il giuramento,
Ch'alcun, per quant'io n'abbia cerco, in tempo
Della battaglia non osò alle labbra
Cibo appressare. Immensa è poi la preda
Dell'armi, delle spoglie, e de' prigioni.
In somma ....
Sau. Ma di Gionata?
Abn. Or or giunse
Con esso il figlio mio, ma tanta incontro
Turba gli mosse di soldati, come,
L'hanno veduto comparir da lunge,
Ch'egli n'è cinto. Ognun veder lo vuole,
Ognun l'ammira, e gli fa plauso intorno,
Talchè di duce a me sol resta il nome.
Chi ne loda il valor, chi l'aria, e gli atti,
E 'l portamento, altri dimanda, ed altri
Narra la cosa in varj modi. Tutti
Per lui fan voti, e te felice, e lieto
E padre, e re per sì gran figlio appella.
Sau. Grazie ne sieno a te, che un tanto figlio,
Signor, mi desti, e tal lo rendi. Oh almeno,
Oh fosse almeno il ciel placato, e questi
Favor, quest'aura di seconde cose
M'annunziasse il perdon del mio delitto;
Se non per me, per questo figlio io spero,

E per

E per i merti suoi, che la corona
Già vacillante mi si fermi in fronte.
Forse il profeta ad atterrirmi solo
Mi fe' l'alta minaccia. Or ecco il figlio.
Abner, ti torna al campo, e fa che tutte
Si tengan pronte a' cenni miei le squadre
Per inseguire i fuggitivi, e farne
L'ultimo scempio, e tu Abiele il segui,
Che come in pronto il tutto sia m'annunzj.

SCENA TERZA.

Gionata, Abinadabbo, Saule.

Sau. Dunque pur ti vegg'io, diletto figlio,
Salvo non pur, ma glorioso, e prode,
Del fier nemico vincitor, del regno
Difesa, e gloria, di me gioja, e onore.
Lascia, ch'io sfoghi in un paterno amplesso
L'alta letizia, che non cape in seno.

Gio. Ben più d'ogni vittoria, o dolce padre
E mio signor, mi fa superbo, e lieto
Il rivederti, e il riconoscer questi
Segni dell'amor tuo. A te si debbe
Appresso il Dio del cielo ogni mio vanto;
Che quanto io sono, e quanto io feci, appresi
Dalla virtute, e dal paterno esempio.
Poscia nel forte Abinadabbo, o padre,
Un vincitor de' filistei ravvisa,
Un dolce amico, ed un fedel compagno
Indivisibil d'ogni mia fortuna.

Sau. Piacemi, che sì grato anco ti mostri.
A te non men che al padre tuo vedere,
Giovin, farò, che non indarno a noi
Vi stringe il sangue, e più quei rari merti
On-

Onde al mio soglio tanto onor s'aggiunge.
Abin. S'io di servirti, alto monarca, ottenga,
Nè mi diparta dal suo fianco mai
L'invitto figlio tuo, d'altro non curo
Premio qual siasi, e di ciò sol son pago.
Sau. Ma dite, o figli, come in tanto rischio
Porvi voi soli? Come soli un tanto
Terror spirar nel filisteo superbo?
Qual via, qual modo, qual opraste inganno?
Chi consigliovvi, chi guidovvi?
Gio. Iddio;
Che mentre a Gabba impaziente io stava
Al rimirar l'insultator nimico
Predare i campi, e noi qual mandra vile
Schernir dall'alto mi spirò vendetta;
Nè mi tenne il veder le schiere immense,
Qual lungo al mare la minuta sabbia,
Onde di carri, di cavalli, e fanti
Tutte ingombrava il filisteo le spiagge:
Perchè pensava, che quel Dio, che ai nostri
Padri già Madian, e Amalec diè in preda;
Quel, che per mano d'una donna imbelle
Sisara oppresse, e Canaan fe' tristo
Potea non meno in duo garzon del suo
Poter far pompa; quindi al mio fedele
Abinadabbo il mio consiglio aprii:
Abinadabbo, io dissi, Iddio mi sforza
A seguir quel, ch'io penso, e ch'ei m'inspira.
Un desiderio ardente il cor m'invoglia
D'uscire al campo, e far contra i nemici
Un qualche degno, e memorabil fatto;
Tu vedi là come securi insieme
E minacciosi i filistei si stanno,
Noi n'abbiam troppo scorno, ed io son fermo
Di vendicarsi, or in qual modo ascolta.

Se all' accostarci al campo ostil ci grida
D' aspettarlo il nimico, o che a noi venga,
Lasciam l' impresa; Iddio con noi non fora;
Ma se l' udiamo con amari insulti
Noi beffeggiando provocare all' armi,
Andiam sicuri, andiam, che certo vinti
Li vuol quel Dio, che in me ragiona. Allora
Rompeva appena l' ancor dubbio lume
Della prim' alba in ciel: noi tostamente
La via prendemmo verso il monte, appunto
Fra i duo dirupi Sene, e Boses; ambo
Interpicando su l' alpestre fianco
Con piedi e mani alfin giungemmo presso
Alle prime vigilie, e tosto udiamo:
Ecco gli ebrei dalle lor tane usciti,
Su, su, venite .... Superare il vallo,
La spada sguainar, ferire; uccidere
Fu un punto solo; in poco spazio a venti
Morder femmo la terra, allora alquanti
Ch' eran d' intorno da timor compresi
Diersi a fuggir gridando, ai gridi, loro
Sonò la valle, e lo spavento corse
Per tutto il campo; sotto ai nostri colpi
Cadeano intanto i vil nemici, qnali
Sotto la falce al mietitor le biade,
Urli strida terror morte per tutto,
Onde accecati, e da furore invasi
L' un contra l' altro si volgeano il ferro,
E crescevan la strage. Infin ch' io vidi
Apparir lunge, ed ondeggiare all' aria
Le gloriose insegne, onde tu, o padre,
La sconfitta compiesti, e la vittoria.

Sau. No, la vittoria non è ancor compiuta
Sinchè un sol filisteo vivo rimanga;
Il ciel ne vuol l' eccidio estremo, e voi

A ster-

A sterminarli v' apprestate meco
All' appressar della vicina notte
Sinchè la tema l' inimico incalza:
Poi di solenne sacrifizio a Dio
Grati saremo, e d' olocausti eletti,
Al qual per pompa d' Israel più bella
Colla regal famiglia, e colla corte
Sarà presente la reina ancora,
E delle glorie del suo figlio a parte:
A Gabaà già per lei mandai, nè troppo....

SCENA IV.

Abiele, Detti.

Abi. Sire, alle soglie del palagio il cocchio
Regal t' attende, sotto l' armi tutte
Sono ai voleri tuoi pronte le squadre,
Anzi nel volto di ciascun sfavilla
Un bellicoso ardir, che chieder sembra
Novo conflitto, e l' ultima vendetta.
Sau. Dunque n' andiamo, e pria che cada il sole,
De' filistei non resti avanzo in terra.

SCENA V.

Samuele, Detti.

Sam. Ferma, o re, dove vai?
Sau. Alla battaglia.
Sam. Chi 'l consiglia?
Sau. L' ardor de' miei soldati.
Sam. Ma in chi t' affidi?
Sau. Nella mia vittoria
E nel terror del filisteo.

Sam.

Sam. Ma Dio?
Sau. Dio distrutto lo vuol.
Sam. Dunque non anco
Dai passati tuoi casi istrutto sei?
Ancor non sai, che il tuo Signor ti diede
L'oracol santo ognor d'appresso, e l'arca,
E'l sommo sacerdote, e'l suo profeta
Perchè chiaro ti fosse il suo volere
Senza cui ben non si comincia mai,
Nè mai buon fine hań le mortali imprese?
Ahi Saule, Saul?
Sau. Deh Samuele
Non t'adirar, ben mi ricorda ancora
Quanto mi voglia ubbidiente Iddio,
Ma la risposta, ch'io già n'ebbi al primo
Muover dell'armi, e l'incostante ognora
Volger della fortuna aveami addotto,
Sinchè il favor n'avea, di condur tosto
L'incominciata mia vittoria a fine.
Sam. Forse correvi al tuo periglio estremo,
Onde provar se la fortuna, o il caso
E' quel, che l'armi tue seconda. Or vanne,
Com'è de'santi sacerdoti avviso,
All'oracol di Dio, quivi saprai
Qual tu debba sperare oggi successo.
Gionata, meco ti rimani, io deggio
A solo a solo favellarti alquanto.

SCENA VI.

Samuele, Gionata.

Sam. Ben duolmi assai, o principe, o del regno
Speranza un tempo, e mio conforto, e cura
Sin dagli anni tuoi primi, in questo giorno
A te

A te venirne annunziator funesto;
Sebben funesto esser non può l'annunzio,
Che per voler di quel Signor ti reco,
Che i mali ancora in nostro ben rivolge.
Or questo è il tempo, in che alla mente degni
Del tuo sangue real pensier richiami,
E ripigliando i generosi sensi
Onde l'etate giovenile, e tutti
Gli eguali avanzi, il mio parlare ascolta.

Gio. Ma di quai mali apportator ne vieni,
Ch'io debba, o padre, paventar cotanto?

Sam. Sinora, o figlio, innanzi a Dio tu fosti
Delle sue dolci compiacenze obbietto.
La tua religione, il puro zelo,
Gl'innocenti costumi agli occhj suoi
Piacquero sì, che la delizia, e il primo
Onor di tutto ti rendè Israello:
Egli ti scelse per oprar stupendo
Inaudito prodigio, e in fresca etate
D'immense squadre, e di superba gente
Trionfator, e domator ti feo.
Or come in mezzo ai benefizj suoi,
E in questa stessa tua vittoria obblio
Di lui ti prese, e dispiacergli osasti?

Gio. Misero, qual fec'io delitto mai
Onde incontrar del mio Signor lo sdegno?

Sam. Che festi? E come ti svanì di mente
Ciò, che, molt'ore non ha ancor, t'avvenne
Nel trapassar di quell'antica selva
In cui seguivi il filisteo fuggiasco?
Dimmi che festi tu?

Gio. Schietto dirollo.
Mentre pel bosco i filistei seguiva,
Ebbi veduto pel terreno intorno
Scorrer di mele liquidi ruscelli,

Che giù largo scendea dall'alte piante.
Io che sì stanco mi sentia, che appena
Reggere omai più non poteami in piede,
E la vista smarria, stesa la canna
Del fresco mel l'estrema cima intinsi;
Gustailo appena, che mi udii da fianco
Gridar, che fai, da un mio soldato, e allora,
Nè prima mi fu noto il gran divieto,
Che alle sue genti aveva il padre imposto;
Ma che peccai con ciò, che nulla innanzi
Ebbi contezza del real comando,
Ed aver non potea lunge dal campo,
E sempre, com'io fui, da che nel cielo
Questo giorno comparve, insino ad ora
Nell'armi chiuso, e fra i nimici avvolto?

Sam. Sì, ma perchè poi ti lasciasti, o figlio,
Vincer dall'ira sì, che contra il tuo
Re rivolgessi, contra il tuo buon padre,
Querele amare, e i suoi consigli osassi
Arditamente condannar davanti
La soldatesca, e il volgo vil, che troppo
A inferocire, e ad imitarti inchina?

Gio. Questo non nego io già; troppo, è ver, troppo
Seguii l'ardor, che mi s'accese in petto,
E mentre tratto fuor di me medesmo
Dal fervido desio della vittoria
Temei, che questa non venisse meno
Per lo digiuno, onde anelanti, e tarde
Traean le squadre con gran pena il fianco,
Io reo mi feci del paterno oltraggio.
Or lo conosco, che l'insano ardore
Mi lascia in calma, e alla ragion dà loco:
Pur mi conforta, che il delitto mio
In che un fervido zel pur tanta ha parte,
A quel ch'io vidi, al genitore è ascoso,

E'l

E 'l violato giuramento ignora.
Sam. Ma quel, cui nulla è ascoso, e nulla ignora,
Il tutto vide, ed egli a te m' invia,
Perchè del suo voler certo ti faccia:
Ascolta lui: Gionata, dice Dio,
Tu se' vittorioso, ma cotesta
Vittoria tua col tuo fallir macchiasti,
E superando il tuo nemico, a un tempo
Tu malaccorto all' ira tua cedesti.
Dunque della vittoria non godrai,
E mentre ogn' altro per te fia giulivo,
Tu da' tuoi danni, e d' amarezza oppresso
Nel trionfo comun sarai dolente.
A molto non andrà, che del tuo fallo,
E dello sdegno mio senta gli effetti.
Gio. Ma qual del mio Signor fia la vendetta,
E qual la pena all' error mio prescritta?
Sam. Di più non ti so dir, principe. Iddio
Di questo solo messagger mi fece,
Nè più gli piacque discoprirmi, il resto
A se serbollo, e nell' eterna mente
L' impenetrabil suo consiglio ei chiude,
Sinchè, qual suole, a miglior tempo forse
Per lo tuo meglio me ne faccia istrutto.
Ma qual che siasi il suo voler, che certo
Giusto, e pietoso in un medesmo tempo,
E del tuo error men grave fia, tu intanto
Ad ogni evento il forte cor prepara.
Gio. Io che per lui fui valoroso, e prode
Contra i nemici suoi, sarò nón meno
I suoi gastighi a sofferir costante;
Ma perchè assai più della sua vendetta
Lo sdegno suo, e 'l mio fallir mi grava;
Per questo almen tu, padre, Iddio mi placa.
Sam. Non ricuso ciò far, principe, addio.

SCE-

SCENA VII.

Samuele solo.

O di sorte miglior degna virtute!
Deh tu, Signor, che la conosci, e scorgi
Ora dall' alto, se pur anco in mezzo
Alla collera tua pietade ha loco,
Benigno volgi al popol tuo lo sguardo,
E non lasciar, che d' Israello pera
Tanta speranza, e tanta gloria a un tempo.

Fine dell' Atto Primo.

ATTO SECONDO

SCENA PRIMA.

Abnero, Abiele.

Abn. Qui lontan dalla turba, e dal tumulto
Solo ti trassi, e occultamente, amico,
Per teco disfogar l'acerba cura,
E l'aspra doglia, che nel cor mi siede.
Mentre Saule a consultare è inteso
I decreti del cielo, a cercar vengo
All'alma afflitta refrigerio, e pace;
A te però che d'ogni mio pensiero
Sempre a parte chiamai, non fia che il core
Nell'uopo mio maggior tenga nascoso.
Io corro a morte, amico, e se l'affanno,
Ch'entro mi rode, e più sempre s'inaspra,
Non disacerbi, come suoli, e sani,
Cader vedrammi al mio dolore in preda.
Abi. E tu, signor, di me, della mia fede
Ancor tardi ad usar? Deh ti conforta,
E la cagion del tuo dolor mi svela.
S'anco Abiele io son, farò ben tosto
Te d'ogni pena libero, e disgombro,
S'anche la vita altrui, s'anche la mia
Sagrificar per tua salvezza io debba.
Ma qual fia mai questo crudele affanno?
Abn. Il più crudel che in uman core allignì:
Un rabbioso dolore, un fier sospetto,
Un geloso timore . . . In fine, amico,
Son

Son costretto odiar chi pur m'è caro,
Chi mi persegue, e che fuggir non posso,
Che non posso oltraggiar benche m'oltraggi
Insino a farmi di furor satollo.

Abi. Obblii dunque così quanto ad ogni altro
Per la possanza, per lo sangue, e il grado
Nella corte, nel regno, e qui sovrasti?
Ma se ciò sai, di cui paventi, e temi?

Abn. Non rimembrarmi questa gloria, e questi
Inutil fregi miei anzi odiosi,
Onde danno maggior s'aggiunge al danno.
Se il mio nemico della regia stirpe,
Del mio sangue non fosse, e caro infino
A me medesmo, tu ben dì, d'alcuno
A temer non avrei, ma contra a questi
Dimmi, Abiel, chi mi farà difesa?
Infin Gionata è quel, che sì m'offende.

Abi Che dì tu mai?

Abn. Tu vuoi ch'io rinovelli
Disperato dolor che il cor mi preme.
Ben sai, che un tempo di Saul mi dolsi,
E nodrii dentro al core odio, e dispetto,
Quando per lui le mie speranze io vidi
Restar deluse, e la fervente brama
Di cinger la corona d'Israello:
L'ire infiammaro i duri modi, ed aspri,
Ch'ei seco trasse dalla sua capanna,
E più l'alma superba per natura
Non rade volte un suo congiunto offese,
Un condottier d'eserciti, un Abnero.
Pur sai, ch'io tacqui ... Deh perchè dovea
Seco a miei danni congiurare il figlio,
E vincer tutta infin la mia virtute?
Sin da quel dì, che Gionata fu ardito
Col suo piccol drappel di dare assalto

Alle

Alle mura di Gabaa, ed espugnarla,
Sentii nascermi in seno il fiero verme
Che sì mi rode, ed i festosi plausi,
Le lodi de' soldati, e la paterna
Gioja, che in volto di Saule apparve,
Mi crebbe il mal. Che non fec'io meschino
Allor, che non tentai, sicchè in sul primo
Sorger del mio dispetto io lo vincessi?
E forse al fin vinto l'avrei, se questo
Giorno funesto non veniva, in cui
Quanto del mio rival la gloria, e 'l fasto,
In me tanto più crebbe il mio tormento.
Io il vidi io stesso dalle genti mie,
Dalle mie genti d'ogn'intorno cinto
Infra le grida militari, e i viva,
Che ferivano il cielo, altero, e franco
Di me medesmo trionfar, del mio
Depresso onore adorno farsi, e bello;
Tal che tutto l'onor della vittoria,
Tutto il trionfo egli m'usurpa, e toglie:
Ma che dich'io l'onor? Il grado istesso
Giunge a rapirmi, perchè a lui d'appresso
Di duce un'ombra, e un nome vano io sono.
Questa, amico, quest'è l'acuta spina
Che mi sta fissa in mezzo al cor, nè tregua
Mi lascia aver giammai, questa, di cui
Fermato avea di non far cenno, e ancora
Al rimembrarne l'animo rifugge.
Pur s'egli è mio destin, che vinto alfine
Io ne sia, mi sarà conforto almeno
Che tu m'abbia pietade, e mi compianga.

Abi. Non pietà solo, non inutil lai
Da me chiedi, signor, or d'altro è tempo
Che di femminei affetti; e van compianto.
Se teco a parte dell'offese io fui,

Sarò non men della vendetta a parte.
E' noto assai quanti dal dì, ch' io posi
In dispregio alle turbe, ed in ischerno
A tuo favore il novo re, sostenni
Oltraggi, quante ingiurie, quanti torti,
E di mille miei mali un non rammento.
Ma giunta è l'ora forse ... In me confida;
Io saprò del tuo mal tosto sanarti,
Sol che a me lasci il tuo potere in mano:
Nè molto non andrà, che fuor di pena
Sarai tratto per me, ma ti rammenta ...

Abn. T'arresta, anco non sai la più dolente
Parte del crudo affanno. Ho viva ancora
Qualche scintilla dell'amore antico,
Che pur di sue virtudi in cor mi nacque,
E le voci del sangue ancora ascolto;
Anzi il mio figlio ancor mi fa contrasto:
Tu sai ch'entrambi un solo amor congiunge,
Un sol voler, e vincer debbo entrambi.

Abi. Ma pur se tu non vuoi vittima in fine
Cader di te medesmo, e del tuo affanno,
Queste scintille d'importuno amore,
E le voci del sangue a vincer s'hanno,
E que' che il vulgo timido sovente
Rimorsi appella, e son di debil alme
Vane paure, e femminili inganni.
Altrimenti sei qual cervo ferito,
Che l'erbe invano, e i paschi, e l'ombre, e 'l fonte
Cercando vada, se confitta al fianco
Ha la saetta, che a morir lo sforza.

Abn. Ma che far posso, o deggio?

Abi. Ti riposa
Sopra di me. Tentar da prima è d'uopo
Gli animi, e i sensi de' supremi duci,
Che già mal soffron di veder superbo
Gio-

Gionata andar dell' usurpato onore.
Poi con bell'arte, e con accorto modo
Abinadabbo gli torrem dal fianco;
Così contra lui sol ... Ma qui s'appressa
Il tuo nemico, via di qua n'andiamo,
Ove il consiglio mio ti scopra a pieno.

SCENA II.

Gionata solo.

E Abnero ancor mi fugge? Ahi! qual funesto
Destino è il mio? Io vado errando incerto,
Nè alcun ridir mi sa qual dia risposta
L'oracol santo, ond'io risappia omai
Di che sperar, di che temer mi deggia.
Ahimè! di me che fia? Oh in quale stato
Oggi la madre mia vedrammi, e quanto
Da quel diverso, che poc'anzi io fui!

SCENA III.

Gionata, Abinadabbo.

Abin. Alfin ti trovo pur, di te ne giva
In traccia appunto, o mio signore; io sono
Impaziente di saper quai cose
Il profeta ti disse: egli all'aspetto
Nulla di lieto prometteva, e in core
Timor destommi. Risaputo ha forse
Del violato giuramento . . . Ma
Perchè tu altrove ti rivolgi, e nieghi
Al tuo servo fedel non pur risposta,
Ma uno sguardo pur anco?

Gio. Oh troppo fido,
E d'altri, ch'io non son, più degno amico;
Oh Abinadabbo! Il tuo Gionata, quello
Sì caro un tempo, e glorioso amico,
Quel compagno tuo dolce, egli non è
Già più quello d'un tempo. Assai felici
Fummo noi fino ad ora; or è d'entrambi
Ogni gloria caduta; alle vittorie,
Ai trionfi, ch'ognor viderci insieme,
Alla dolcezza degli allegri giorni
Or succede periglio, orrore, e lutto.

Abin. Oh Dio! Ma come? Ahi che crudel ferita
M'apri nel cor, e d'onde mai sì nuovo
Improvviso infortunio, onde? Deh narra.

Gio. Che posso io dirti? Da! profeta santo
Rimproverarmi il mio delitto udii,
E d'oscure, e terribili minacce
Gravarlo sì, che in questo giorno istesso
Tutto temer degg'io. Pur contro a tutto
Io m'era armato di fortezza il petto,
Onde soffrire ogni castigo in pace;
Ma negar non poss'io, che acerba guerra
Mi muove in seno il ripensar, qual pianto
Costar io debba ai genitori amanti,
E quanta doglia a te, diletto amico.
Pur mi conforta, che se meco ai lieti
Tempi felici, e alle vittorie fosti,
Non sarai no del mio periglio a parte.

Abin. Ed hai tu cor di trapassarmi il petto
Con questi detti? Adunque nell'imprese
Di momento, e d'onor teco mi vuoi,
Gionata, sempre, e poscia ne' perigli
Or così mi rifiuti, e te poss'io
Solo lasciare in mezzo alla procella?
A me non diè questi pensieri il sangue,
Nè

Nè questi tu dell'amicizia o santo
Inviolabil nodo. Io cotal saggio
Non t'ho dato di me teco seguendo
Con intrepido cor ogni fortuna.
Questo mio cor è spregiatore anch'egli
D'ogni periglio, e questa vita estima
Per tanto amico degnamente spesa.
Ma pur come puot'egli il giusto, il saggio
Samuel farti così gran delitto
D'un lieve error, ch'ignoravamo entrambi?

Gio. Nol chiamar lieve, poichè a Dio dispiace.

Abin. Come ciò sai?

Gio. Da Samuele istesso,
I cui detti, e pensieri il ciel governa.

Abin. Dunque tu vuoi, che il ciel condanni, e voglia
Punir severamente anco una colpa,
Che pur colpa non è, poichè sol rea
Ne fu la mano, ed innocente il core.
Eh non temere, o se temer pur vuoi,
Che anch'io l'alto profeta onoro, e temo,
Almen l'oracol del Signore attendi,
Che i nostri dubbj, come suol, rischiari.
Ecco appunto Saule, alfin sarai
Pur tu tratto d'inganno; rasserena
Omai la fronte, e me consola, e allegra.

SCENA IV.

Saule, detti.

Gio. Ebben padre, e signor quale n'apporti
Risposta al fine da l'oracol santo?
Noi per udirla qui ci siam ridotti.

Sau. O figlio, o figli, alla battaglia indarno
Noi

Noi ci apprestiamo, i nostri danni antichi
In questo giorno non avran più fine.
Il ciel, che in prima a noi propizio il fece
All'impeto piegar delle nostre armi,
Vuol nella fuga il filisteo sicuro.
Or è contrario a noi. Poichè il profeta
Di chieder ricordommi a Dio consiglio,
Tosto recaimi al santuario, e innanzi
Al tabernacol santo umile, e chino
Chiesi, com'è fra noi rito solenne,
Chiesi al Signor se 'l filisteo dovessi
Nella fuga inseguir, se in grado avea
D'abbandonarlo al nostro ferro in preda.
Stetti tacito, attento, e desioso
L'oracolo aspettando, ond'egli sempre
D'onorar si compiacque i prieghi miei.
Ma qual rimasi allor, che dell'usata
Celeste voce in luogo un alto orrendo
Silenzio tenne la cortina, e l'arca?
Stupii, mi raggricciai, muto divenni,
E il cor compunto sollevando al cielo
Piansi, pregai, e dimandai mercede;
Ma tutto invano. Invano i sacerdoti
Meco unirsi pregando, invan gl'incensi
Fumar d'intorno, e gli olocausti invano
Furon più volte al sacro altare offerti.
Certo sdegnato è Dio. Qualche delitto
S'è commesso tra noi, e il mio divieto
Col giuramento è violato. O figlio
Tu non saresti già . . .

Abin. E come, o sire?
A te Gionata forse unqua s'è mostro
Dispregiatore del voler paterno?
Sempre al suo fianco insino ad ora io fui,
E se fede mi dai, certo ti rendo,

Che

Che di tanto peccato ei non è reo.
Sau. Or sieno lodi al ciel, che almen s'io deggio
Versar del sangue il verserò d'altrui.,
L'amor paterno, che mai sempre teme,
Del figlio in prima dubitar mi fece,
E paventar per lui, nè so qual nuova,
E inusitata mi destò nell'alma
Improvvisa paura. Or pago io sono,
E con sicuro cor strette ricerche
Del colpevol farò, su cui la pena
Dovuta tosto cada, onde si torni,
Sinch'egli è tempo, immantinenti all'armi.
Voi pronti vi tenete. Ecco il profeta.
Per lui mandai poc'anzi, a fin che aperta
Del silenzio divin sia la cagione.

SCENA V.

Samuele Detti.

L'Incauto amore, Abinadabbo, affrena,
Se amaro frutto da cotal radice
Non vuoi cogliere alfin; troppo già troppo
Seguendo il molle, e vano affetto errasti,
Onde al giovin tuo cor doglia, e tormento
Più che non pensi s'apparecchia. Il forte
Animo, o figlio, omai richiama, e spirti
Di questo tempo, e ancor di te più degni.
Tu, Gionata, qual dianzi io ti conobbi
Ti serba ognor, ed a qual uopo t'abbia
Così a serbar conoscerai tra poco.
Ambo n'andate innanzi a Dio frattanto,
Onde ogni forza, ogni virtù discende,
E me qui solo con Saul lasciate.

SCENA VI.

Saule, Samuele.

Sau. O Padre, o Samuele, or di consiglio,
E di conforto, ch'io n'ho duopo, all'alma
Combattuta mi sii largo, e cortese.
Un non so quale orror sento le vene
Cercarmi, e il cor. Questo divin silenzio
Inusitato mi spaventa, e un certo
Presentimento d'infelice caso
Mi desta in petto. Io son quasi pentito
Del giuramento, onde chiunque osasse
Disubbidirmi, minacciai di morte.
Forse il divieto, e il giuramento in grado
Iddio non ebbe? O pur così gli piacque,
Che il trasgressor voglia punito, e l'ira,
Che or ci palesa, allor deponga, e calmi?
Ma se ciò fia, tristo colui, ch'è reo
Di tal delitto. Io giuro al grande Iddio
Salvator d'Israel, che s'anco ei fosse
Gionata stesso, sarà tratto a morte;
Sebben non ho di che temer di lui,
Che Abinadabbo, e più la sua virtute
Dell'innocenza sua certo mi fanno;
Ma chicch'egli si sia, di nuovo io giuro...
Sam. Ai giuramenti omai pon modo, e freno:
Troppo giurasti ancor quando il soverchio,
E malaccorto ardor della vittoria
Chi si cibava a maledir t'addusse;
Che le vite de' tuoi, e l'innocente
Sangue, e forse il più puro non dovevi
Per sì lieve cagion porre a tal rischio.
Iddio a tuo costo ti vuol fare istrutto
A non

A non seguir sì follemente il cieco,
E temerario ardor; che ai giuramenti
Spinger ti suole, e che al regal tuo stato
Mal si convien; poichè de' tuoi la vita
E' a Dio dinanzi preziosa, e sacra.
Però sappi, ch'è irato: a' preghi tuoi
L'oracolo di Dio nega risposta,
Perchè il giurato tuo divieto incauto
Un innocente nell'errore ha tratto.
Tu lo discopri, e 'l giuramento adempi:
Così fia d'ambi vendicato Iddio,
E tu risposta allor n'avrai.

Sau. Chi fia
Il colpevole, o padre? Abinadabbo
Forse, cui grave, e minaccioso in atto
Rampognasti poc'anzi? Ei fora meglio
Tosto saperlo, onde il nemico ancora
Fuggiasco, e oppresso dal terror s'insegua.
Tu, che lo puoi, ne lo disvela.

Sam. Iddio
Di ciò mi fa divieto. E' suo volere
Che l'antico costume in ciò si segua,
E dall'urna ministra delle sorti
Il reo si tragga nell'aperta luce.
Ma ti sovvenga, che le sorti, e l'urna,
Non la fortuna, e non il caso incerto,
Ma il consiglio di Dio governa, e regge,
Sicchè la mano riconosca d'onde,
Qual ch'ella sia, verrà l'alta sentenza.

Sau. Per te stesso, o profeta, il suo comando
Empiuto sia, tu il popolo raguna,
Tu all'opra intendi, e in questo loco istesso
Dell'evento m'invia tosto l'avviso.
Io frattanto n'andrò davanti l'arca
Ad implorar dal ciel pietate, e lume.

Me-

Meco saranno i sacerdoti, e 'l sacro
Stuol de' ministri, che hanno l'arca in cura;
Anzi farò che in questa parte, e in quella
Sieno disposti, ed a pregar raccolti
Tutti di Levi i giovanetti figli,
Che nell'albergo del Signor si stanno
Del santuario suo crescendo all'ombra.
Iddio talor dell'ira sua nel mezzo
Dall'umile pregar degli innocenti
Più volontieri disarmar si lascia.

Fine dell' Atto Secondo.

CORO PRIMO

Di piccioli Leviti.

O di Levi gentil giovin drappello,
O speme d'Israello
Di che temi? ove sei?
Odi gl'inviti miei:
Se in ciel s' udranno i nostri preghi ardenti,
Su le penne de' venti
Scenderà del Signor pronta, e veloce
La desiata voce.

Deh s'intenda, omai s'intenda
L'alt' oracolo divino,
E ne' nostri cor discenda,
Come suol nel bel mattino
La gentil rugiada eletta
Distillar su l'arsa erbetta.

Verdi valli ognor feconde,
Fortunato, e fertil piano,
Care al ciel dilette sponde
Dell'antico mio Giordano,
Quando mai da voi, deh quando
Se n' andranno gli empj in bando?

O Signor le stelle ardenti
Fanno in ciel di te parole,
Di te per le vie lucenti
Parla ognor l'aurora, e il sole;
L'aquilone, e la procella
Di te all'onda, e al mar favella.
Deh s'intenda ec.

AT-

ATTO TERZO

SCENA PRIMA.

Saule, Abiele.

Sau. PResso è il fatal momento, in cui l'annunzio
Qui mi verrà della sentenza acerba.
Oh come stranamente un freddo gelo
Mi corre dentro l'ossa, e via più sempre
Trema, e palpita il cor, nè so per cui!
Sebbene a che vincer mi lascio ancora
Da un van timor d'immaginato danno,
Se Gionata è pur salvo. ed innocente?
Eh muoja il reo, che per la morte altrui
Tanto affanno ad un re mal si conviene.
Abi. Eccoti Abnero, che l'annunzio arreca.

SCENA II.

Abnero, detti.

Sau. E ben, che porti, Abnero?
Abn. Samuele
A te, sire, m'invia, ma di tal nuova
Apportator, che mio mal grado io vengo.
Sau. Oh ciel? Che sarà mai?
Abn. Poichè nell'urna
Ebbe i nomi riposti, onde la sorte
Infra l'armata, e la regal famiglia
Deciso avrebbe, al ciel gli occhi levando
Pregò il profeta, che il voler divino
Fos-

Fosse a conforto d'Israello aperto.
Stavano attenri, timidi, e tremanti
Gli animi; e il vulgo; allor la sacra mano
All'urna ei stese, e fuor ne trasse, oh cielo!
Del re il nome, e di Gionata. Un terrore,
Una doglia, un pallor si sparse a un tratto
Sopra ogni fronte. Samuel di novo
Tra 'l padre, e il figlio a giudicar s'accinse.
Ed ecco .... Io nol dirò, ma tu non fosti
Quel che le sorti condannaro, e l'urna.

Sau. Gionata dunque? Oh Dio!

Abn. Sopra di lui
Cadde la sorte, che a morir lo danna.

Sau. Intesi, Abnero, intesi. Al resto io debbo
Pensar con agio. Tu frattanto un fido
E presto messagger tosto n'invia
Alla reina incontro, e un mio le rechi
Comandamento espresso, che rimanga,
E ch'oggi più sagrificar non lice;
Il rimanente egli nasconda, e taccia.
Così libero a me fia quel consiglio
Seguir, che più convien, vanne, e ciò adempi.

SCENA III.

Saule, Abiele.

Sau. Ahi sciagura crudel! Dunque così
D'uno in un altro abisso mi travolgi,
E così mi deludi, e mi confondi?
Questa è la mia vittoria, e qui dovea
Lo sperato trionfo addurmi al fine?
Oh patria! oh Israello! a questo prezzo
Dunque tuo re m'hai fatto? Or che mi cale
Di scettro, e regno, se mi togli un figlio?

Ren-

Rendimi il figlio, e tienti scettro, e regno...
Perchè mi scelse infra mill'altri il cielo
Al periglioso sconosciuto incarco,
E un cor paterno mi lasciò nel petto?
E se la forza de' vulgari affanni
Sntir doveva, perchè re mi fece? ....
Ecco dove mirar l'aspre minacce
Dell'irato profeta .... Ecco la pena
Inaspettata del delitto mio:
Sebben qual può sì grave esser delitto,
Di cui questa non sia pena più grave? .....
Perdona, o ciel, perchè de' tuoi rigori
Un paterno dolor parla, e si lagna ....
Già ben non so quel ch'io mi pensi, o dica ....
Almen potessi al mio dolore il freno
Libero abbandonar nel mio disastro.
Ma perchè io sia misero appien, quest'anco,
Questa importuna mia grandezza il vieta.

Abi. Anzi, o mio re, poichè siam soli, è tempo
Di lasciar tutto al lagrimare il corso.
Sospira, e piangi a tuo talento, io sono
A te compagno nel dolor, nel pianto.
Così l'amore appagherai, così
La tua grandezza, e la tua gloria insieme,
Che la morte da te chieggon del figlio,
Salvo avran poscia tutto il lor diritto.

San. Tu pensi dunque, che non v'abbia scampo,
Nè Gionata sottrar possa da morte?

Abi. Pur troppo, o re, che manifesto io veggo,
Che il ciel crudele, e dispietato ognora
Ti perseguita, e insulta, e non fia mai
Se non col sangue tuo satollo, e pago.

Sau. Ohimè!

Abi. Ma, o re, se i tuoi sospiri intendo,
Invan tu tenti di salvarlo. Hai contro
Un

Un troppo formidabile nemico.
Sperar puoi tu, che Samuel si taccia,
E il cielo, e se soffra apparir bugiardo
Senza accusar te stesso? Tu pur sai
Quanto egli è fier, che della sua fierezza
Vuol sempre a parte il cielo, e che per nulla
La corte, e il campo di querele assorda.
Sau. Taci, Abiele, e se doglioso io sono,
Sia la mia doglia almen doglia innocente.
Non già del ciel, nè del profeta io temo,
Che quantunque severi, ambo son giusti,
Di me medesmo io temo, anzi già sento
Destarsi in questo cor duo tai nemici,
Che non so, come alla lor forza oppormi.
Se padre io son, re sono ancora, e quindi
Se amor m'intenerisce, e mi ritira,
Quinci il regale onor m'invita, e sprona
Ad impugnare il ferro parricida.
Ahi che guerra crudel! già più non reggo;
Convien che meco io mi consigli. Andiamo
Che muover di leggieri a questa volta
Gionata puote, che non sa qual fine
Abbian le sorti, ed il giudizio avuto.
Troppo mi fora un tal incontro amaro,
Nè frenar mi saprei. Tu vanne intanto,
E con Abnero d'esplorar t'adopra
Le voci, e i sensi, che sul caso acerbo
Van tra le schiere; ed a me tosto entrambi
Vi rendete; io n'andrò... Deh che vegg'io?
Ohimè fuggiam...

SCE-

SCENA IV.

Saule, Gionata.

Gio. Perchè, padre, mi fuggi?
Padre, t'arresta, al tuo Gionata ancora
Neghi un paterno tuo guardo pietoso?
Dunque ancor tanto del divin silenzio
Affanno prendi, e non è ver che Iddio
Tosto di dubbio, come udii, trarranne?
Dall'arca, ov'io pur nel pregai, mi vengo.

Sau. (Oh Dio! egli l'ignora.)

Gio. E ancor non degni
Del paterno sembiante il figlio tuo?
Nè mi favelli?

Sau. (Ahi senza voce io fossi!)

Gio. Deh frena un dolor tanto. Iddio è pietoso,
No, non temer: l'oracolo ben tosto
Darà risposta.

Sau. Meglio fia, ch'ei taccia.

Gio. Ma il tuo dolor non scemerà, s'ei tace.

Sau. Più tosto dì, che crescerà, se parla.

Gio. Dunque impuniti i tuoi nemici andranno?

Sau. A noi funesta sol fia la vittoria.

Gio. Come? Nè pur vuoi dunque il sagrifizio
Più celebrar nella vicina notte?

Sau. Deh non parlar di sagrifizio, o figlio!

Gio. Dunque di quello non mi vuoi tu a parte?

Sau. Ahi troppo ci sarai!

Gio. Quai volgi enigmi?

Sau. (Io parlo, o taccio?) Oh Gionata, o mio figlio ...

Gio. Segui, e dichiara alfin.

Sau. Non posso, addio.
Gio. Deh ferma, o padre, e non mi lascia in tanto
Crudele ambascia, per l'amor paterno (*a*)
Ten priego, per la mia diletta madre,
Per quella, ch'io per te sempre nodrii,
Riverenza, ed amor, parla, e palesa.
Sau. Gionata, sorgi. Da me pur fia meglio
Infin, che non d'altrui tu lo risappia:
Dunque il successo ignori, o figlio?
Gio. Io nulla
Padre non so, che quinci dipartito
Innanzi a Dio, come il profeta impose,
Con esso andai l'amico, insin che novo
Romor nel campo udito Abinadabbo
A discoprirne la cagion spedii,
Ed io qua venni intanto.
Sau. O figlio mio!
Oh non più figlio: è congiurato il cielo
Ai nostri danni, e in te punita ei vuole
La colpa, ahimè! di cui sol reo son io;
Così le sorti han giudicato, e l'urna.
Gio. Qual pena debbo sostener?
Sau. Ah figlio
Come a te sopravviver potrò mai?
Gio. Dunque la morte?
Sau. Oh mio Gionata, ignoro
Per qual destino il ciel crucciato vuole
Te condannato, ma te pur condanna
In questo giorno.
Gio. E qual sì grave colpa?
Sau. Anz'io da te del tuo delitto io chieggo;
Fi-

a) *S'inginocchia.*

Figlio che festi mai?

Gio. Ohimè! che m'era
Il tuo divieto, e il giuramento ignoto,
Onde inseguendo i filistei nel bosco
Da lunga inedia, e languidezza oppresso
Due stille sol di colto mel gustai,
Ecco il mio fallo; e per sì poco io muojo?

SCENA V.

Abinadabbo, Detti.

Abin. E Fia pur ver ciò che nel campo intesi?
Che il tuo figlio, mio re, che te, mio caro
Gionata, a morte condannar le sorti?

Gio. Troppo egli è vero, amico.

Sau. Oh Abinadabbo!
Ecco a qual fine, a qual misero fine
Il tuo mal consigliato amor n'addusse.
Il tuo mentir mi fe' giurar di novo
Del colpevol la morte, e via più stretto
M'ha del legame, che discior vorrei.

Abin. E come, o re? Nè io mentii, nè novo
Nodo ti stringe a divenire ingiusto,
Che certo ingiusta la sentenza fora
Onde dannar volessi un innocente.
Gionata non è reo, che Iddio riguarda,
Giustissimo, ch'egli è la mente, e il core.
Onde l'umano adoperar misura.

Sau. Volontieri ti scuso, e vorrei anco
Esser da queste tue ragion convinto.
Ma troppo me l'esperienza istrusse
A temer del Signor l'ira, e lo sdegno.
Oh non avessi io mai giurato, e mai
Cotal divieto non avessi imposto!

Pur-

Pur se ancor qualche speme, e qualche scampo
All' innocenza rimanesse aperto,
Figli, il profeta a interrogar n'andate,
E ad espugnarlo se possibil fia.
Poscia ei ne venga a me del suo consiglio
A farmi accorto, e del voler del cielo.
Ecco i miei fidi ... Va ... prega ... chi sa?

SCENA VI.

Saule, Abnero, Abiele.

Abn. Già lunge, o sire, dalle nostre tende
E' il messagger, che alla reina incontro
Su presto corridor mosse sì tosto,
Che tu il comando me ne desti.

Sau. Almeno,
Se pure è scritto in ciel, che il figlio pera,
Io dovrò sol pugnar contra me stesso.
Troppo, ohimè! troppo fora alla materna
Pietade, al pianto, ed al furor far guerra.
Ma tu, Abiel, quai discopristi affetti,
Quai nel popol pensier? Se alla clemenza
Inchinassi, e al perdon, credi tu forse,
Che rumor ne sorgesse, oppur del mio
Cor, del paterno affetto entrano a parte?

Abi. Indarno, o sire, al vulgo vil t'affidi,
Che più dell' onde mobile, e incostante
Ad ogni vento trasportar si lascia.
Sebben parea, che l'improvviso caso
Di Gionata pietade avesse desta,
E tumulto, e terror sparso per tutto
N'era al principio, or che sedati alquanto
Gli animi sono, e all' util lor rivolti,

Nul-

Nullo pensier di lui par che gli punga;
Anzi per voglia della ricca preda,
Che perseguendo il filisteo si spera,
S'ode un bisbiglio, un querulo rumore
Correndo gir tra l'inquieta turba,
Cui par che troppo la fatal sentenza
A cader sopra il reo lenta ne venga.

Sau. Ahi! gente iniqua, che sì tosto obblia
Quanto debba a colui, che sol principio
Fu d'ogni lor vittoria, e senza cui
Saria pur anco sotto Gabaa oppressa
Dal vil timor, che impallidir la fea.
Ma se gl'ingrati il benefizio, e i merti
Sprezzan così del figlio mio, mia cura
Sarà l'averli in altrettanto pregio,
Quanto prezzati men sono d'altrui.
Il sol paterno amor poco potea
Per sua salvezza, ma irritato, e punto
Da così nera sconoscenza, e folle
Sarà men lento a ritardar quel colpo,
Che il vulgo insano d'affrettar si pensa.
Abnero . . .

Abn. Sire.

Sau. Ma che far pens'io?
Io potrò forse quel, che in cielo è fisso,
Impedir mai? Misero! a quai contrasti
Dei prepararti, ed a che guerra acerba?
Qual vittima a lui neghi? I sacerdoti,
Le squadre, e l'inflessibile profeta
La chiede, e vuole, e più che tutti insieme,
La grandezzza real la vuole, e chiede.
Ed io, che re degli altri son, sarei
Meno che ogn'altro generoso, e forte?
Come potrò colla corona in fronte

Al

Al pòpolo mostrarmi, a cui non seppi
Dar questo dì reale animo esempio?
Chi presterammi omaggio? Or ceda il sangue,
Ceda l'amore alla grandezza mia;
Gionata muoja, se dal ciel si vuole;
Io mostrerò, che non indarno Iddio
A regger scettro, ed a portar corona
D'infra tutto Israel me solo elesse.
Muoja .... Ma sento risvegliarsi ancora
Altri nemici, e non men forti in petto.
Dunque potrò padre inumano, e crudo
Un innocente, e virtuoso figlio
Per sì lieve cagion dannare a morte?
E poi chi sostener, chi far contrasto
Può ad una donna, ad una madre amante?
Oh Dio! che l'alma da contrarii affetti
Or quinci, or quindi risospinta ondeggia,
E pace aver non sa! Miei fidi, è d'uopo
Che di render procuri al cor la calma,
E per me solo meditando io vada
Qual prender deggia, o rifiutar consiglio.
Abnero, a me con Samuel ti rendi
Quinci a non molto. Nella vostra fede
Ripongo, amici, le mie cure intanto.

SCENA VII.

Abnero, Abiele.

Abi. Ecco omai tutto al voler nostro arride.
I tuoi nemici istessi ecco in tua mano
Metton quell'arme, onde sien vinti, e domi.

Il

Il ciel medesmo, che dal vulgo sciocco
Gli umani casi temperar si crede,
In tuo favor è dichiarato, e quelle
Insidie, che a fatica, e con periglio
Condotto avrian la nostra impresa a fine,
Esso seconda, e a compimento adduce.
Or trionfa, signor, che a morte vedi
Condotto infine il tuo nemico, or godi
Che la tua gloria, ed il supremo onore
Senza rival ti godrai tutto in pace.
Sì godi, e pensa .... Ma ti vegg'io pure
Con mesta fronte, e di dolor coperta?
Temi tu forse, ch'egli scampo trovi
Dalla mortal sentenza?

Abn. Anzi ch'io temo
E raccapriccio al ripensare, amico,
Ch'ella s'adempie. Ahimè! goder non posso
Nè so della sua morte, e tutta io sento
Di non so quale orror l'alma turbarsi.
Non anco avvezzo ai gran delitti io sono,
Nè di tanto furor m'empie il mio sdegno,
Che senza doglia, anzi con gioja io miri
Saul tradito, ed il mio sangue sparso.
Come poss'io sì generoso, e forte
Garzon reale, ed innocente in preda
Abbandonar di cruda morte ingiusta?
Come del figlio sostener la doglia,
La virtute, l'amor, la fede, il pianto?
Ah la crudel mia gelosia piuttosto
Io vincerò con ogni sforzo, o almeno
Se dal dolor, se dal furore oppresso
E vinto, e morto io son, morrò innocente.

Abi. Ti muori adunque, poichè sì ti piace,
Signor, la morte, io non resisto; vanne,
Tra l'ombre va deriso, e invendicato;

La-

Lascia pur la vittoria al tuo nemico;
Egli trionfi, e dall'amor paterno,
Che tanto già per sua salvezza è ardente,
Sia ritolto al destin, che lo condanna.
Egli di gloria ognor n'andrà più adorno,
Egli il comando, ed il favor godrassi
Dell'armata, del regno, e della corte;
Per lui saranno i trionfali onori,
E le vittorie, e i plausi, e più feroce,
E più superbo andrà dopo il periglio;
Mentre negletto, e dispregiato, e solo
In braccio al tuo dolor tu ti starai,
Ed il suo fasto col tuo van cordoglio,
Colla tua morte renderai contento.
Io rimarrommi al suo furore esposto,
O non curato giacerò nel vulgo
Degl'ignobil soldati, io che sperava
Di giunger teco a sì diversa meta;
Ma non io sosterrò cotanta infamia,
Saprò ben io o vendicarmi, o almeno
Mercè di questa man, di questo ferro
Incontrar morte più onorata, e chiara.
Questa fia la mercè, che alla mia fede,
E a lunghi miei servigj era serbata.

Abn. Oh Abiele! ma chi può sanarmi
Del rimorso crudel, che mi divora?
E come senza calpestare i dritti
Della natura, e l'innocenza, e il sangue,
Alla sua morte consentir poss'io?

Abi. Sì, che le sorti l'han dannato indarno,
Ed il possente Samuele, e il campo
Contra di lui per me commosso, a morte
Lo ritorrà, poichè tu n'hai pietade.

Abn. Ti placa, amico, e al mio dolor perdona;
Sol che tu cosa mi consigli, e imponga,

Cui

Cui la natura non ripugni, e il sangue,
Tutt'io farò, che della gloria mia,
E della vita ancor mi cale.
Abi. E quando
Autor ti fui di parricidio, ed opra
Così crudel, che la natura offenda?
Che altro fa d'uopo omai, se non il corso
Delle cose seguir, che per se stesso
Libero ti farà del tuo nemico?
Non vedi tu come Saule è astretto
Di condannare a certa morte il figlio?
Abn. Ma s'ei pur ceda, e per amor sia volto
A liberarlo, che far deggio allora?
Come all'interna mia pugna proveggo?
Abi. Non temer, che in Saul gran forza ognora
Ebbe amor di regnare, amor di gloria,
E poi la cupidigia de' soldati,
L'autorità di Samuele, e infine
La lontananza della madre insieme
Cospiran contro lui. Pur s'egli avvenga
Che 'l re resista, il mio consiglio abbraccia.
Ei, come udisti, qui ti vuol fra poco
Con Samuel, s'io ben m'avviso, ei certo
D'ambi il consiglio chiederà, tu allora
Alla tua vita, all'onor tuo provvedi.
Con arte, e con ragion lo persuadi
Di rendere alle leggi il lor diritto;
Gli rammenta l'onor, che quindi a lui,
Ed al suo regno ne verrà, timore
Del ribellante esercito gl'infondi,
E la religion del giuramento,
Le sorti, la salute d'Israello,
E il divino volere anco ricorda.
Ma sì che nulla dalle tue parole
L'accorto vecchio Samuel non possa

Il tuo pensiero discoprir, che forse
Tutto il nostro adoprar n'andrebbe a vuoto.
D'Abinadabbo non temer, che tosto
Il pianto asciugherà, quando nel grado
Sottentrerà del suo perduto amico.
Il giovanile amor dura qual suole
Neve recente, che dilegua appena
Di novella fortuna il primo raggio,
Ed il primo calor giunge a toccarla.
Abn. Andianne. Oh ciel! di tutto io temo, e parmi
Qui non esser sicuro, tu pur segui
De' tuoi consigli a farmi istrutto, ond' io
Di questi armato, o 'l mio nemico opprima,
O se perir dovrò, pera da forte.

Fine dell' Atto Terzo.

ATTO QUARTO

SCENA PRIMA.

Saule, Samuele, Abnero.

Sau. Da sì varj pensier, da tanto opposte
Cure, ed affetti combattuto io sono,
Che della mente, e del mio cuore invano
Richiamo i sensi, ed il vigore antico.
Io debbo un figlio il più diletto, e caro,
Il più felice, e glorioso, e prode,
Un figlio ver me tanto umile, e pio
Quanto contro a' nemici ardito, e forte,
Io 'l debbo, e per un mio divieto incauto,
Per un mio vano giuramento, il debbo
Barbaramente condannare a morte.
Ma contro questa sì crudel sentenza
Gridano l'amor mio, la sua virtude,
Anzi di mezzo al suo periglio istesso,
Poichè ignorando il mio divieto infranse,
La sua innocenza a disarmarmi sorge.
Quinci il regale onor, la mia grandezza,
Quindi l'amor combatte, e la virtude.
Io sono in mezzo alla crudel procella
Senza che raggio di fedel consiglio
Mi si discopra, e mi conduca in salvo.
Deh voi però che del mio soglio il primo
Sostegno siete, e mie fidate scorte,
Se giammai di Saul vi calse, e cale,
Voi mi reggete questa volta in tanto
Acerbo affanno, e la secura via
Voi m'additate, sicchè l'alma incerta
Dal paterno dolor vinta non ceda.

Sam.

Sam. Abnero parli, io farò noto appresso
Quel che mi spira d'opportuno il cielo.

Abn. Sire, ben io vorrei qualche conforto
Al tuo stato recar, che teco io sono
Del tuo periglio, e del tuo danno a parte.
L'amor del figlio mio, del sangue i nodi
A Gionata mi stringono, e a te stesso;
Ma d'ogni parte riguardando io veggo
Chiusa ogni via allo scampo. A tutti è noto
L'esito delle sorti, e a tutti sembra
Chiaro il voler del cielo, e inevitabile
Di Gionata la morte; e s'anco ascoso
Al popol fosse, come al ciel sottrarlo
Che così manifesto lo condanna?
Dunque, o re, confortar sol ti poss'io
A vincer di natura, e di pietate
La dura pugna, ed a più degni affetti
Degni di tua giustizia, e del reale
Tuo grado degni il forte petto aprire.

Sau. Oh quanto, Abnero, agevolmente puoi
Magnanimo mostrarti, e generoso
D'ogni periglio, e d'ogni mal sicuro.
Ma se il tuo figlio Abinadabbo avessi
Tu pure a rimirar in fresca etade
Delle funeree bende il capo avvolto,
Il collo ignudo sotto il ferro alzato,
Non così forse intrepido, e costante
Noi ti vedremmo, ma rivolto in pianto
Il tuo franco parlar correr fremendo
Ad afferrar del sacerdote il braccio.

Abn. Anch'io son padre, o re, son padre amante.
Io la tua doglia, ed il tuo pianto approvo,
Teco a versarne son disposto anch'io.
Ma se ad un uom nodrito in mezzo all'armi
Un libero parlare si concede,

Li-

Libero parlerò. Sire, s'io fossi
Re su tutto Israel stato trascelto,
E la gloria d'un regno, e la salute
A me tra mille avesse il ciel commessa,
E se dovessi ad Israel d'un figlio
Sagrificar, e alla sua gloria i giorni,
Forse il paterno amor vincer saprei;
Forse la cura del mio nome, e quella
Del popol mio tanta in me forza avria,
Che la natura fremerebbe indarno.
Io crederei che un'immortal vittoria,
Un regno salvo, una secura pace,
Un nome eterno, una divina impresa,
Una virtù real ben si potrebbe
Di poco sangue comperare a prezzo.

Sau. Le genti incirconcise, e le battaglie
Han fatto fede, e la faranno ancora,
Che per lo popol mio, per la mia gloria
Non son cotanto del mio sangue avaro.
Ma la virtù, ma l'innocenza, e i dritti
Di natura, e di sangue ancora onoro.
Per vano fasto, e per furor non debbo
Esser barbaro padre, e re crudele.

Abn. Anzi re glorioso, e padre invitto
Questo magnanim'atto ti farebbe.
Mira, signor, come in te solo intesi
Han gli occhj tutte d'Israel le genti
Per veder se tu sappia i molli affetti
Vincer così come i nemici hai fatto.
Mira l'onor, che da sì nobil opra
A te verrà, mira coperti i campi
Delle tue squadre vincitrici, il fiero
Nemico oppresso, ed il suo seme estinto;
Le sue messi, i tesor, le torri, i templi,
Gli Dii profani, e le città superbe

Ac-

Accaron, Gette, e Sìceleggo in fiamme.
Vedi Israello trionfante, e l'arca
Tra i lieti canti de' leviti, e gl'inni
La terra ostile passeggiar sicura,
E trionfar di chi insultolla un giorno.
Mira infin la tua fama, onde ai remoti
Tempi futuri celebrato andrai
Vendicator del popolo di Dio.

Sau. Quanto mi vanti, Abner, non val la vita
D'un Gionata, d'un figlio, ogni grandezza
A sì gran costo guadagnata è nulla,
Se il figlio mio non salvo, il tutto io perdo.

Abn. Ma come omai salvarlo? Il regno, o sire,
L'armata, il ciel da te lo chiede, e vuole.
Qual contro tanta forza argin porrai?
Speme, ed ardor già il popol tutto invase
Di veder spenti gli avversarj antichi
Per tai vittorie, e se sicuro, e lieto.
Il feroce soldato impaziente
Di dissetarsi del nemico sangue,
E compir la terribile vendetta
Altro non chiede, che conflitto, e strage.
Chi sa fin dove un forsennato ardore
Condur la fiera soldatesca puote
Della vittima sua frodata, e priva?
Diran, signor, che tu pur fosti il solo
Che alla patria, alle spose, ai cari figli
Rapiti gli hai, e sotto l'arme addotti
L'impeto a sc [illegible]ner de' filistei
Sol da Gionata offesi, e provocati;
E che quando [illegible] te, per lui la vita
Posero a rischio, ed in obblio le case,
Che vendicati voi, domi i nemici
Della vittoria, e degli stenti sono
Presso a cogliere il frutto, il sol Saule

Fa

Fa lor più assai de' filistei contrasto,
E per tanto che han sparso essi per lui
Del proprio sangue ei lor nega due stille.
Ma che dirò se del voler di Dio ...
Sam. Taci, Abnero, e non por la lingua in cielo,
Io del voler di Dio render ragione
Saprò meglio di te, tu ne faresti
Così mal uso, come d'altro hai fatto.
Sovvenir ti dovria, che tal t'ascolta,
Cui Dio talor della sua luce accende
A discoprir delle parole infinte
Il vero senso sin del cuor nel fondo.
Ma se pur questo obblii, ripensa almeno
Che al re dinanzi e a Samuel tu parli,
A quei cui sempre la giustizia, e il retto
Piacquer così, come d'un'alma infida
Il maligno adoprar ebbe in orrore.
Abner, la cieca passion raffrena,
Onde il veneno a te sol fia funesto.
Non parlerò più chiaro, e non è d'uopo
Che altri m'intenda, poichè tu m'intendi.
A te, Saul, non è mestier, ch'io faccia
Di me risovvenir, tu sai, che insino
Dal dì, che il freno della gente ebrea
Nelle tue man riposi, i miei consigli
E l'opre ognor furo a tuo pro rivolte.
Tu sai, che nulla ambizion di regno,
Nulla invidia, e livor, nullo interesse
Mi fe' dal dritto mai torcere i passi.
Quanto parlai la ragion sola e il giusto,
O il volere del cielo in cuor mi pose;
Con queste scorte a consigliarti or vengo.
Tanto, o re, del tuo duol sento pietade,
Quanto i merti di Gionata, e la rara
Sua virtute il suo mal rendonmi acerbo.
Ma

Ma tu stesso del figlio hai la condanna
Con iterato, e sacro giuramento
Inevitabil fatta: egli pur troppo
Di qualche colpa non è affatto immune
Dio reggitor dell'urna, e delle sorti
Reo del suo sdegno il manifesta, e scopre.
Per ogni parte ch'io rivolga il guardo,
La tua sciagura, e la sua morte incontro.
Pensa però che de' passati errori
Con ciò vuol Dio, che tu risenta il peso,
E contra l'avvenir t'armi, e ti guardi:
Più cauto egli ti vuol, più a lui suggetto,
Più degno di regnar su la sua gente.
Gionata poscia colla sua sventura
Mondar pretende d'ogni macchia, e farlo
Degna dell'amor suo cura, ed obbietto;
Così nel danno, e nell'error d'entrambi
Il sommo Dio glorificar si vuole:
Al suo voler però china la fronte,
Ed usa all'uopo, o re, di tua fortezza;
A te, a tuo figlio ad implorarla io vado.

SCENA II.

Saule, Abnero.

Sau. Oh Dio! troppo m'avveggo ogni mio (sforzo,
Ogni pianto esser vano. Io cedo al cielo,
Poichè ceder m'è forza. Abnero, tosto
Fa che Gionata a me ne venga. Almeno
Non sì amara gli sia questa sentenza,
Se da un padre l'udrà, che tanta parte
Del suo dolor risente, e del suo danno.

SCE-

SCENA III.

Saule solo.

Ecco dove son giunto. Ahi cure, e mali
Che circondano un re! Deh quanto meglio
Era restarmi al pastoral mio tetto
A pascer greggi, ed a guardare armenti!
Ivi non odio, e non affanno alberga,
Non i gravi perigli, e i fier disastri,
Ivi securi fan corona intorno
Al padre antico gl' innocenti figli
Tanto più lieti, quanto men fastosi.
Oh dove siete giorni miei felici,
Notti tranquille, solitaria vita!
Qui solo invidia m' accompagna, e duolo,
Sonni inquieti, faticose cure,
Timor, periglio, pentimento, e danno.

SCENA IV.

Abiele, Saule.

Abi. Sire, qui giunge frettoloso un messo,
Che la regal famiglia esser non lunge
Colla reina apporta. Ella alcun tempo
La via smarrendo errò pei folti boschi,
Che son gran spazio ad Ajalon d' intorno,
Onde non ebbe il messagger, che i tuoi
Voler contrarj le recava, incontro.
Già s'ode il suon delle foriere trombe...

Sau. Così dunque infelice, o ciel, mi vuoi,
Così confuso appien? Ma non fia vero,
Ch' io vinto cada, tanto fermo, e saldo
Ren-

Render mi vo', quanto la sorte è avversa.
Non sarà no, che i conceputi sensi
Di fortezza, e d'onor io riudra indarno.
Contra l'ira del ciel non v'ha riparo,
Nè da lei sperar posso altro, che pianto;
Corri, Abiele, e alla reina porta
Un mio real comando; ella per poco
Dalla città lontano il passo arresti.
Sappian le guardie il mio voler, chiunque
Di Gionata il periglio a lei fa noto,
Lo sdegno mio n'incontra. Ecco lui stesso.

SCENA V.

Gionata, Saule.

Sau. Gionata appressa, ma non più Saule,
Non più in me trovi un padre, io son severo,
Odioso, implacabile, crudele
Giudice, e re; ma più severo assai,
E implacabile è il ciel. Il cielo è desso ....
Gio. Non più, signor, t'intendo. Il tuo dolore
Omai cessa da te, nè tu, nè il cielo
Crudeli siete. Io il consultai sinora,
E la forza, che or vedi, indi mi venne.
Iddio di tutto è donator, di tutto
Siam debitori a lui. Tu mi donasti
Questa misera vita, e tu la spoglia;
Con quella riverenza, onde t'amai,
E t'ubbidii sinor nel viver mio,
Saprò onorarti, ed ubbidirti in morte.
Non mi vedranno lagrimante al colpo
Il collo offrir, così morrò, che ognuno
Vegga, e conosca, che del regio onore,
E di Saule degno figlio io muojo.

Non è, il confesso, che la mia sciagura
A me grave non sia, sentomi in seno
Tutta l'alma turbarsi, e la natura,
Che della vita il più bel fior si duole,
Che troncato mi sia, che le speranze
De' cari genitori, e d'Israello
Sien anzi tempo in me recise, e in mezzo
Alle vittorie, ed ai trionfi istessi
Del popolo, e del padre, questa vita,
E per saggiar di poco mele, io perda.
Ma il giusto ciel, che mi condanna, ei pure
L'animo m'avvalora, e mi conforta.
Sì Dio del ciel, Dio di Giacob, d'Abramo,
Che l'alma inferma invigorisci, e infiammi,
Del tuo servo fedel la pronta morte
In olocausto alla tua gloria accetta.
Solo, o padre, e signor, pensa ti prego,
Che della mia sventura entrano a parte
Una diletta madre, un fido amico,
I quali, ohime! la tua virtù non hanno,
E sono in sul fiorir della più lieta
Gioja, e speranza privi in me per sempre
D'un caro figlio, d'un diletto amico,
E ad un'amara inconsolabil doglia
Senza conforto abbandonati in braccio.
Tu li consola, tu sostienli, e in guisa
Li favorisci, che per te lor sembri
Di non avermi in questo dì perduto.
Sau. Oh figlio! Oh troppo è ver! non so per quale
Nostro fiero disastro il ciel ti vuole
Per me dannato a morte. Invano io feci
Ogni mio sforzo, invano ogn'arte oprai
Per serbare i tuoi giorni, anzi conosci
Sin dove l'amor mio tratto m'avea;
Per tuo scampo non sol trionfi, e spoglie
Ma

Ma gloria ancor sagrificava, e regno.
Ma che giovar può ciò se questo io perdo;
E te non salvo? Alfin ceder n'è forza
Alla legge del ciel, ma tu sia certo,
Ch'ogni gioja per me teco fia spenta.
Odioso mi fia senza te il giorno,
Odiosa la vita, ognor la cara
Tua viva imago mi sarà davante
A far più grave il mio cordoglio eterno.
Intanto, o figlio, ogni tua cura in questo
Paterno sen riponi, alla tua madre,
Ed al tuo amico fien rivolti tutti
Que'che per te d'amor nodria pensieri;
Tu a coronar la tua fortezza invitta
Quinci più non uscir, sin che i miei duci
Non ti guidino altrove. La reina
Non dei veder, troppo romor ne fora;
Troppo per te, per me dolor, per lei.

SCENA VI.

Abinadabbo, Detti

Abin. Come, signor, il vero dunque ascolto?
Tu dunque a morte il figlio tuo condanni?
Tu sei padre, tu re, tu l'ami, ei muore?
Quest'è l'amor, e questa è la mercede,
Che tu gli rendi per cotanto amore,
Per cotanta virtù, per tanti merti?
Quest'è il trionfo, ch'alla sua vittoria
Tu preparavi, e l'aver te salvato
Con Israel pagar si dee col sangue?
Deh non fingere, o re, tanta tristezza,
Che un troppo chiaro testimon smentisce.
Chi lo condanna? l'innocenza forse

Ve-

Venuta in odio al ciel? Che urna, che sorti?
E' sempre giusto il cielo, è giusto Iddio,
Non del sangue innocente è sitibondo,
Ma gli empj opprime, e l'empietà condanna.
Me nè timore, nè rispetto alcuno
Farà, che opprimer lasci un innocente,
Un tanto amico, un Gionata. Sien vinti
Gl'ebrei, trionfi il filisteo . . . Sebbene
Qual danno a noi dal viver suo deriva,
Qual trionfo al nemico? E quando ancora
Sostenemmo per lui guerre, e ferite?
Dove i torrenti, che del nostro sangue
Corser per sua salute, e dove i campi
Per sua cagion di morti ricoperti?
Ecco le prove onde mostrar conviene,
Che si è tentato di salvarlo almeno.
Ma se nulla si fece, egli non debbe
Dunque morir, io m'opporrò, io solo.
Le sue ragion dirò, io pugnerò,
E per esso morrò, ch'alfine io sono
Di lui più reo, poichè in error t'addussi.
Sì re, sì padre, io, se v'ha qui delitto, (a)
Io sono il reo, io che le frodi ordii,
Per ingannarti, e che a giurar t'astrinsi.
Ma nulla ha contro te questo meschino
Osato, nè tramato. In me rivolgi . . .

Sau. Oh figli, oh regno, oh re Saule, oh Dio!

SCE-

(a) *In ginocchio.*

SCENA VII.

Gionata, Abinadabbo.

Gio. Amico, il tuo dolore, l'amor mio
Già mi penetra il cor, lascia ch'io compia
A quel Signor, che lo richiede, e vuole,
Il sagrifizio fortemente offerto.
Tu ti vivi felice, e qualche volta
Di me ti risovvenga; amico, io parto.
Abin. Ferma.
Gio. Che vuoi?
Abin. Dove ne vai?
Gio. A morte.
Abin. Tu pur crudel più non m'ascolti? Questo
Quest'è l'amor, questa la data fede,
E l'amicizia, che giurasti eterna
Al tuo Abinadabbo? E tu puoi dunque
Correre a morte, e me lasciar diserto?
Gio. Sì caro Abinadabbo, io debbo al cielo,
Al regno, al padre questa vita. Indarno
Di smovermi procuri, indarno accusi
Il mio fedele amor, che non è reo.
Io t'amo quanto in pria t'amai, m'è grave
Perder la vita, perchè a te fu cara,
Anzi al riposo degli antichi padri
Coll'alma sciolta dal corporeo velo
Meco verranno la memoria eterna,
E l'innocente amor d'Abinadabbo.
Ma deh per questo amor io ti scongiuro,
E per la nostra lunga fede, amico,
Che grato al ciel, che di te stesso degno
Lasci, ch'io cada fortemente, e segua
L'inevitabil legge in cielo scritta.

Io

Io ti prometto, ch' una volta ancora
Pria di morir ci rivedrem se 'l vuoi.
Or per estremo pegno di tua fede,
Allor che io lasci la mortal mia spoglia,
Amico, andrai alla mia madre; dille,
Che lieto io muojo, che il suo duol rattempri,
Pensando alfin, che gloriosa morte
Vado a incontrar, non un supplizio, e come
L' ubbidienza dell' antico Abramo
Nell' immolare al suo Signore un figlio
Padre d' eletta, ed infinita gente
In premio il rese, tale a lei di prole
Miglior daranne ricompensa: i miei
Dolci fratei saluta. Amico, addio.

Abin. Ahi dipartenza! Ma non fia giammai.
Che tu senza di me viva, nè muoja.

Fine dell' Atto Quarto.

CO-

CORO SECONDO

Di Giovani Leviti.

O desolato, e squallido,
O dell' antica gloria
Ignudo fatto e povero
Infelice Israel!
Chi mi darà di lagrime
Amare inconsolabili
Due larghe fonti a piangere
Il tuo destin crudel?
Spoglia, deh spoglia, o patria,
Gli allegri panni, e l' aureo
Tuo crin disperdi all' aria,
Che il tuo Signor di collera
Acceso altrove volgesi,
E la tu' antica gloria
Porta lontan da te.
Tu mesta, e solitaria
Piena non più di popolo
Ti spargi il crin di cenere:
Prendi siccome vedova
Le vestimenta lacere
Sedendo inconsolabile
Senza corona, e re.
Ahi coll' invitto Gionata
Manca la tua vittoria,
Già l' infedele, e barbaro
Nemico a te rivolgesi:
Già d' alto lutto ingombrati,
Già di catene ferree
Egli ti grava il piè.

Ti

Ti desta, o Dio, ti desta
Contro i nemici tuoi:
Il nembo, e la tempesta
Manda a pugnar con noi.
L'incirconciso stuolo
Disperdi in un momento,
Come disperde a volo
L'aride foglie il vento.
Signor, tuo nome santo
Non mai tra lor s'intende:
Odasi grido, e pianto
Ne le superbe tende.
Tu fa su i figli spenti
Le madri dolorose,
Tu vedove e dolenti
Fa l'idolatre spose.
Ti desta ec.

AT-

ATTO QUINTO

SCENA PRIMA

Abnero, Abiele.

Abn. Il Re alla fin poichè ondeggiò gran tempo
Tra suoi pensieri ora la mente a questo,
Or a quello volgendo, or a pietate,
Or al rigor piegando, la sentenza
Pronunziò, ma sì, che se pareva
Anzi che altrui di condannare a morte:
E' s'io davanti a lui molto pensoso,
E molti dubbj a replicarmi inteso,
Ratto non mi togliea, forse pentito
Un'altra volta si sarebbe. Or vengo
Per suo volere a trar Gionata a morte.
E' ver, che appieno estinguere non posso
La pietà, che il mio figlio in sen mi muove.
Ei va gemendo, e ricercando intorno
Gionata sempre, e lui chiamando a nome;
Or freme, or piange, e d'uno in altro loco
Cerca, e s'aggira, come suol smarrito
Agnel, che solo alla foresta oscura
Va richiamando col belar frequente
Nell'alta notte la perduta madre,
Che al digiuno covil rapissi il lupo.
Ma se Gionata muore, e il ciel lo danna,
Goder pur deggio di vedermi tolto
Dinanzi agli occhj il mio rival, dal cuore
L'antico cruccio, e vendicato ancora
De' modi altieri, onde Saul poc'anzi,
Mentre consiglio mi chiedea, m'offese.

Abi.

Abi. Or tempo è di goder, già tutto è in punto,
Già schierata è l'armata, e destramente
Gli animi, e il vulgo assicurar mi seppi
Con gran promesse, e con maggior speranze,
Sicchè a tumulto non gli desti il pazzo
Loro amor verso Gionata. Noi siamo
Alfin di noja, e di periglio usciti
Felicemente, anzi ve' qual ci aspetta
Rara fortuna, è a qual sublime altezza
Noi poggerem, poichè fia polve, ed ombra
Colui, che sol già ne facea contesa.
Vedi dell'arti mie, de' miei consigli
Il frutto infin. Queste mi furo scorta
Della privata mia fortuna un tempo
A superar l'oltraggio, ora con queste
Chi sa sin dove salirò con teco?
Fremano pure invan . . . Nojoso incontro.

SCENA II.

Abinadabbo, Detti.

Abin. O Gionata, ove sei? Deh se ti cale,
Padre, di me, se della vita mia
Pensier ti punge, tu mi sia pietoso,
Tu mira il pianto mio, tu mi soccorri,
Giacchè cotanto m'è contrario il cielo,
Che ai gridi, ai preghi, alle querele mie
Sordi, e crudeli ritrovai sinora
Un re, un padre, un profeta, ed un amico.
Abn. Io già cedo, Abiele, io non resisto.
Abie. A che d'inutil lai, di vano pianto
Giova, signor, empir la reggia, e 'l campo?
Questa tua doglia intempestiva è omai,
Che il ciel, la terra congiurati insieme
Di

Di Gionata la morte hanno prefissa.
Qual puote a tanta forza argine, o freno
Porre un garzon, che di null'altro è armato,
Che di preghi, e di pianto? Or di prudenza
E' maggior uopo, e di coraggio è tempo.
Il tuo valore, i merti tuoi, la fede,
I nobili pensier, l'etade, il sangue
Nulla varrian, s'or non sapessi usarne.
E credi tu che nel sepolcro ancora,
La fè si serbi, e l'amicizia? Adunque
Buon senno fia dimenticar l'amico,
Poichè il dolerti, e il lagrimare è vano.
Cura te stesso, assai curasti altrui,
E quella fede che ad altrui serbasti,
E che serbata troppo a lungo fora
Inopportuna, omai serba a te stesso.
Alle speranze serba . . .

Abin. Io t'ho sofferto
Assai, crudele, e assai t'ho inteso. Appena
La riverenza al genitor m'arresta
Sì ch'io de' tuoi consigli, e de' tuoi detti
Quella mercè che ti si dee non renda.
Benchè nè pure di cader sei degno
Per questa man, che ancor tra i filistei
Anime forti è a ritrovare avvezza:
Del tuo castigo al ciel lascio la cura,
Ma non osar di più venirmi innanzi . . . .

SCENA III.

Gionata, Detti.

Abin. Gionata . . .
Gio. O Abinadabbo!
Abin. O mio signore!
Poi-

Da me per poco t'allontana, o figlio.
Abin. Forse per sempre m'allontani, o sire.

SCENA V.

Saule, Samuele.

Sau. E tu santo profeta, e tu cui sono
I regni in cura, e i re, tu, che conosci
In quanti flutti d'amarezza ondeggi
Questo povero cor, tu di consiglio,
E di conforto lo sostieni, e reggi,
Sicchè non ceda, e abbandonato, e vinto
In braccio al suo dolor meco non cada.
Sam. Per questo a te ne venni, o re, nè in tanta
Tua doglia di lasciarti il cor mi soffre;
Anzi a te il tuo Signor ora m'invia,
Perchè nel colmo della tua sventura,
E de' castighi tuoi tu non obblii;
Ch'egli è pietoso ancor, che di te prende
Cura e pensier, che in lui t'affidi e speri,
Se il suo soccorso fedelmente implori.
L'acerbo caso del diletto figlio,
Il tuo danno, il tuo duolo esser ti ponno,
Per quanto ancor di vita, e regno avrai,
Cagion di grazia, e fonte di salute.
Odimi adunque, e nelle mie parole
Alleviando il tuo cordoglio a un tempo
Dai benefizj antichi, e dai presenti
Disastri tuoi ad ubbidire a Dio,
Ed a regnar su la sua gente impara.
Sau. Parla, o profeta, e quel che Iddio ti spira
D'opportuno a mio pro franco palesa,
Che l'alma oppressa dall'acerbo affanno
Il suo Signor meglio ricorda, e ascolta.

Sam.

Sam. Già corre un anno, il sai, che l'incostante
Popolo ebreo, che ben cent'anni e cento
Per variar di tempi, e di vicende
Altro re mai, fuor che il suo Dio non ebbe,
Ingratamente d'un monarca il chiese.
Che non fec'io, che allor non dissi indarno?
Ma tanto il fasto, e lo splendor del trono
D'ognuno agli occhj aveva fatto incanto,
Che disdegnando quai pastor d'armenti
Un Gedeone, ed un Sanson miraro.
Pure il Signor non so se irato, o pio
La lor richiesta d'appagar m'impose.
Tu ti ricordi ancor quale, in qual atto,
E in quale arnese a Masphat mi t'offristi:
Tu sai che invece del perduto armento
Iddio colà ti fe' trovare un regno,
E in aureo scettro, ed in regal corona
Ei ti cambiò la pastoral ghirlanda,
Anzi il tuo cuor ei ti cambiò nel petto,
E gli umili pensier, le basse voglie
In reali, e magnanime converse.
Egli al tuo fianco da quel dì ne venne
Fedel, nè so qual più, custode o guida
Indivisibilmente in ogni impresa,
E tanto altr'uom ti fece, e tanto in petto
Di divina virtude egli t'accese,
Che in Israel maravigliando udissi
Infra i profeti annoverar Saule.
Chi gli atterriti ambasciator di Jabes
Ad implorare il tuo soccorso addusse?
Benchè l'aratro faticoso, e i buoi
Esercitando nei paterni campi
Re ti cercaro, e ti trovar bifolco;
Eppur vedesti a uno squillar di tromba
A' cenni tuoi sotto le tue bandiere

Tre-

Trecento mila Israeliti in campo?
Vedesti il re Naasso a te davante,
E'l barbaro Ammonita in fuga volto
Sottrarsi al fulminar della tua destra,
Che tu medesmo ancor non ben sapevi
Come alle marre usata appreso avesse
A trattar l'asta, ed a brandir la spada.
Qual fu poscia quel dì, che di trionfi
Non fu segnato, e di vittorie illustri?
E questo, in cui tu ti lamenti, e piangi,
Il giorno è questo pur, che in ogni parte
Di sangue filisteo la terra inonda.
Questi, e mille altri, o re, Saul, si furo
Del tuo Signore i benefizj; or quale
Tu gli rendesti ricompensa il sai,
Nè la tua doglia, a te l'antiche offese
Rimproverando, inacerbire io voglio.
Pure a giovarti or ti richiama in mente,
Come non pria sul real soglio assiso
L'onnipossente man, che vi ti pose,
E col divino il mio comando espresso
Dimenticasti, e violasti a un tempo.
L'alta minaccia, e la vendetta orrenda,
Che pel tuo fallo ad intimarti io venni,
Lo scettro a te ritolto, e la corona,
E'l nuovo successore anco ricorda.
Pur se il divin consiglio io ben comprendo,
A disperar non hai, che la presenza
Di Samuele suo profeta, ond'egli
Pur anco ha in grado d'onorarti, è assai
Chiaro argomento della sua clemenza.
Ma tu se saggio sei, questa, ch'ei serba,
Pietade estrema dileguar non lascia,
E con fedel ravvedimento in braccio
Vendicator finchè è sospeso arresta.

Se

Se no qual gonfio, e rapido torrente,
Che lungo tempo raffrenato accrebbe
Dell'acque il peso, e della piena immensa,
Che sorverchiando ogni argine repente
I pian soggetti, e l'ampie valli inonda,
Tal si rovescierà sopra il tuo capo
Il divino furor con tal ruina,
Che all'alto orrendo suon tutte le genti
Ambe l'orecchie rintuonar s'udranno.
Ma se fedele, e paziente, e cauto,
E di se degno ti conosca Iddio,
Re di te più felice, e glorioso,
Nè alcun del tuo più fortunato regno
Sarà tra quanti l'ampio mar circonda:
Se a me nol credi, alla presente il credi
Clemenza sua, ch'a farti lieto è intesa.

SCENA VI.

Abnero colla spada nuda, *Detti*.

Abn. Sire, che stai? Tutto in rivolta è il campo,
Gionata è tolto al sagrifizio, i duci,
I soldati, ogni gente all'armi corrono
Infuriati, indomiti, feroci,
E fremono, e minacciano, e si stringono
A Gionata d'intorno, alto giurando,
Ch'ei non morrà, finchè essi vita avranno.
Me colle guardie hanno respinto e mille
Spade Abiele trucidato, e morto.
Chi qua, chi là . . . .

Sau. Pur anco, o ciel! non era
Già cheto il campo, e chi in tumulto il pose?

Abn. Chi 'l crederebbe, o sire, il figlio mio,
Che mentre all'ara Gionata era tratto,
Rup-

Ruppe i divieti, e alla reina corse,
Cui del figlio la morte era anco ascosa.
Io dall'alto lo vidi aprir la folla
Ferocemente appunto allor, che Gionata
Per piegar stava le ginocchia al suolo.
Dietro d'Abinadabbo la reina
Ululando venia tra le divise
Turbe attonite il crine all'aria sparso,
E piena il volto di pallor di morte.
Al figlio giunta si scagliò fremente
Il sospeso a ghermir ferro omicida,
E del suo petto facea scudo al figlio.
Allor con cenni, e tronche voci, e grida
L'innocenza, il valor, l'amore, i merti,
Ed il sangue di Gionata alle squadre
Rammentava altamente. Abinadabbo
Scorrea tra il vulgo, e tra le file all'ira
Gli animi commovendo, e alla pietade.
Prima un bisbiglio, e un fremer sordo udissi
Gir tra la plebe, che il presente aspetto
Della madre, del figlio, e dell'amico,
Ma più l'amore mal sopito in seno
Già pietosa facea, poscia improvviso
Un feroce gridar levossi al cielo,
Un fremito, un tumulto, un dare all'armi,
Onde Gionata a forza a noi fu tolto,
Ed or salvo si vuol, se a porvi freno
Non vieni, o re, colla real presenza,
E a decider di Gionata la sorte.

Sau. Io io verrò. Vedrà la turba folle,
Chi regna in Israel. Tu dal ciel volgi
Un guardo, o Dio, pietosamente, e mira
Gli estremi sforzi onde natura, e sangue,
Ed il paterno cor vince Saule,

Sì, muoja.
Sam. No, viva, contento è Dio.
Sau. Che?
Sam. Sì t'accheta, o re, tuo figlio è salvo.
Sau. E tu pur mi deludi, e non per anco
Dell'infinito mio dolor sei pago?
Sam. Io nè deluder, nè mentir mai seppi.
Quel Dio che condannar per me t'impose
Gionata a morte, e 'l tuo dolor volea,
Or ti vuol lieto, ed il tuo figlio assolve.
Egli è che il campo alla pietade accende,
E col favore popolar ti parla.
In grado è a lui, poichè la sua vendetta
Nel tuo affanno ha compiuta, e in quel del figlio,
In entrambi esaltar la sua clemenza.
Sau. Oh ciel! Dove son io, quai cose ascolto?
Dunque fia ver, che dal profondo abisso
Della mia doglia, e del mio danno immenso
Passo improvviso ad una gioja estrema,
E padre felicissimo, e re sono?
O Signor d'Israello, o suo profeta
L'alma assalita da contrarii affetti
Voi soccorrete, e da sì larga piena
Di subita allegrezza oppressa, e ingombra,
Sì che a una morte dolorosa tolto
Dalla letizia non sia vinto il core
Che già tutto l'inonda, e lo soverchia.

SCE-

SCENA VII.

Gionata, Abinadabbo, Detti.

Gio. Padre, perdona il troppo ardor, che il campo
Trasse a romor per la salvezza mia,
Che s'egli pur colpevole ti sembra,
Io son fedele ancor, sono innocente;
Io con inganno alle lor man mi tolsi,
Alle materne braccia, alle difese
Per ricondurti a piè la a te dovuta
Vittima pronta al sagrifizio ancora.
Eccoti il petto. Il ferro ...
Abin. Io fui deluso!
Oh folle! ed io pur gli credetti?
Sau. Oh figlio!
Eppur ti veggio, eppur sperar poss'io,
Che teco all'alma travagliosa, e mesta
La dolce torni antica pace? Oh caro!
Ascolta Samuel, pensier più lieti
Egli c'ispira, io già parlar non posso
Vinto che sono dalla gioja estrema.
Gio. Gioja, lieti pensier, quai voci ascolto?
Sam. Sì, principe, nel ciel già rivocossi
L'aspra sentenza. A Dio cotanto piacque
La tua fortezza, e la real virtude,
Che d'averti già posto al gran periglio
E' contento non pur, ma nuove palme
Vit-

Vittoriose al tuo valor prepara.
Gionata, ad un miglior tempo riserba
Questa costanza invitta, e piaccia al cielo,
Che lungamente tu serbar la possa.

Gio. O profeta, or maggior uopo ho di questa.
O Dio, conosco della tua clemenza
La condotta ammirabile, e l'adoro.
O caro padre, o mio fedele amico,
O me beato, e lieto! In un momento
Vita racquisto, e della vita assai
Più cari genitor, più dolci amici.
E tu perdona . . .

Abin. O mio signor, che parli?
Oh Gionata, son io fuor di me stesso,
E a me tuttora, e agli occhj miei non credo.
Tu vivi, e spiri, tu sei salvo, e lieto.
Io pur anco t'avrò compagno, e amico?
Come a tanto piacer regger poss' io?

Abn. Piacciati, o prence, del mio figlio i sensi
Accoglier sì, ch'io v'abbia loco, e parte.
Sia l'amor suo di qualche errore ammenda
In che Abiel mi trasse, ond'io lo vidi
Con orror del suo sangue intriso, e lordo.

Sau. Più star non giova, la tua madre, o figlio,
Cui l'innocente ancor fraude trattiene,
Col popolo ti veggia allegro, e salvo,
Se in questo dì dovea trista, e dolente
Col popol lagrimar su la tua morte.

Sam. Andiamo a Dio di sagrifizio eletto,
E di santi olocausti a fare offerta,
Che infra i preghi, e 'l fumar de'sacri incensi
Salga al trono di Dio grata, e soave,
Che per sì strane, e non pensate vie
La vostra ammenda, e la salute, e a un tempo
La

La sua pietade, e 'l suo rigor serbando
Su voi, su d' Israel gli ampi tesori
Dell' infinita sua clemenza aperse.

Gio. Vi seguo. E tu cui ridonarmi questa
Vita, che tua fu ognor, oggi, o Dio, piacque,
Questo sangue, o Signore, e questa vita
Del tuo nome alla gloria offro, e consacro,
Onde la gente incirconcisa intenda,
Che ancor sei meco, e 'l filisteo superbo,
Madian, Moabbo ti conosca, e tema.

Fine del Tomo XIX.

INDICE

DELLE MATERIE CONTENUTE

nel Tomo XIX.